

TABLE

COLLABORATEURS

TEXTE de MM. A. DUBOIS — ALEX. DELCOMMUNE — Capitaine HANSENS
Lieutenant LEMAIRE — SLOSSE — Capitaine L. VANDE VELDE
A.-J. WAUTERS.

DESSINS de MM. DUYCK — LEDRU — AM. LYNEN — Lieutenant MASUI — SLOSSE

PHOTOGRAPHIES de MM. D^r BUCHTA — H. CAMBIER — DE MEUSE
D^r ÉTIENNE — W. L. FORFEITT
MEULEMANS — SADZOT — SHANU — VAN MONS — WEBER
Capitaine WEYNS.

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES

Le roi Léopold II (frontispice). — Léonard Baudoin, 65.
— Docteur Bourguignon, 177. — Major Cambier, 17. —
Lieutenant Carton, 185. — H. Charmanne, 137. — Alex. Del-
commune, 121. — De Roubaix, 95. — J.-B. Glaesener, 161. —
H. Gondry, 57. — Grenfell, 113. — Capitaine Hanssens, 1.
— Hodister, 129. — Docteur Junker, 209. — Baron Lamber-
mont, 9 et 17. — Legat, 49. — Capitaine G. Le Marinel, 167.
— Sir W. Mackinnon, 41. — P. Nève, 25. — Capitaine
Ramaeckers, 89. — Capitaine Roget, 105. — Général Sanford,
193. — Schagerstrôm, 81. — J. Vanden Bogaerde, 153. —
Capitaine L. Vande Velde, 72. — Capitaine Van Gèle, 33.
— Major Wissmann, 145. — Walford, 201.

RELATIONS DE VOYAGES

Les premiers explorateurs du haut Congo. *Lettres inédites du capitaine Hanssens*, 5, 13, 22, 29, 37, 45.

Illustrations : La chute de l'Inkissi, 5. — Un village des environs du Stanley Pool, 15. — Troupeau d'hippopotames, 25. — Le village de Busindi, 29. — La station des Baugala, 57. — Le Congo à la rive d'Upoto, 45.

D Anvers au Congo. *Les escales de la route*, par Franz M..., 54, 61, 69.

Illustrations : Funchal, 55. — Santa-Cruz de Tenerife, 61. — Banana, 69

Le bas Congo. *Lettres inédites du capitaine Liévin Vande Velde*, 78, 85, 93, 101, 109, 117, 125, 133, 141, 149.

Illustrations : Le chef de Nemlào, 78. — La roche fétiche, le Cul-de-Boma, le mont Bemandek et le monolithe, 87. — Le pier de Boma, 85. — Plan de Boma, 92. — Boma-plateau, 95. — Boma-

rive, 95. — Les neuf rois de Boma, 149. — Massala à Vivi, 109. — Un pont de liane, 101. — Dans la région des chutes, 155. — Pont naturel dans la région des chutes, 117. — La station de Manyanga, 141. — Les rapides d'Isangila, 151. — Le village de Enmu-Koko, 125.

Explorations et découvertes du docteur W. Junker dans les bassins de l'Uelle et du Bomu, 157, 165, 173, 181, 189.

Illustrations : Vue de l'île de Tota (Uelle), 157. — Flotille mangu-balle équipée en guerre, 165. — Traversée d'un marais, 166. — Rive de Bomokandi, 175. — L'Uelle près de Bagbinne, 181. — Les îles de l'Uelle près d'Abdallah, 189.

Exploration du Ruki et du lac Matumba. *Lettres inédites de M. Alexandre Delcommune*, 197, 205, 214.

Illustrations : La rivière Ruki près de son confluent, 197. — La station de l'Équateur, 205. — Le steamer « le General Sanford », 215.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Texte : Matadi, 20, 60, 180. — Population de Matadi, 44. — Le personnel ouvrier, 52. — Les travailleurs noirs, 124. — Le pier de Matadi, 36. — La gare de Matadi, 4, 12, 68. — Les ponts de la ligne, 28. — Le ravin Léopold, 92, 84, 108. — Le pont du ravin Léopold, 100. — Le massif de Matadi, 116, 213. — Les travaux, 76, 132, 148, 172. — La Mpozo, 156. — Le pont de la Mpozo, 140, 164. — Le pont du ravin de la Mission, 196. — Le ravin de la Chute, 204. — Le massif de Palaballa, 188.

Illustrations : Matadi et le panorama du Congo jusqu'au chau-

dron d'enfer, 21. — Le pier de Matadi, 56, 44, 180. — La gare de Matadi, 4, 12, 60, 68. — La paie des travailleurs à Matadi, 124. — Le premier pont de la ligne, 28. — Le ravin Léopold, 84, 92, 100, 108. — Implantation de l'axe au kil. 2,700, 152. — La plate-forme de la voie au kil. 2,700, 148. — La locomotive au kil. 2,700, 172. — Vue panoramique du massif de Matadi entre Matadi et la Mpozo, 116, 212. — Le long de la Mpozo, 156. — Le pont de la Mpozo, 140, 164. — Le pont du ravin de la Mission, 196. — Le pont de service du ravin de la Chute, 204. — Dans le massif de Palaballa, 188. — « Les voyageurs pour le Tanganika changent de voiture! », 104.

LE PAYS ET SES HABITANTS

Texte : Au nord de l'Uellé, 138. — Chutes et rapides, 146. — Les nains du Congo, 42, 50. — La nation des Niams-Niams, 24. — La tribu des Bazoko, 66. — Les Mombuttu, 98. — La tribu des Bateke, 122. — Les Arabes du haut Congo, 130. — La nation des Bangala, 169. — Les Bapoto, 210. — Les Inkimbas (élèves féticheurs), 3. — Les tatouages, 6, 154. — Le premier contact de l'Européen avec les populations primitives, 10. — La polygamie, 11. — Les fétiches, 24. — Les monnaies indigènes, 34. — Récolte du malafou, 64. — L'incendie des herbes, 82. — Les marchés publics, 114. — Les pipes, 128. — La coiffure, 142. — Une forge à l'Équateur, 167. — Quelques pratiques superstitieuses, 202. — Chants nègres, 216.

Illustrations : Vue de Lado, 158. — Cataracte de la Lumbula, 146. — Rapides d'Yambuya (Aruwimi), 147. — Niam-Niam, 27. — Village

de nains, 42. — Nain du Lomami, 45. — Naine de l'Uelle, 51. — Le camp de Basoko, 66. — Femme Mombuttu, 98. — Le roi Munza, 99. — Payageur Bateke, 122. — Tippe-Tip, 150. — Arabes des Falls, 151. — Une famille bangala, 170. — Femmes Bapoto, 210. — Type Baongo, 52. — L'école des Inkimbas de Nekuku, 5. — Guerrier N'Gombé et ses femmes, 11. — Tatouage bangala, 16. — Tatouages divers, 154. — N'Kodia, le dieu de la victoire, 24. — Fétiches, 24. — Houe en fer du Lualaba, 54. — Lingot de cuivre du Katanga, 55. — Indigène récoltant le Malafou, 64. — Savanes incendiées, 82. — Coiffure de femme Mombuttu, 99. — Coiffure de femme de l'Ubangi, 142. — Un coin du marché de Lalo, 114. — Marché de Luvituku, 115. — Pipes du Congo, 128. — Une forge et son outillage, 167. — Escabeaux indigènes, 27, 111, 159, 175. — Boucliers Niam-Niam, 59.

Illustrations hors texte : Guerriers Basoko, 66. — Femme et enfant Bateke, 122. — Payageurs Bangala, 150. — Chefs Bapoto, 210

FLORE

L'arachide, 80. — Le bananier, 8, 109. — Le baobab, 90. — Le borassus, 176. — Le caféier, 199. — L'élaïs, 40, 64.

— Ipomœa asarifolia, 47. — La liane à caoutchouc, 112. — Le manioc, 152. — Le malafou, 64. — Le tabac, 128.

FAUNE

Les antilopes, 120, 192. — Le cauris, 34. — Le coudou, 192. — Le chimpanzé, 184. — Les coléoptères, 48. — Cornes de buffle, 127. — Les crocodiles, 2, 32, 94. — L'éléphant d'Asie en Afrique, 56. — La domestication de l'éléphant

d'Afrique, 74. — Le haras de Mateba, 208. — L'hippopotame, 23, 136. — Les oiseaux des fleurs et du miel, 88. — Martin-pêcheurs de l'Uelle, 220. — Perroquets, 16. — Singes cynocéphales, 160.

ADMINISTRATION ET ORGANISATION

Texte : Le service maritime entre Anvers et le Congo, 2. — La force publique de l'État indépendant du Congo, 58. — Le service des transports à dos d'hommes, 18, 194. — L'enrôlement des porteurs, 178. — Les travailleurs noirs des stations, 106. — Monnaies indigènes et introduction de la monnaie européenne, 34. — Le service des postes, 162. — Les timbres-poste, 72. — Le camp d'instruction de l'Équateur, 186.

Illustrations : Un peloton de la force publique à Boma, 58. — Transport des plaques de la coque du steamer « Baron Lamber-

mont », 18. — Une caravane de transport sur la route de Matadi, 178. — Caravane transportant les pièces démontées d'une balénière, 194. — L'atelier des charpentiers à Kinshassa, 106. — L'école de la mission de Nemlão, 77. — Vue générale des établissements de la Société du Haut-Congo, à Kinshassa, 107. — Vue générale des établissements de la Compagnie des Magasins Généraux, à Boma, 95. — Monnaies indigènes et monnaies congolaises, 54, 55. — Le premier bureau de poste de Boma, 162. — Timbres et cartes postales congolais, 72. — Le camp d'instruction de l'Équateur, 187. — Le haras de Mateba, 208.

CARTE ET PLANS

Relief des environs de Matadi, 20. — D'Anvers au Congo, 62. — Plan de Boma en 1890, 94



Martins-pêcheurs. (Haut Uelle.)

INDEX



- A-Bassango** (les), 190.
Abdallah, 190.
Akkas (les), 42, 50.
Ali-Kobbo, 189.
Alima (l'), 215.
Amour de la famille, 150.
Anthropophagie, 26, 50, 67, 98, 125, 169, 211.
Antilopes, 120, 192.
Arabes du haut Congo, 150.
Arahide (l'), 80.
Armes indigènes, 27, 50, 45, 199, 214.
A Sande, 26, 111, 158.
Association intern^e Africaine, 17, 89.
- Babouins**, 160.
Baeongo, 52.
Bahr-el-Ghazâl, 158.
Bakangäi, 175.
Bamuma (les), 154.
Banana, 69, 71, 77, 78.
Bananier (le), 8, 109.
Bangala, 16, 57, 59, 154, 169, 171.
Baobab (le), 90.
Bapoto, 210.
Bâri (les), 159.
Barbe, 22.
Bas Congo (le), 78, 85, 95, 101, 109, 117, 125, 155, 141, 149.
Bateke (les), 122, 124, 154.
Baudoin (L.), 65.
Bayanzi (les), 7, 15, 22, 29, 154.
Bazoko (les), 66.
Bembandek (le mont et le monolithe de), 87.
Boma, 85, 95, 101, 149, 162.
Bombe (les), 27.
Bomokandi (le), 181.
Bomu (le), 191.
Bongos (les), 158.
Borassus (le), 176.
Bouelier Niam-Niam, 59.
Boula-Matari, 141.
Bousindi (village de), 29.
Bussira, 155.
Buehta (le docteur), 27, 51, 98.
Buffle (cornes de), 127.
Busehmen (les), 50.
Bussera, (la), 206.
Bourguignon (le docteur), 177.
- Caléier** (le), 199.
Cambier (Hector), 91, 106, 108, 117.
Cambier (le major), 17.
- Camp d'instruction de l'Équateur**, 186.
Canaries (l'archipel des), 62.
Caontchouc (le), 112.
Cap Palmas, 65, 69.
Carton (le lieutenant), 185.
Cataractes, 146.
Cauris, 54.
Chants indigènes, 126, 170, 216.
Charmanne (H.), 157.
Chasse à l'antilope, 127, 155.
 — au buffle, 127.
 — au chimpanzé, 184.
 — à l'hippopotame, 156.
Chaudron-d'Enfer, (le), 21.
Chemin de fer du Congo, 4, 12, 17, 28, 56, 41, 44, 52, 68, 76, 92, 100, 104, 108, 116, 124, 152, 157, 140, 148, 151, 156, 164, 171, 177, 180, 188, 198, 204, 212.
Cheval au Congo (le), 208.
Chimpanzé (le), 184.
Chutes et rapides, 5, 146.
Climat, 95.
Coiffures (les), 22, 99, 144, 210.
Col des plantations, 76.
Coléoptères (les), 48.
Commercé indigène, 102, 122.
Congo (le fleuve), 14, 21, 45, 71, 87, 102, 152, 215.
Costumes indigènes (les), 27, 29, 101, 122, 159, 198, 211.
Coudou (le), 192.
Crocodiles (les), 2, 52, 96.
Crooboys (les), 65, 69, 70.
Cuisine indigène, 95.
Cul-de-Boma (le), 87.
- Danses indigènes**, 170, 216.
D'Anvers au Congo, les escales de la route, 54, 61, 69.
De Brazza, 58.
Deleommune (A.), 121, 197, 205, 214.
De Meuse (F.), 5, 11, 12, 15, 29, 57, 45, 45, 66, 69, 76, 84, 95, 101, 107, 109, 115, 116, 125, 151, 152, 156, 141, 147, 148, 151, 169, 188, 197, 205.
Denka (les), 159.
De Roubaix (Ad.), 97.
Djabbir, 190.
Dubois (A.), 156, 160, 192.
Duyek (E.), 66^{bis}, 122^{bis}, 210^{bis}.
- Éléphants d'Afrique**, 74.
 — d'Asie en Afrique, 56.
- Enrôlement des porteurs**, 178.
 — d'ouvriers noirs, 170.
 — des krooboys, 65.
Équateur (district de l'), 159, 202, 205.
Eseabeaux indigènes, 27, 111, 159, 175.
Esclavage (l'), 111, 166.
Etienne (le Dr), 77, 90, 95, 208, 212, 217.
- Fétichisme**, 5, 15, 24, 51, 59.
Fièvre d'Afrique, 142.
Fiote (la langue), 169.
Flotille du haut Congo, 65, 81.
Force publique, 58.
Forfeitt (W. L.), 210, 215.
Forge indigène, 168.
Fumu Koko, 125.
Funehal, 55, 61.
Funérailles indigènes, 102.
- Glaesener** (J.-B.), 161.
Gobila, chef de Msuata, 14.
Goliath royal (le), 48.
Gondry (H.), 57.
Grenfell (G.), 115.
Guerre, 165, 167.
- Habitations indigènes**, 42, 51, 99, 159.
Hanssens (le capitaine), 1, 5, 15, 22, 29, 57, 45.
Haoussas, 58, 154.
Haras de Mateba, 208.
Hippopotames, 25, 156.
Hodister (A.), 129, 217.
Hospitalité des noirs, 105.
Iloue en fer du Lualaba, 54.
Hygiène des noirs, 94.
 — et équipement d'un explorateur, 118.
- Iboko**, 59.
Ikoko, 207.
Incendie des herbes, 82, 118, 155.
Industrie indigène, 27, 50, 67, 98, 105, 111, 158, 159, 175, 190.
Ingham (M. et M^{me}), 110.
Initiation des nègres aux travaux des Européens, 18, 106, 178.
Inkimbas (école d'), 5.
Inkissi (Chute de l'), 217.
Intelligence des nègres, 175.
Ipomœa asarifolia, 47.
Irébu (l'), 58, 206.
Isangila, 142, 151.

- Itaka (chef de Bolobo), 22.
 Itimbiri (chute de l'), 46
- Junker** (Dr W.), 42, 157, 165, 175, 181, 189, 209.
- Kimpesse** (le marché de), 115.
 Kinshassa, 106.
 Kisouhahili (le), 109, 110.
 Kissanga, 85.
 Kommunda, 158.
 Krooboyes (enrolement des), 65.
- Ledru** (L.), 24.
 Lacerima (la station de), 159.
 Lado, 158.
 Lalo (le marché de), 114.
 Lambermont (baron), 9, 17.
 Landolphia (le), 112.
 Las Palmas, 62.
 Latuka (les), 159.
 Legat (A.), 49.
 Lemaire (le l'), 114, 154, 168, 186, 202.
 Le Marinel (cap^{ne} G.), 169.
 Léopards (les), 165.
 Léopold II (portrait de), frontispice.
 Liane à eaoutehoue, 112.
 Lingot de cuivre du Katanga, 55.
 Lua (la), 125.
 Lufu (la), 117, 118.
 Lukungu (le marché de), 114.
 Lumbula, 146.
 Luvituku (le marché de), 115.
 Lynen (A.), 169^{vs}.
- Maekinnon** (sir W.), 41, 217.
 Mère, 55, 54, 61.
 Madi (les), 159.
 Makraka (les), 159.
 Maladies des noirs, 94.
 Malafu (le), 64.
 Manioc (le), 152.
 Manyanga, 141.
 Marais (traversée d'un), 167.
 Marchés indigènes (les), 54, 114.
 Mariages indigènes (les), 150, 170.
 Martin-pêcheurs, 220.
 Massala, chef de Vivi, 109.
 Massif de Matadi, 116, 212, 215.
 — de Palaballa, 188.
 Masui (le l'), 154, 168, 187, 202, 205, 214.
 Matadi, 4, 12, 20, 28, 56, 44, 60, 68, 116, 180, 212.
 Matamwike (grand chef des Baugala), 59.
 Mateba, 87, 97, 208.
 Matumba (le lac), 206, 214.
 Mbanga (la ou parlement des Niam-Niam), 175.
- Mbumdju, 46.
 Meulemans, 155.
 Mission (la Livingstone Inland), 111.
 — de Nemlao, 77.
 — de l'Équateur, 205.
 Mitako (le), 54, 55.
 Mombuttus (les), 98, 216.
 Mongala (découverte de la), 46.
 Mongos, 155.
 Monnaie européenne, 54.
 — indigène, 54.
 Muleks (les), 79.
 Mussorongo (les), 86, 94, 101.
 Mpozo (le pont de la), 140, 164, 217.
 — (la rivière), 156.
 Msuata, 44.
 Munza, roi des Mombuttu, 99.
 Musique nègre, 216.
- Nains du Congo** (les), 42, 50
 Ndoruma, 158, 159
 Nectaria (le), 88.
 Nemlao (le chef de), 78.
 — (la mission de), 77
 Nepoko (le), 185.
 Nève (P.), 25.
 Nga Liéma, 5, 6, 7
 Ngombe (les), 155.
 Ngombi, 58.
 Niam-Niam (les), 26, 59, 165, 175.
 Nkodia, le dieu de la victoire, 24.
 Nourriture indigène, 95.
- Oiseaux des fleurs et du miel**, 88.
 Organisation politique, 51
- Palaballa**, 105, 109, 188.
 Palabres, 145, 149.
 Palmiers, 44, 40, 64
 Pier de Matadi (le), 56, 44
 Polygamie, 11, 150.
 Ponta da Lenha, 85.
 Ponts de bois, 185
 Ponts de fer, 28, 100, 152, 140, 164, 196, 204.
 Ponts de lianes, 101.
 Ponts naturels, 117.
 Postes (le service des), 162, 165, 217.
 Pratiques superstitieuses, 202.
 Premier contact de l'Européen avec les populations primitives, 10.
 Produits naturels, 150, 151.
- Rachid**, 151.
 Ramaeckers (le capitaine), 89
 Rapides d'Isangila, 151.
 Rapides et Chutes, 5, 146.
 Ravin de la Mission, 196.
- Ravin de la Chute, 204.
 — Léopold, 84, 92, 100, 108.
 Reichard (Paul), 216.
 Roche Fétiche (la), 87.
 Rogel (le capitaine), 105.
 Ruki (le), 197, 205, 217.
- Sacrifices humains**, 50, 51.
 Sadzot, 44, 68, 217.
 Sanatorium de Boma, 87, 94
 Sanford (le général), 195.
 Sanford Exploring Expedition, 195
 Santa-Cruz de Teneriffe, 62.
 Schagerström (le capitaine), 81.
 Schweinfurth (le docteur), 99, 216.
 Service maritime entre Anvers et le Congo, 2, 201.
 Service des transports, 18, 178, 194.
 Shanu, 5, 21, 85, 149.
 Singes cynocéphales (les), 160.
 Singes, 160, 184, 191.
 Slosse (Eug.), 64.
 Stanley-Falls, 47.
 Stanley-Pool, 5.
- Tabae et pipes**, 128, 203, 215.
 Tatouages et peintures, 46, 25, 66, 94, 122, 154, 198.
 Ténérife, 62.
 Timbres-postes du Congo, 72.
 Tippo-Tip, 150.
 Toilette des noirs, 94, 95.
 Tota (l'île de), 157.
 Transports (les), 48, 178, 194.
 Travailleurs noirs des stations (les), 106.
- Ubangi**, 58, 157, 165, 175, 181, 189.
 Uelles (les), 155.
 Uelle Makua, 157, 159, 180, 181, 189; au nord de l'Uellé, 158; sur le haut Uelle, 165.
 Underhill, 102.
 Upoto, 45, 210.
- Van den Bogaerde** (J.), 155.
 Vande Velde (le capitaine), 75, 78, 95, 101, 109, 117, 125, 155, 141, 149.
 Van Gèle (le capitaine), 55.
 Van Mous (A.), 18, 178, 194, 217.
 Villages indigènes, 45, 105
 Vivi, 110
- Walford** (G.-P.), 201.
 Weber, 162.
 Weyns (le capitaine), 4, 56, 60, 100, 124, 140, 156, 164, 171, 196, 204.
 Wissmann (le major von), 145, 216.
- Yambuya**, 147.

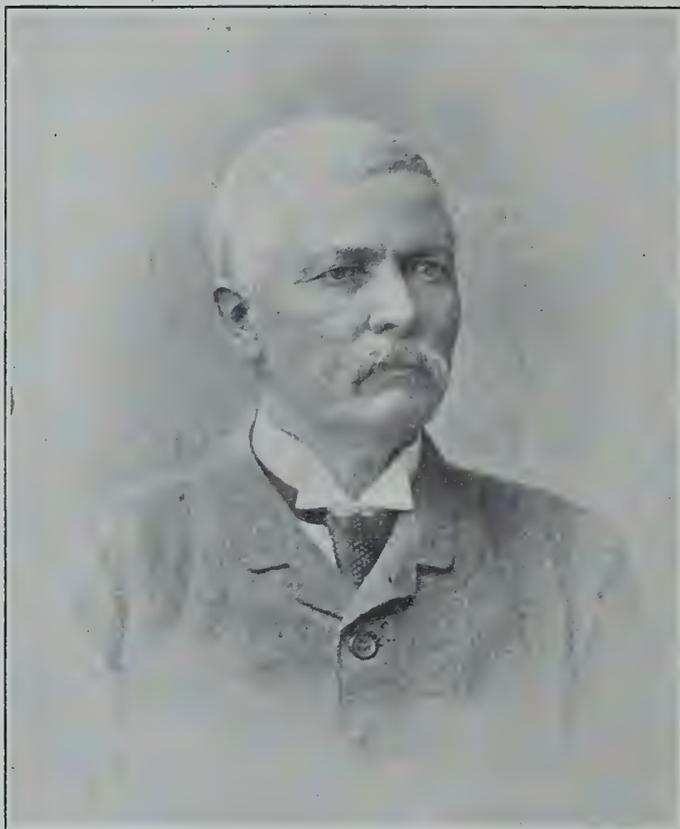


LE CONGO ILLUSTRÉ

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

45, rue du Poinçon, 45



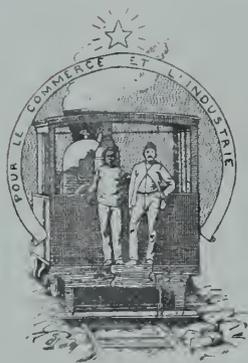
H. M. STANLEY

LE
CONGO ILLUSTRÉ

VOYAGES ET TRAVAUX DES BELGES
DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

A.-J. WAUTERS



DEUXIÈME ANNÉE

1893

— x —

BUREAUX
ADMINISTRATION & RÉDACTION

45, RUE BRÉDERODE, 45

BRUXELLES

CAMILLE JANSSEN

Né à Liège, le 5 décembre 1837. — Docteur en droit et en sciences politiques de l'Université de Liège. — Substitut du procureur du Roi à Hasselt (1865). — Président du tribunal international d'Alexandrie d'Égypte (1875). — Consul général en Bulgarie (1879). — Consul général au Canada (1882).

Premier voyage au Congo. — Départ le 29 août 1885, en qualité d'administrateur général. — Rentre en Belgique le 9 janvier 1887.

Deuxième voyage au Congo. — Départ le 8 mai 1887, avec le titre de gouverneur général. — Explore le Chiloango et la Lukula. — Rentre en Belgique le 16 juillet 1888. — Du 2 octobre 1888 au 15 mai 1889, fait à Bruxelles l'intérim d'administrateur général du département de l'intérieur.

Troisième voyage au Congo. — Départ le 18 mai 1889, comme gouverneur général. — Inspecte le haut Congo jusqu'aux Fatis, le Lomami et le Kassai jusqu'à Luluaburg. — Rentre en Belgique le 5 juin 1890.

Secrétaire d'État du département des finances de l'État indépendant du Congo.



La constitution de l'État indépendant du Congo a été proclamée à Banana, le 19 juillet 1885, par sir Francis de Winton. Huit mois après, l'agent supérieur de l'Association du Congo rentrait en Europe, son terme de service étant achevé, et M. Camille Janssen, nommé administrateur général du nouvel État, prenait la direction du gouvernement local.

Le haut fonctionnaire qui, à la demande du souverain, venait d'abandonner les fonctions de consul général de Belgique au Canada pour accepter la plus difficile et la plus délicate des missions et assumer les plus lourdes responsabilités, arrivait au Congo pour y organiser l'administration et le fonctionnement régulier de l'État.

Tout y était à créer. Depuis l'époque de la découverte, à la fin du xv^e siècle, jusqu'à ce moment, le Congo n'avait connu la loi d'aucun pouvoir civilisé. Depuis quelques années seulement, les croiseurs anglais avaient chassé les négriers des criques du bas fleuve. Dans l'intérieur du pays, à quelques lieues des rives de celui-ci, c'est à

peine si les populations indigènes connaissaient l'Européen. La propriété n'était ni garantie, ni protégée. La justice n'existait pas. Tout était à créer!

Les résistances à vaincre étaient considérables, les obstacles à tourner énormes. Les moyens d'action étaient d'une insuffisance absolue.

Nous ne parlons pas du côté politique de la question : Les rapports avec les Portugais, au sud, et les Français, au nord, exigeaient le plus grand tact et une extrême circonspection. Les trafiquants établis au Congo depuis vingt à trente ans ne voyaient pas, eux non plus, d'un bon œil succéder le nouvel ordre de choses à l'ancien système, qui était la liberté sans contrôle et sans réglementation. Cependant, pour réformer et pour établir, le chef du gouvernement local n'avait à sa disposition qu'un budget insuffisant, un personnel jeune et restreint. On n'imagine pas tâche plus ardue, plus hérissée de difficultés!

M. Camille Janssen se mit à l'œuvre et Édouard Dupont, de passage à Boma en 1887, le voyant à la besogne, écrivait :

« Le côté important est la présence ici de l'homme remarquable, peu connu en Belgique, appelé par le Roi à diriger et à organiser cet ensemble. En choisissant M. Janssen pour cette grande tâche, le Roi a assuré le succès, à coup sûr. On sent que l'ordre règne ici, qu'il y a hautes vues, fermeté, clairvoyance, autorité. »

Successivement furent organisés les importants services de la justice, de l'état civil, des postes, des transports, de la propriété.

Il faut relire le rapport adressé au Roi, le 16 juillet 1891, par les administrateurs généraux de l'État, pour se faire une idée du travail accompli tant à Bruxelles qu'au Congo et du développement qu'avait pris l'œuvre en dix ans.

M. Janssen est pour une large part dans cet extraordinaire développement. Tour à tour administrateur et explorateur, chef du gouvernement local, secrétaire d'État de deux départements à Bruxelles, il a créé ou dirigé les différents services de l'État. Il est au premier rang des fondateurs de celui-ci.

Dans les hautes et difficiles fonctions qu'il a occupées et qu'il occupe, il a constamment honoré le nom belge par ses vastes connaissances, son infatigable activité, sa philanthropie éclairée et son loyal caractère.

L'ARCHITECTURE NÈGRE

Les habitations indigènes du bassin du Congo diffèrent d'après la tribu à laquelle appartiennent leurs propriétaires ; c'est assez dire que l'architecture nègre, bien que peu compliquée, est très variée. Il y a cependant des types généraux qui sont usités sur un rayon considérable de pays.

Huttes en cône, en rond, carrées, pointues, grandes, hautes, petites, basses, on en rencontre pour tous les goûts et de toutes les sortes. Mais les habitations du Congo les plus intéressantes sont, sans contredit, après celles des Niam-Niam, qui doivent être mises hors pair, celles du Sankuru et de l'Aruwimi.



La première de nos gravures, où l'on voit des « chimbecks » rabaissés, représente une vue prise dans le village de Mani (Stanley-Pool). Au milieu de la place principale du village est le « mât fétiche », généralement celui qui supporte le drapeau de l'État.

Les cases des nègres du bas et du moyen Congo sont loin d'être aussi pittoresques que celles du haut Congo. Elles sont faites cependant avec soin. Généralement, une voie assez large coupe le village en deux parties. Vers chaque extrémité de cette rue se trouvent des auvents où du feu est conservé toute la nuit ; ce sont de vrais corps-de-garde, ils servent aussi de lieu de palabre.

Le toit de chaque « chimbeck » dépasse les parois dans tous les sens d'environ 80 centimètres. Pour y pénétrer, on doit se livrer à une véritable gymnastique. Comme les noirs n'ont pas le moyen de faire des portes à charnières, ils ne pratiquent que de petites ouvertures en sciant deux ou trois palis, de sorte que l'on doit faire une forte enjambée pour entrer et pour sortir. Des pieux sont enfoncés dans le sol de chaque côté de l'ouverture et des bois tout préparés, qui se placent horizontalement, permettent de boucher en une minute les ouvertures, en cas de péril.

Les colonnes qui soutiennent la véranda sont souvent peintes et ornées de dessins géométriques.

A l'extérieur, les murs sont également décorés ; de rares cases possèdent cependant une porte qui est ordinairement peinte et sculptée. Sur les côtés extérieurs pendent ordinairement un tambour de danse long de deux à trois mètres, la ceinture de lianes qui sert à grimper aux palmiers, et la hotte avec laquelle la femme va chercher du bois et faire la récolte aux champs.

Dans l'intérieur, on remarque les paniers de provisions, la vaisselle, la poterie, les calebasses, les *muringas* ou vases à rafraîchir l'eau, les machettes pour couper le bois, la hachette et la houe. Dans la pièce du fond, se trouve un lit étroit couvert d'une natte et d'un oreiller rempli de coton sauvage. Le plus souvent aussi, on y voit un coffre où l'on enferme les tissus et la vaisselle d'Europe.



Des habitations qui ont un aspect gai, protégées par de grands bananiers et des palmiers donnant l'ombre et la fraîcheur aux occupants des maisons en « herbe », ce sont les huttes pointues des villages populeux des bords de la rivière Sankuru.

Ces constructions ne se rencontrent que dans le haut Sankuru ; elles ont une hauteur de 5 mètres, et 3 mètres de largeur sur 4 de longueur ; les parois sont faites de grosses perches de 4 mètres de longueur, plantées verticalement dans le sol à une distance de 10 à 15 centimètres les unes des autres. La charpente du

dôme du toit est construite au moyen de longues baguettes flexibles qui, partant du sommet des poteaux, vont se rejoindre au centre en décrivant un arc de cercle. Le tout est recouvert d'une forte épaisseur d'herbes sèches. Dans la partie supérieure de la paillette, une grande claie est suspendue : elle sert de grenier pour y conserver les différentes provisions qui, se trouvant continuellement enfumées par le feu permanent entretenu dans la hutte, sont ainsi à l'abri des insectes.

C'est de cette région que sont parties les expéditions de Le Marinel, de Bia et de Dhanis pour le Katanga. Luzambo est une des principales bases d'opérations de l'État du Congo contre les esclavagistes et le centre du gouvernement d'un important district, celui du Lualaba occidental.

Les populations riveraines du Sankuru comptent parmi les plus intelligentes et les plus perfectibles de l'Afrique centrale.

Cette rivière est navigable sur un très long parcours ; ses berges sont élevées de 2 à 3 mètres au-dessus du niveau de l'eau, et elles sont couvertes de magnifiques forêts d'une végétation exubérante, coupées, çà et là, de belles prairies verdoyantes. Les populations travaillent bien le fer et le cuivre ; elles sont désireuses de s'instruire et ne sont pas dépourvues de sentiments artistiques, les gracieuses portes de leurs



Un coin du village de Mani, Stanley-Pool. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

habitations et leur ordonnance intérieure en sont une preuve.



Notre seconde gravure représente un coin du village de Yambuya, situé sur la rive droite de la rivière Aruwimi, rive élevée de 10 mètres au-dessus du niveau des eaux. C'est à 300 mètres en aval de ce village, très peuplé, que Stanley établit son camp retranché. Les indigènes se livrent à la pêche et à la culture.

Dans ce pays, les constructions sont tout autres que dans le reste de l'Etat. Les architectes nègres y font preuve d'imagination, de goût et de notions de l'art de l'ingénieur. Les toits des curieuses « maisonnettes » qu'ils élèvent sont en forme de cônes; ils ont une hauteur de 5 à 6 mètres et sont faits des larges feuilles hérissées du maranta superposées. Ces demeures primitives ont un singulier aspect : de loin, on croirait voir une série d'éteignoirs placés les uns à côté des autres.

Les chaumines dont nous donnons la gravure ci-contre font partie de ce que Stanley appelle la ville métropolitaine de l'Aruwimi. C'est à partir de Bondeli qu'on les voit pour la première fois.

Voici ce qu'en dit le célèbre voyageur : « C'est ici, à Bondeli, que nous notons pour la première fois un changement sensible dans l'architecture indigène. On aperçoit de tous côtés des huttes coniques affectant la forme d'un éteignoir ou d'un pain de sucre et s'élevant à une grande hauteur par rapport aux toitures basses des habitations que nous avons constamment rencontrées depuis l'Océan Atlantique jusqu'ici. Chose curieuse, ces huttes circulaires n'ont guère qu'un mètre cinquante de diamètre; aussi nous avons d'abord eu peine à croire qu'elles puissent servir à des êtres humains. »

Rien n'est curieux comme ces cônes dont le chaume affecte des teintes grisâtres à côté du feuillage vert vif des figuiers, des palmiers, des bananiers, des bombacées gigantesques, qui donnent aux allées propres et aux habitations l'ombre et la fraîcheur.



Le confluent du Nepoko et de l'Aruwimi marque la limite entre deux sortes d'architectures. En aval, les habitations sont coniques; en amont, elles sont carrées, entourées de gros troncs de rubiacés qui forment des cours séparées et servent de fortifications; défendu par des gens armés de carabines, un de ces villages ne pourrait être enlevé que par une troupe très forte.

Plus haut encore, chez Mazamboni, le puissant chef du haut Aruwimi, l'architecture change de nouveau. Là se trouvent des villages extraordinairement peuplés et peuplés. La plupart du temps, ils consistent en une seule rue, large de 10 à 20 mètres, bordée de huttes de même forme et de même hauteur et attenantes les unes aux autres. On dirait souvent une seule construction de 200 à 300 et même de 400 mètres de longueur. Autour des villages, des champs cultivés et des

pâturages. Ces étranges édifices sont bas, longs et pourvus de toits en pente, l'inclinaison allant dans le sens de l'arrière. La demeure du chef se reconnaît à une énorme pièce de bois, large de 4^m25, haute de 4^m80, épaisse de 5 centimètres, dans laquelle on coupe la porte, taillée à facettes. Les larges avant-toits s'élèvent à 3 mètres au-dessus du sol, et les cases ont 10 pieds de largeur. Le faitage avance de 76 centimètres sur le devant et dépasse de 60 centimètres la muraille de derrière.

Souvent, comme à Uyugu, sur un affluent de l'Ituri, chaque suite de maisonnettes est bâtie en demi-cercle, de façon que les deux extrémités se rejoignent à peu près. Deux portes ferment cette singulière agglomération, qui forme alors un cercle parfait; au milieu se trouve une large place. Cette conformation est adoptée pour les facilités de la défense.

Dans notre fascicule VI de 1892, pages 42 et 43, nos lecteurs ont lu la description d'un village de nains et en ont vu la gravure, ce qui nous dispense de revenir sur ce sujet. Dans la grande forêt de l'Aruwimi, les nabots perchent quelquefois, mais plus rarement, au milieu des feuilles touffues des arbres, dans lesquels ils taillent des espèces d'échelons pour la facilité de l'ascension.



Chez les Bangala et les Bayanzi, les cases sont rectangulaires avec des pignons en chaume. Elles sont faites avec goût.

A l'Équateur, les villages consistent généralement en une rue à peu près droite et parallèle au fleuve, nette, bien battue et large de 6 mètres. Des deux côtés, les paillettes se succèdent, groupées par propriétaires, avec des intervalles de 10 à 50 mètres entre les groupes. Les espaces intermédiaires sont en-

valés par les herbes, qui ne laissent place qu'à un étroit sentier.

Une case a une longueur de 8 mètres, une largeur de 2^m50, la hauteur d'un homme au sommet et de 1 mètre aux murs des longs côtés. Le toit est à deux versants. Comme les parois verticales, il est couvert de feuilles de palmiers. Une charpente simple maintient les six pans qui forment la maisonnette et qui sont reliés par des liens en jone. Une ouverture, unique et étroite, placée sur la façade, y donne accès. Il n'y a ni fenêtre ni regard quelconque.

L'intérieur, entièrement luisant et noirci par la fumée du foyer nocturne, n'est meublé que de quelques tabourets taillés d'une pièce dans un tronc d'arbre, de nattes, de paniers, de poteries, d'armes, enfin d'un châssis bas servant de lit.

Ces cases se démontent, s'empportent et se remontent très facilement. Un homme riche, d'après Coquilhat, en possède de cinq à vingt. Il y loge ses femmes et ses esclaves.



Toitures coniques des villages des bords de l'Aruwimi.
Vue prise à Yambuya.
(D'après une photographie de M. De Meuse.)



La tranchée du col de Palaballa.

(D'après une photographie de M. Émile Delcommune.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



AU COL DE PALABALLA

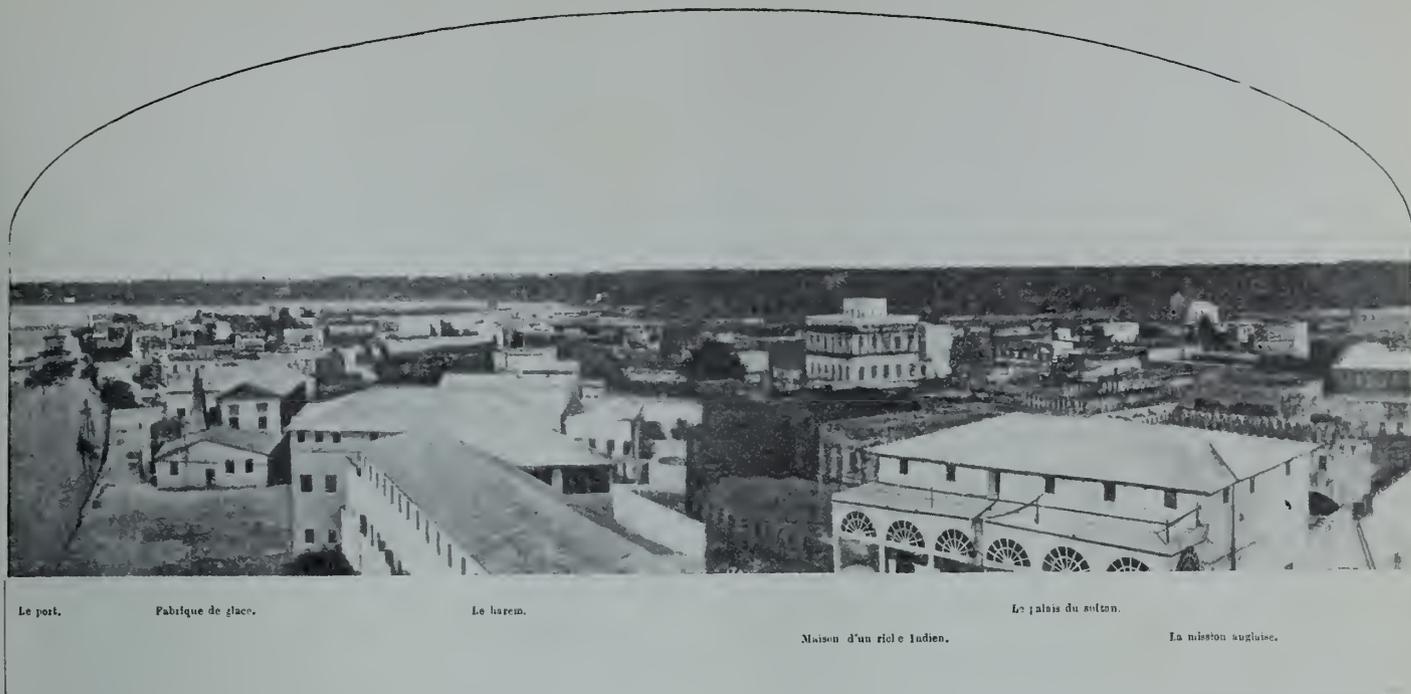
En quittant la rive droite de la Mpozo, la voie s'engage dans un ravin excessivement profond et escarpé, auquel on a donné le nom de *Ravin du Diable*. Elle en remonte le versant septentrional, franchissant des ravins secondaires, tels que le ravin du Sommeil et celui de la Chute, pour aboutir, après environ six kilomètres de parcours, au col de Palaballa, le moins élevé de ceux que l'on rencontre dans le massif séparant le bassin du Congo de celui de son tributaire la Mpozo. L'altitude de ce col est de 288 mètres, la cote de la voie au point où elle quitte la rivière étant de 95 mètres.

La tranchée du col de Palaballa est de beaucoup la plus importante de toute la ligne. Elle atteint un maximum de 9 mètres de profondeur et se prolonge sur une longueur de 110 mètres. Le cube des déblais est d'environ 4,500 mètres. Comme l'indique notre dessin, la partie supérieure a été

creusée en terrain meuble, la partie inférieure dans une roche sableuse facilement attaquable à la mine, même à la pioche.

En Europe, des transports de déblais aussi importants se seraient faits à l'aide de gros matériel, wagons et locomotives. Au Congo, les moyens puissants doivent être rejetés à cause de la difficulté des transports et de l'impossibilité dans laquelle on se trouve de faire avancer le gros matériel avant le complet achèvement de la voie à l'arrière. Le petit chemin de fer Decauville se transporte à dos d'homme : aussi est-il le seul employé à l'avancement.

La ligne traverse le col de Palaballa à la cumulée 15⁸⁸⁷. La locomotive a franchi ce point il y a près de deux mois. Les travaux sont presque terminés à la descente du col et sont activement attaqués dans les plaines qui s'ouvrent aux pieds du massif, vers Nkenge da Lemba.



Le port. Fabrique de glace. Le harem. Le palais du sultan. Maison d'un riche Indien. La mission anglaise.

Un coin de la ville de Zanzibar

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891) ⁽¹⁾

INTRODUCTION

En confiant au capitaine Stairs, de l'armée anglaise, le commandement d'une expédition de découvertes et d'études dans la région où le Congo a ses sources, la Compagnie du Katanga lui remit, parmi ses instructions écrites, celle de consigner, jour par jour, ses observations sur la nature des pays que l'expédition placée sous ses ordres traverserait, sur leurs habitants, leurs ressources et leur avenir.

Le voyageur s'est consciencieusement conformé à ces instructions, et parmi les papiers que son adjoint, le marquis de Bonchamps, a rapporté d'Afrique à Bruxelles et remis au Conseil d'administration de la Compagnie du Katanga, se trouve un journal relatant jour par jour la marche de la caravane, le récit des principaux événements auxquels elle a assisté, la description des pays traversés et des peuples visités.

Ces pages, écrites par un voyageur expérimenté comme l'était Stairs, doublé d'un esprit entreprenant et hardi, et d'un observateur curieux et attentif, sont d'un haut intérêt géographique. L'écrivain a saupoudré son récit, écrit au jour le jour, de remarques topiques marquées au coin de cet

humour britannique qui forme un attrait de plus pour le récit du voyageur. Bien que le journal ait été exclusivement écrit pour les besoins d'une entreprise privée, la direction de celle-ci a pensé qu'il ne fallait pas tenir secrets les fruits d'un tel effort et d'un tel labeur. En effet, à côté de renseignements qui sont du domaine exclusif des affaires, il s'en trouve d'autres qui s'adressent à la science et qui sont, en outre, de nature à être utiles à ceux qui s'aventureront un jour dans ces régions lointaines.

Le Conseil de la Compagnie a donc été unanime à ordonner la publication presque intégrale du journal du capitaine Stairs. En même temps qu'une œuvre utile, cette publication est un hommage à la mémoire du vaillant officier qui avait accepté avec enthousiasme la mission que la Société belge lui avait offerte, et qui l'a remplie avec la plus grande loyauté jusqu'au jour où la maladie l'a arrêté dans sa marche et l'a finalement frappé de mort au moment même où il s'appretait à prendre le bateau pour rentrer en Europe.

En même temps que le texte du journal du voyageur, nous publierons les quelques croquis dont il l'a illustré et les cartes de son itinéraire.

(1) Traduit de l'anglais par M. Alph. de Haulleville.

LE JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS

« Voici qu'il faut prêter l'oreille et sortir du sommeil à l'appel de sa voix qui se répercute au loin à travers les campagnes, annonçant que la dernière heure de la nuit s'en va. Il retentit net comme le son du clairon ! Écoutez comme il sonne dans l'air frissonnant du matin, avertissant le soldat qu'il doit se lever et s'armer avant l'aurore ! Hauts les bras et les cœurs ; le temps des doux rêves est passé. Maudit soit le couard qui dort encore lorsqu'ont fui les ténèbres qui l'enserraient ! Qu'elles soient votre courage et vos pas, lorsque le soleil versera sur vos têtes ses brûlants rayons, lorsque les fusils seront rangés en ligne, et que la fanfare éclatante de la bataille aura retenti. »

I. — DE LONDRES A ZANZIBAR

Départ de Londres. — Naples, Port-Saïd, Aden et Mombas. — Arrivée à Zanzibar. — A la recherche de porteurs. Organisation de la caravane.

18 mai 1891.

Quitté Londres par le train de 10 heures du matin, partant de Charing-Cross vers Folkestone et Naples, pour de là, par le steamer *Madura*, me rendre à Zanzibar.

Je viens de passer exactement quinze mois en Angleterre et pendant ce temps j'y ai beaucoup appris et je me suis bien amusé.

Au revoir, *Old England* ! J'espère être de retour dans deux ans et demi, sain, sauf et ayant réussi. Je voudrais rester ignoré jusqu'au jour du retour, et alors regagner bien vite l'Europe.

20 mai.

Quitté Paris en wagon-lit pour Rome, où je suis arrivé le 20. L'après-midi, je débarque à Naples. J'y trouve des lettres, parmi lesquelles un pli pour Alex. Delcommune, qui se trouve actuellement dans l'Afrique centrale, quelque part du côté des sources du Congo.

21 mai.

Parti de Naples pour Port-Saïd. A bord se trouve Saleh, le boy de Stanley, qui a accompagné celui-ci dans l'expédition d'Emin. Il s'est ramassé un assez joli pécule au cours de ses voyages en Europe et en Amérique. Voici maintenant qu'il retourne au pays natal, mais je doute fort qu'il y atteigne jamais une situation élevée, en dépit de sa réelle intelligence. Il retombera dans les habitudes d'insouciance et de paresse des Zanzibarites et, petit à petit, il oubliera tout ce qu'il a vu. Parmi les passagers, je remarque encore le révérend Ashe, jadis missionnaire avec M. Mackay, dans l'Uganda. Il semble très au courant de tout ce qui concerne l'Afrique orientale et est, jusqu'à un certain point, un admirateur de Stanley. M. Ashe a écrit un petit livre très érudit et très utile, intitulé : *Two Kings of Uganda*.

Je déteste les voyages de mer qui dépassent deux heures ; je suis de l'avis des Hindous : « Ça est poison ! » Votre énergie semble toujours être restée quelque part sur la rive, et ce n'est qu'après de grands efforts que l'on parvient à achever une besogne quelconque.

Les noms des membres de l'expédition sont : 1. W. G. Stairs (Anglais) ; 2. Capitaine Bodson (Belge) ; 3. Marquis de Bonchamps (Français) ; 4. D. J.-A. Moloney (Anglais) ; 5. Thomas Robinson (Anglais).

23 mai.

Arrivé à Port-Saïd. Descendu à terre, acheté des cigarettes,

et diné. Cela semble étrange de revoir ces jaunes Égyptiens ; tout un monde de souvenirs vous revient à l'esprit et vous retrace les dures journées vécues en ramenant à la côte les commis d'Emin.

Pendant l'année que j'ai passée en Angleterre — 1890-91 — j'ai bien fait, à Londres seul, la connaissance d'au moins 300 personnes. Mais combien peu d'amis ! Qu'ils sont rares ceux qu'on peut appeler de ce nom ! C'est vraiment incroyable ! A Londres, il y a tout au plus dix personnes à qui je pourrais emprunter une banknote de dix livres, si j'en avais sérieusement besoin, et je ne connais que trois familles chez lesquelles j'oserais me présenter à l'heure du diner, en costume de ville et sans être invité.

Les idées des Anglais sur l'Afrique sont étranges et de nature, quelquefois, à provoquer de l'irritation. Mais il faut avouer que pour l'ignorance absolue des questions africaines, les nations continentales battent l'Angleterre à plate couture.

Reverrais-je jamais toutes les personnes avec qui j'ai soupé l'an dernier et les centaines de demoiselles avec lesquelles j'ai valsé à Londres et que j'ai, ensuite, à peu près oubliées ? En général, je n'admire pas beaucoup les jeunes filles de Londres. Ce sont des êtres absolument vides et elles se suivent l'une l'autre dans leurs idées et dans leur toilette comme un troupeau de moutons. La jeune campagnarde, qui ne vient en ville que de temps à autre et qui fait de la campagne son *home*, est autrement plus intéressante et aussi plus instruite.

30 mai.

J'ai eu de longues causeries avec le révérend Ashe, le missionnaire de l'Uganda ; il me paraît avoir des idées justes sur les questions africaines. Plus je lis les rapports des travaux des missionnaires et plus je cause avec eux, plus aussi je me convaincs de cette vérité qu'avant de pouvoir produire un effet réel et durable sur l'esprit des races africaines au moyen de la prédication, il est nécessaire que les laïques constituent au besoin par la force un gouvernement stable et juste.

Avons-nous le droit de nous emparer de cette vaste contrée, de l'enlever à ses chefs locaux et de la faire servir à réaliser nos vues propres ?... A cette question, je répondrai positivement : oui.

Quelle valeur aurait-elle entre les mains des noirs, qui,

dans leur état naturel, sont autrement plus cruels les uns pour les autres que les pires Arabes ou les plus mauvais blancs? Peut-on, d'un autre côté, supposer un seul instant que l'Arabe laisserait à jamais la contrée en friche?

Certes non. Il s'emparera du gouvernement de tous ces Africains du centre et introduira chez eux toutes ses institutions semi-barbares, à moins que les hommes blancs n'interviennent. Et qui oserait comparer, par exemple, les règles du gouvernement anglais avec celles des Arabes?

Le le répète, avant l'arrivée du missionnaire, il faut établir un gouvernement stable. Nous avons fait fausse route sous ce rapport et nous avons commencé la besogne par le mauvais bout, en envoyant d'abord en avant quelques missionnaires sans l'appui d'une force armée, montrant ainsi aux noirs notre faiblesse, et ensuite des commerçants sans foi ni loi, leur donnant ainsi un exemple de notre perfidie et de notre manque de justice.

L'expérience que tente la Grande-Bretagne dans l'Afrique centrale doit être suivie de près par tous les vrais amis des indigènes. Puisse un succès véritable couronner les efforts de l'Angleterre!

Quel lien solide que celui qui existera toujours entre Parke, Jephson, Nelson et moi! Je n'ai jamais lu nulle part le fait de quatre Anglais qui aient supporté ensemble tant d'adversités et qui soient restés de si fermes amis. Je considère Parke, entre autres, comme le caractère le plus brave et le plus noble que j'aie jamais rencontré.

J'ai appelé l'un de mes bateaux *la Dorothy*, en l'honneur de M^{me} Stanley, qui en a été la marraine. L'autre a reçu le nom de *Bluenose* (le nez bleu), d'après le sobriquet que m'ont donné mes compatriotes.

1^{er} juin.

Arrivé à Aden. Il faisait jour. J'y ai passé deux très agréables et bonnes journées, en attendant l'*Arcadia* de la *P. and O.* avec le courrier anglais. Diné au mess. Comme toujours, il faisait à Aden une chaleur suffocante.

3 juin.

Parti pour Zanzibar dans la soirée. Reçu des lettres de sir John Kirk, m'annonçant que le Sultan a renoncé à son opposition quant au recrutement.

J'apprends que les missionnaires du cardinal Lavigerie cherchent à enrôler 400 porteurs à Zanzibar. Selon toutes les probabilités, une terrible famine sévira sur la route. Ce sera une difficulté de plus à ajouter à toutes celles que nous aurons à affronter.

11 juin.

Arrivé à Mombassa. Je me suis établi à Kilindini, chez M. Pigott, qui remplit les fonctions d'administrateur. J'ai constaté là de notables progrès. Le service des transports, sous les ordres d'Ainsworth, est réellement bien organisé.

12 juin.

Visité la tombe de mon vieil ami le capitaine H. B. Mackay, R. E., dans le cimetière de Free Town. Pauvre camarade! La nouvelle de sa mort est pour moi un terrible coup. Etre jeune, solide et actif, et être ainsi coupé net dans sa fleur, c'est vraiment effrayant!

Je reçois un télégramme de Nicol m'informant qu'à ce jour il n'avait pu réussir qu'à enrôler environ 60 hommes, parce qu'il n'a pu commencer ses opérations d'embauchage que lundi dernier. C'est une déception, car à Aden, on m'avait télégraphié que tout marchait bien et que, pour le jour de mon arrivée à Zanzibar, je trouverais prêts et mes hommes, et mes étoffes. Avec l'aide de M. Pigott, j'ai pu me procurer à Mombassa environ 56 porteurs, et j'espère en obtenir 50 de plus la semaine prochaine. Il est arrivé récemment ici un grand nombre de gens engagés dans le Belutchestan. Pour autant que j'ai pu les juger, ils forment une jolie collection d'êtres absolument inutiles.

J'ai enrôlé un chef, 56 porteurs, 1 cuisinier, 4 Askaris, en tout 62 hommes, dont un a manqué le jour de l'embarquement.

13 juin.

Embarqué mes hommes et fait signer tous les contrats pour deux ans, au prix de 183 liv. st. 7 sh. On annonce de Zanzibar une grande disette d'hommes par suite du grand nombre de caravanes qui se dirigent vers l'intérieur.

Quitté Mombassa à 1 h. 30 m. Appris que miss Sheldon, la voyageuse américaine, a atteint la côte près de Pangani, sur le territoire allemand.

14 juin, dimanche

Arrivé à Zanzibar. Me suis mis en rapport avec Nicol, de Smith, Mackenzie et C^{ie}. J'ai réussi à louer un dhow qui mènera mes hommes engagés à Mombassa jusqu'à Dar-es-Salaam, car je crains qu'ils ne désertent si je les laisse descendre ici. J'ai télégraphié au baron de Soden, le gouverneur allemand, pour obtenir la permission de débarquer des hommes et des armes sur le territoire allemand.

15 juin.

Envoyé un dhow à Dar-es-Salaam avec le capitaine Bodson, porteur de lettres au baron de Soden et à un marchand indou. Débarqué la plupart des marchandises de l'expédition et mis les marchandises en entrepôt jusqu'à mon départ.

Vu à midi C. S. Smith, le consul anglais. J'ai causé une heure avec lui. Il ne m'est en aucune façon hostile, mais tous mes hommes doivent être des hommes libres; les contrats doivent lui en être soumis et passés devant lui. Je me suis procuré le contrat de Johnston et l'ai pris pour modèle.

Vu les consuls belge et français, le belge pour obtenir des lettres pour le gouverneur de Tabora; les prêtres français semblent disposés à faire parvenir mes lettres par la voie de Mpala. Nicol fait tout son possible pour avancer les affaires, mais je m'attends à être retenu ici jusqu'au 30 juin.

Le consul de Belgique, de son côté, a introduit une requête à l'effet d'obtenir pour le capitaine Jacques la permission d'enrôler ses hommes ici. Celui-ci, qui se rend également à Karema, pour le compte de la Société antiesclavagiste belge, a besoin de 500 hommes. Mes courriers pour Karema, qui auraient dû être envoyés par la mission française de Zanzibar et que je croyais déjà en route, ne sont pas partis, et les pères français ne savent rien à leur sujet.

Stokes arrive à la côte demain. Il paraît que la disette sévit jusqu'à Tabora. La route est cependant tranquille, m'affirment-on.

(A continuer.)

DE LA TOILETTE



Coiffure basoko.

Déformations artificielles. — Les tatouages se complètent par des déformations artificielles dont la plus usitée est l'extraction et le bris des dents, qui sont réservés souvent aux hommes libres; en amont du Stanley-Pool, les dents sont taillées en pointe, ou découpées verticalement à mi-épaisseur, de manière à pouvoir introduire un brin d'herbe dans le canal dentaire.

L'allongement du lobe de l'oreille est fréquent. Il est percé et reçoit comme ornement un morceau de bois, une vieille douille de cartouche, des dents de fauve. Dans le haut Congo, on trouve la lèvre supérieure percée d'un trou destiné à recevoir un bâtonnet ou un morceau de corde. Morceaux de corde aussi dans les cartilages de l'oreille ou du nez comme dans la gravure ci-contre.

Les peuplades du haut des rivières Lopori et Bussira (Béngudji) compriment le crâne des nouveau-nés de manière à l'allonger en pointe; les adultes, au lieu de passer la courroie de leurs fardeaux sur leur front, la passent sur leur pointe.

A Biniukantoto (haute Bussira), il paraîtrait que les indigènes ont un tablier naturel obtenu par l'étirement continu de la peau de l'abdomen.

L'arrachement des cils et des sourcils, ainsi que l'épilation, sont des pratiques générales.



Coiffures. — Les Bacongo se rasent généralement, laissant subsister parfois de minces bandes de cheveux formant des dessins symétriques. Leurs femmes disposent leurs cheveux en tresses minces huilées, ou bien, au moyen d'un mélange de charbon de bois pilé, de kula et d'huile, elles se couvrent la tête de boules rouges et noires, grosses parfois comme des noix. Quelques hommes adoptent cette coiffure peu légère.

Les plus belles coiffures sont celles des Bateke, simulant à la perfection des toques, des cimiers de casque, etc.; les cheveux des tempes sont portés courts et rasés de manière à dessiner des pointes vers les yeux.

Les Mongos et les Ngombe mêlent des perles et des cauries à leurs cheveux et à leur barbe. Certaines coiffures de perles demandent plusieurs semaines d'un travail patient.



Peintures. — Le fard africain par excellence est le

kula, poudre rouge du camwood, obtenue par le frottement de deux morceaux de bois enduits d'huile de palme. A cette teinture rouge on joint des lignes et des points d'argile jaune, rouge et blanche. Certaines de ces lignes ont une signification et se tracent seulement dans des circonstances spéciales; l'amoureux qui va voir sa belle se dessine le long des bras une suite de points jaunes; tel qui va demander audience à son chef se fait sur le pied une ligne blanche partant du gros orteil. Un cercle blanc autour des yeux est de la plus haute coquetterie.

Pour la guerre, la face est couverte d'un enduit noir gluant, fait de terre, de cendres et d'huile; tout le corps est blanchi à l'argile et le pagne ordinaire est remplacé par des feuilles de bananier. Sur la tête, un bonnet fait d'une peau de singe, ou bien une résille garnie de plumes de perroquet, de pintade, d'épervier.



Ornements. — Complétons cet exposé de la toilette par l'énumération rapide des ornements nègres.

Les colliers des femmes atteignent parfois le poids de 12 à 15 kilogrammes; les Bateke ont des colliers plats assez coquettement ouvragés; ceux-ci sont généralement à section circulaire; ils sont en cuivre d'Europe, fondu par les indigènes. Aux poignets et aux chevilles, des anneaux plus ou moins lourds, généralement en cuivre, parfois en fer.

Les guerriers ont souvent au cou ou au poignet un mince anneau de fer garni d'un morceau de peau de serpent bourré de caoutchouc; c'est fétiche. Les femmes portent des jambières faites d'une baguette de laiton, grosse comme le doigt, enroulée en spirale vasée; le poids d'un tel ornement est incroyable. Le Bacongo se couvre de grelots et de sonnettes. On trouve quantité d'épingles à cheveux, souvent fort bien faites. Des clous dorés dans les cheveux font bon effet. Le tout se complète par une série de fétiches dont il serait difficile de donner une énumération: dents d'animaux, griffes de fauve, cornes de buffle remplies de « *mounganga* » et garnies de cuivre, etc.

Pour les danses et les enterrements, on a recours aux parures de feuillage. Aux pagnes indigènes, faits de fibres d'ananas et de bambous ou simplement d'écorces battues (ngombe), l'Européen a ajouté toutes ses étoffes de traite, ses sonnettes, ses grelots, ses chapeaux, ses perles, ses parasols, tous produits recherchés avidement et donnant lieu souvent à des accoutrements d'un genre carnavalesque des plus réjouissants.

Lieut. Cn. LEMAIRE.



LE DOCTEUR HENRI DUPONT

Né à Bruxelles, le 27 septembre 1861. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Premier départ pour le Congo, au service de l'État indépendant, le 17 septembre 1888. — Envoyé aux Stanley-Falls le 14 décembre 1888. — Désigné pour le district de l'Aruwimi le 8 octobre 1889. — Rentré en Belgique le 16 février 1892.

Deuxième départ en qualité de médecin de 1^{re} classe, le 10 mai 1892. — Chargé d'une mission de recrutement à la côte occidentale. — Arrivé à Boma en septembre 1892. — Désigné pour le district de l'Ubangi-Uellé le 13 octobre 1892.



DANS ces derniers temps, le service sanitaire a pris au Congo un grand développement.

Depuis la fin de 1879 jusqu'à la fin de 1882, les expéditions du « Comité d'études » ont fonctionné sans médecin. Le docteur Allart, le premier médecin qui fut envoyé au Congo, y arriva au mois d'octobre 1882. Il s'installa à Boma. Le mois suivant, un second médecin, le docteur Van den Heuvel, quitta la Belgique, à son tour, et alla s'installer à Léopoldville. En 1885, au moment de la fondation de l'État du Congo, celui-ci n'avait encore à son service que deux médecins.

Il s'en trouve actuellement dix, résidant à Banana, Boma, Léopoldville, Équateurville, Ibenibo, sur l'Aruwimi, le haut Ubangi, le Lualaba, à la suite des expéditions du haut Uelle et de l'Uelle Bomu ; plus six à Matadi, au service de la Compagnie du chemin de fer du Congo.

Le docteur Dupont, dont nous publions aujourd'hui le portrait, en est à son deuxième séjour au Congo. Pendant le premier, il a passé un an aux Stanley-Falls et deux ans au camp de Basoko, sur l'Aruwimi. Reparti pour l'Afrique il y a huit mois, il a été désigné pour être attaché à l'expédition de l'Ubangi-Uelle, où il doit se trouver en ce moment. Physiologie intéressante et éveillée, caractère ardent, généreux, esprit cultivé et observateur, le docteur Dupont ne peut manquer de tirer profit du long séjour qu'il achève au Congo, et il nous est permis d'espérer qu'après

avoir été là-bas dévoué à l'humanité, à son retour en Belgique il ne sera pas indifférent aux progrès de la science.

Le service sanitaire s'organise peu à peu. Les soins médicaux sont donnés gratuitement aux blancs et aux noirs en service dans les stations et aux indigènes des environs. Les médecins de l'État sont autorisés à traiter les particuliers. Il est fait le possible pour généraliser l'usage du vaccin. Au point de vue plus général de la salubrité du pays, les mesures de précautions nécessaires sont ordonnées pour empêcher l'introduction ou la propagation des maladies contagieuses épidémiques, pour isoler les individus contaminés et désinfecter les embarcations.

Les conditions d'existence pour les Européens dans les stations et les factoreries se sont, du reste, améliorées par suite des progrès réalisés dans la construction et l'installation des habitations. Celles-ci sont mieux bâties, mieux appropriées aux exigences du climat, plus nombreuses et plus confortables. Ce progrès est dû en partie à cette circonstance que l'on construit maintenant, dans la plupart des stations, des bâtiments d'habitation en moellons ou en briques. D'autre part, le traitement des maladies africaines commence à être mieux connu.

S'il nous était permis d'émettre ici un vœu, à propos du service sanitaire, nous demanderions aux agents de ce service de multiplier leurs observations et à l'État indépendant du Congo de donner à celles-ci une plus large publicité. L'influence du climat africain est fatale aux Européens. La malaria, l'hématurie et la dysenterie sont de terribles ennemis. Il est probable qu'ils sont dus à des microbes qui ont leur habitat dans le sol du pays et qui, en s'ingérant dans l'économie, y causent des désordres mortels. La multiplicité des observations, leur publication et leur étude comparée s'imposent. Elles doivent permettre un jour à l'homme de trouver le moyen de maîtriser plus ou moins, par les forces de la science, le dur climat équatorial.



L'ARCHITECTURE NÈGRE⁽¹⁾

II

DANS notre dernier article, nous avons parlé assez longuement des remarquables habitations qu'élevèrent les populations du Sankuru. Nous donnons aujourd'hui la gravure d'un village riverain de cette majestueuse rivière. Il s'agit de Lusambo, près duquel l'État a élevé un camp fortifié. La description que nous avons faite de ces constructions nous dispense de revenir sur ce sujet, et nos lecteurs pourront juger eux-mêmes du gracieux effet que produisent ces élégantes chaumines.

✻

Chez les Bangala, les huttes ont la même forme qu'à l'Équateur, mais elles sont plus soignées. Le toit, prolongé sur la façade, forme une véranda soutenue par de gros piliers en bois.

Les branches de palmier qui les recouvrent sont très serrées et artistement tressées de manière à rendre les cloisons absolument étanches. Outre les squares de bananiers et les carrés de légumes qui précèdent la place, certains indigènes établissent une double ligne à peu près droite de palmiers dont on arrête la croissance pour développer le tronc et le feuillage, ce qui donne à la rue ou à la place du village un aspect charmant. Sur le derrière et sur le côté croissent des massifs de hautes herbes parsemés de palmiers, de figuiers et de bombax. La place est recouverte d'argile blanchâtre battue. Comme fond à l'allée, on plante de magnifiques bananiers.

✻

Les Niam-Niam n'ont pas de véritables villages. Réunies par petits groupements, les habitations forment de grandes lignes qui suivent les courbes des ruisseaux et des vallées, chapelets qui s'égrènent à mi-côte, séparés du fond par des bouquets de bananiers. Chaque famille occupe une section de la grande ligne, et l'intervalle d'une section à l'autre est rempli d'élaïs. Les Niam-Niam décorent leurs maisonnettes avec goût, dessinent sur les portes et sur les murs des images d'animaux, d'hommes, et s'exercent même quelquefois à

ébaucher grossièrement des scènes, soit avec de l'argile jaune, soit avec du charbon de bois.

L'architecture de cette si intéressante population, et surtout celle de ses voisins les Mombuttus, est si curieuse qu'elle mérite qu'on s'y arrête. Les toitures sont hautes, élancées, et débordent de la muraille par une large projection qui offre un excellent abri contre la pluie. La partie qui surplombe s'appuie sur des poteaux et forme ainsi une véranda continue. On fait la cuisine dans une hutte spéciale qui a un toit plus aigu encore que celles qui servent au sommeil.

De petites cases, appelées *bamoghis*, sont couvertes d'un chaume qui ressemble à une cloche. Construites en forme de gobelet, elles reposent sur un soubassement en pisé qui met leur petite porte à une certaine hauteur et, par cela même, hors de l'atteinte des bêtes féroces. L'encadrement de l'entrée est orné de dessins (losanges, angles, carrés, etc.), qui se répètent sur une sorte de frise, laquelle court à mi-hauteur et fait le tour du petit bâtiment.

Ces paillotes sont réservées aux jeunes garçons que l'on y envoie dormir dès qu'ils sont d'âge à être séparés des adultes.

✻



Hutte du village de Lusambo.
(D'après une photographie de M. De Meuse.)

Chez les Mombuttus, l'architecture est poussée à un certain degré de perfectionnement qui n'est égalé nulle part ailleurs dans l'Afrique centrale. C'est surtout dans l'art de construire que se révèlent tout entières la science et l'habileté des Mombuttus. On y élève de véritables palais pour le prince, à côté d'immenses halles servant pour les réceptions et les assemblées publiques. Celles-ci ont jusqu'à 50 mètres de long, 20 mètres de large et 16 mètres de haut. Ces superbes bâtisses joignent de la façon la plus complète la sveltesse et la force, et provoquent l'admiration de Schweinfurth. Les matériaux employés dans ces constructions, à la fois solides et légères, sont les pétioles du raphia, dont le poli naturel, le brillant et la jolie teinte brune donnent à l'édifice un fini et une élégance dont on est frappé. Les bâtiments des Mombuttus possèdent un pignon, comme ceux de nos contrées.

(1) Voir le fascicule I, 1893.

Ces populations ont également des maisons carrées à toiture en forme de selle. On remarque aussi chez elles de petites huttes et parfois de grandes cases de forme ronde et à toit pyramidal : ce sont les cuisines et les greniers, auxquels on donne ce genre de couverture parce qu'il rend plus faciles la sortie de la fumée et l'écoulement des eaux pluviales.

Il est rare que les maisons particulières aient plus de dix mètres de long sur une huitaine de large. Ici encore, le toit dépasse de beaucoup le mur; il s'arrondit légèrement, en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu et des pétioles qui composent la charpente. Une doublure de feuilles de bananiers, souvent recouvertes d'herbe, de paille et d'écorce, le rend complètement imperméable. Les parois, qui ont de cinq à six pieds de hauteur, reçoivent la même garniture et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotin.

Cette méthode de bâtir permet d'offrir une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchainés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête ne causent même pas une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

C'est par la porte, dont l'ouverture est grande, que l'air et la lumière pénètrent dans la demeure; celle-ci se compose de deux pièces : la chambre où l'on habite et une décharge où l'on serre les provisions.

Comme les Niam-Niam, les Mombuttus, sauf dans la résidence des princes, n'ont pas de villages. Leurs habitations, groupées en petits hameaux, sont dispersées çà et là dans les

districts cultivés, le long des rivières surtout. Les groupes sont séparés les uns des autres par de vastes étendues plantées de palmiers et de bananiers.



La gravure de cette page donne des types de huttes des environs de la rivière Mfini et du lac Léopold.

Ces huttes, à part leurs charpentes, sont complètement construites en feuilles de palmiers élaïs. La petite porte qui ferme l'entrée de la hutte est fabriquée au moyen de bambous. Comme on le voit, elles sont élevées sur une couche d'argile battue de la hauteur d'un pied, afin que les eaux des pluies ne pénètrent pas à l'intérieur.

Ordinairement, le mobilier d'une hutte se compose de : deux ou trois couchettes fabriquées chacune de quelques morceaux de bois mis par terre et recouverts d'une natte, de quelques poteries à l'usage de la cuisine, de paniers ou hottes pour aller aux champs ou au marché, d'un pilon, d'un mortier, de quelques plats en bois et d'un ou deux couteaux rudimentaires. Dans l'un ou l'autre coin, il y a toujours une provision de bois sec servant à alimenter le feu, car l'indigène entretient continuellement du feu dans sa hutte. Aux parois se trouvent accrochés une quantité de menus objets, tels que cornes d'antilope, coquillages, plumes d'oiseaux, bouquets de feuilles et d'herbes séchées, etc., constituant autant d'amulettes auxquelles l'indigène attribue certaines propriétés de guérison ou de préservation.

L'industrie de la contrée est la fabrication du sel et de la poudre de bois rouge, teinture utilisée dans tout le Congo pour différentes cérémonies et tatouages.



Huttes indigènes du Mfini et du lac Léopold II.

(D'après une photographie de M. De Meuse.)



Construction du chemin de fer.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES AQUEDUCS

AINSI que nos lecteurs ont pu s'en rendre compte par les gravures que nous avons déjà publiées, depuis Matadi, son point de départ, jusqu'au kilomètre 28, le chemin de fer du Congo traverse de nombreux ravins en pente très forte.

Cette multitude de crevasses, à sec pendant la bonne saison, se transforment, à l'époque des pluies, en autant de cours d'eau dont il faut assurer l'écoulement au moyen d'aqueducs.

On avait d'abord songé à construire ceux-ci en maçonnerie, comme cela se pratique en Europe. Mais le prix, déjà très élevé au Congo, des ouvrages maçonnés devenait exorbitant quand il s'agissait d'ouvrages voûtés, les maçons noirs étant peu habiles dans ce genre de travail.

On fit ensuite un essai d'aqueducs en béton comprimé, lesquels sont composés de tronçons confectionnés en Belgique et qu'il suffit d'assembler sur place. Malheureusement, ces tronçons, pour des ouvertures moyennes, étaient déjà très lourds et leur transport dans la région des chutes fut excessivement dispendieux ; de plus, le chargement et le déchargement occasionnèrent des bris qui amenèrent un déchet considérable et il fallut encore une fois renoncer à ce système.

On songea alors à faire construire des aqueducs coniques en tôle d'acier, formés de tronçons de 90 centimètres de longueur frettés aux extrémités. Ce système est plus économique que les précédents.

Les tronçons dont il se compose sont de trois diamètres peu différents et leur conicité permet de les emboîter par trois les uns dans les autres pour le transport d'Europe en Afrique. Leurs dimensions sont calculées de telle façon que le prix du fret au poids soit le même qu'au cube. Comme le fret se paye, au choix de l'armateur, soit au cube, soit au poids, il y a de ce fait une économie très notable. Leur transport à pied d'œuvre se fait aussi très aisément et la pose en est extrêmement rapide. Les joints des tronçons se font au ciment ou même à l'argile.

Les aqueducs ou buses étant posés, on construit des têtes en maçonnerie, ouvrages très simples qui n'ont pour but que de soutenir les terres environnantes et d'empêcher l'érosion du talus à l'entrée de l'ouvrage.

La gravure ci-contre représente trois systèmes de buses accolés et pénétrant dans un mur de soutènement qui leur sert de tête d'aval.



CHEF BATEKE



Le port de Zanzibar

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

II. — ZANZIBAR

Difficultés pour l'organisation de la caravane. — Une audience du sultan. — Le départ pour Bagamoyo. — En route!

16 juin 1891.

Vu Bonstead et convenu avec lui que soixante charges de riz et deux de biscuits seront envoyées par lui à la station des missionnaires de Mamboia, sur la route de Bagamoyo; je prends, de plus, en ce moment, des arrangements avec lui pour l'envoi de trois courriers postaux par mois jusqu'à Karema, si cela est possible.

J'ai pu enrôler environ douze porteurs aujourd'hui. Ai rencontré un grand nombre d'anciens membres de notre personnel de l'*Emin Relief Expedition*. Malheureusement, ils ont déjà signé un contrat pour se rendre avec Johnston au Nyasaland.

17 juin.

Envoyé des lettres d'introduction au sultan, à Toffa, Tharia-Thopan, Salim Bin-Azam et à d'autres encore. Le sultan m'a

promis une audience personnelle pour samedi. Engagé environ douze porteurs.

Diné à la Shamba avec Henderson, capitaine de la *Couquest*, vaisseau de Sa Majesté, le consul C.-S. Smith, Selates R.-E., et Charlesworth, le docteur anglais d'ici. A-Bedi, mon ancien boy, partira avec moi.

18 juin.

Reçu télégramme de Bodson : à Dar-es-Salaam, tout va bien et il a été bien reçu par le gouverneur von Soden. Télégraphié à Bodson de tâcher d'embaucher chez les Allemands trente porteurs zanzibarites.

J'apprends que la caravane d'Ashe s'est dispersée, et j'espère pouvoir me procurer quelques-uns de ses porteurs. Eu une entrevue avec Jaffa Bhoy Topan, qui m'a promis des lettres pour un Arabe à Tabora. Je deviens inquiet quant au moyen

d'avoir des porteurs. Je n'ai qu'un espoir, c'est que le sultan tournera en ma faveur après l'entrevue. Quelqu'un l'a évidemment prévenu ici contre moi.

M^{me} Sheldon est arrivée aujourd'hui du continent. Elle était très malade; on la transportait sur le paquebot au moment même où j'apprenais l'histoire de ses voyages. Je cherche à enrôler quelques-uns de ses porteurs, avec l'aide de Bonstead, son agent.

Comme le révérend M. Ashe, missionnaire anglais de l'Uganda, n'a pu s'entendre avec ses porteurs pour le paiement d'une avance dépassant deux mois — ils en demandaient une de trois mois — ceux-ci ont déchiré leurs contrats d'enrôlement et sont, de nouveau, sur le marché. Si je me mettais à les engager, il y aurait un terrible grabuge, car tout est permis aux missionnaires. Comme cela se comprend, les hommes brûlent d'envie de venir avec moi : ils seraient mieux payés.

J'ai été présenté à Sa Hautesse Segyid Ali, ou Seyd Ali bin Saïd-Segyid, sultan de Zanzibar, par C.-S. Smith, le consul, en même temps que Bonchamps et Moloney.

20 juin.

L'enrôlement marche bien; mais les hommes inscrits sont surtout ceux que Ashe a refusé d'accepter et qui pourraient finir par s'entendre avec lui. De cette façon, rien d'étonnant à ce que je vienne à les perdre quand même.

Les hommes de Johnston sont enrôlés à titre d'agents de la police pour un terme de deux ans. Leur salaire monte à une moyenne de 15 roupies par mois, plus la nourriture. Le nom du chef de sa caravane est Kingwe. Il a déjà voyagé avec lui. Johnston a emmené huit chevaux, deux canons de 9, un canon de montagne, six cents sniders, cent charges d'étoffes, 100 livres sterling d'argent monnayé.

Il y a, de plus, le matériel postal, des coffres-forts, des semences, un naturaliste, un officier des douanes, et un officier du génie. La *Juba* les transporte, aux frais du gouvernement anglais, jusque Quelimane; là, toutes les marchandises seront transbordées sur les deux canonnières à roue d'arrière qui naviguent sur le Zambèze et seront ainsi amenées jusque dans le Chire. Les canonnières feront deux voyages. Il en résulte que les charges de Johnston seront vers le 27 juillet au nord du lac Nyassa.

A 4 heures de l'après-midi, je me suis rendu avec Nicol chez le sultan, pour une audience particulière. J'ai expliqué à Sa Hautesse le but de mon voyage. Je lui ai ensuite demandé de me prêter son aide pour le recrutement des hommes, de me donner des lettres enjoignant aux gens de Karema, du Rua, de l'Itawa et du Katanga de m'assister. Je l'ai prié également d'écrire au consul de m'assister pour l'enrôlement de ma caravane.

Le sultan m'a promis les lettres que je lui demandais.

22 juin.

Quelques-uns des hommes de Ashe ne se sont pas présentés ce matin. Total des inscrits à ce jour : environ 220, dont 150 peut-être me suivront.

23 juin.

Reçu cinq lettres autographes du Sultan pour les Arabes de Tabora, Karema, Mpala, du Rua, de l'Itawa et du Katanga.

J'ai inscrit aujourd'hui les noms de 16 ou 18 des anciens

compagnons qui ont traversé le continent avec l'expédition à la recherche d'Émin-Pacha.

24 juin.

J'espère expédier 150 hommes samedi. J'ai obtenu du consul l'autorisation d'embarquer les hommes au débarcadère de Smith Mackenzie and C^o. J'en ai maintenant 300 inscrits sur mes livres, et j'estime que 200 d'entre eux ont réellement l'intention de travailler.

J'apprends que Bonstead Ridley and C^o éprouvent des difficultés pour l'envoi de mon riz à Mpwanpwa. Comme toujours, c'est la question des porteurs.

26 juin.

Chargé toutes mes marchandises sur deux dhows et pris toutes mes mesures pour l'embarquement de mes hommes à la première heure demain.

27 juin.

A 7 h. 15 m., je procède à l'inscription des hommes. A 11 heures du matin, j'en avais réuni environ 175 au palais par-devant les gens du sultan. Je les ai ensuite fait ranger dans la cour de Smith Mackenzie, et là je leur ai payé leurs quatre mois d'avances, puis je les ai fait monter sur les dhows. Le docteur Moloney a pris le commandement d'un des bateaux, Bonchamps celui de l'autre. Bedoe, mon chef de caravane, en dirige un troisième.

A 2 1/2 heures du soir, la flottille met à la voile pour Bagamoyo.

Tandis que je procédais au paiement des avances, quel ne fut pas mon désappointement d'apprendre que le steamer *Henry Wright* avait fait faux bond! J'avais compté qu'il irait directement de Mombassa à Dar-es-Salaam pour y ramasser Bodson et ses hommes et les amener à Bagamoyo. Désormais, Bodson ne saurait plus être à Bagamoyo, au plus tôt, avant dimanche à 2 h. 30 m. du soir.

Les intrigues, la saleté, la puanteur et la confusion qui sévissent, tandis qu'on procède, à Zanzibar, à l'immatriculation des hommes, sont inouïes. Pour arriver au bout de cette terrible tâche, il faut beaucoup de pipes et de patience.

Télégraphié à Bodson et au commandant de Bagamoyo. Je m'attends à des difficultés à la douane de cette dernière ville.

Hommes recrutés à Zanzibar jusqu'au 27 juin, 205; id. recrutés à Mombassa : premier détachement, 56; deuxième détachement, 61 Total général à ce jour, 322 hommes.

29 juin.

Je me suis mis à inscrire quelques hommes de plus, car j'en désire encore cinquante.

Le consul Smith m'a fait prier de venir le voir. J'y suis allé, et il m'a communiqué un télégramme du *Foreign Office*, lui demandant si le refus du sultan de me laisser enrôler des esclaves était un obstacle à mon départ. Je lui ai dit de répondre que *maintenant* ce n'était plus un obstacle, mais que cette interdiction avait été la cause de grands ennuis et de beaucoup de perte de temps. Elle a provoqué une dépense de 300 liv. st. et a retardé mon départ de douze jours pleins. J'espère partir d'ici le mercredi 1^{er} juillet.

J'ai déballé le bateau d'acier, le *Blue Nose*, et je l'ai préparé à être embarqué demain à bord d'un dhow. Le consul allemand me fait savoir que le gouverneur baron von Soden a donné l'ordre de recevoir nos marchandises à Bagamoyo.

Que d'améliorations encore nécessaires à Zanzibar! La douane, la police et l'armée doivent être réformées, les

bateaux côtiers doivent être pourvus de licences et l'ordre maintenu partout. Portal, quand il sera arrivé, réalisera peut-être ces progrès.

Le *Blue Nose* forme 13 charges, la *Dorothy*, 12. C'est donc un total de 25 charges que représentent ces deux bateaux.

30 juin.

J'ai pu encore me procurer quelques hommes. Quelle éceurante besogne que celle de l'enrôlement !

1^{er} juillet.

C'est aujourd'hui le 28^e anniversaire de ma naissance. Voici maintenant que je me fais vieux. J'espère, pendant les deux années à venir, pouvoir faire bonne besogne pour moi-même et pour d'autres.

J'ai quitté Zanzibar vers 2 heures de l'après-midi, après pas mal de tintouin. J'ai séjourné dans cette ville exactement seize jours. Reçu lettres du *Foreign Office* avec, joints, un ordre

pour Smith et un pour Johnston, leur prescrivant d'avoir à me prêter leur assistance. Il est un peu tard, aujourd'hui, pour que cela me serve à quelque chose !

Arrivé à Bagamoyo à 9 heures du soir. Je suis descendu, avec mes adjoints, chez Kajie Haussa, l'Indien qui me sert d'agent dans cette localité.

2 juillet.

C'est par douzaines que partent en ce moment les caravanes pour l'intérieur. Des colonnes nombreuses et denses de Wanyamwezi arrivent presque chaque jour.

Les Allemands me communiquent de mauvaises nouvelles de Karema. Les Arabes en auraient chassé les pères français. Si cela est exact, quel rude coup pour moi ! Les étoffes que j'ai envoyées à Karema et que je dois y retrouver viendraient à me manquer !

3 juillet.

Terminé la confection des charges de notre caravane. Je compte commencer demain la marche en avant.

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA

Le départ. — La végétation côtière. — Dans la plaine. — Le personnel de la caravane. — Les désertions. — Changement de vie.

4 juillet 1891.

J'ai mis la colonne en route à 9 heures, et suis parti moi-même à midi 15 minutes.

Tippo-Tipp est arrivé ce matin. Je lui ai remis les lettres que j'avais pour lui de la part de Tharia, de Lamvadin et de sir John Kirk. De son côté, il m'a remis des lettres pour Tabora et pour Ujiji

Vu Schmidt et obtenu deux lettres du baron de Soden pour les stations de l'intérieur. Egalement ce hier soir un entretien avec Sewa Hadji et Stokes.

Mon personnel compte environ 304 porteurs, 30 askaris, 16 boys et 9 chefs. Comme toujours, lorsqu'un safari se met en route, il règne au début une certaine confusion.

D'ici quelques jours, Bodson et Bonchamps seront, je l'espère, au courant de leur besogne. Actuellement, ils sont encore un peu neufs, mais ils sont pleins de bonne volonté, et c'est là le principal.

J'ai télégraphié à Nicol de dire que j'avais quitté la côte.

Un grand nombre de Wanyamwezi vont et viennent chaque jour sur la route, qui est, paraît-il, tranquille. Malheureusement, tous s'accordent à dire que la nourriture est rare. Le bateau à vapeur allemand destiné au Victoria-Nyanza doit être mis en route d'ici quelques jours. J'apprends qu'un officier partira en avant afin de préparer le ravitaillement des porteurs. Certaines des charges pèsent, me dit-on, jusque 500 livres. Ashe partira bientôt de Pangani.

5 juillet.

Il ne m'a pas fallu moins de deux heures et quart, ce matin, pour avoir toute ma caravane en ordre de marche. Il faut faire ample provision de patience pour ne perdre ni sa tête, ni son calme. Chacun est encore neuf et peu au fait de sa besogne : ma grande crainte, ce sont les désertions. D'ici à Mpwapwa,

je m'attends à la fuite d'au moins 50 hommes. Ces gens se fatiguent vite au début et gagnent des ampoules aux pieds. De plus, rien n'est plus facile que de filer et de s'en retourner à Bagamoyo, en plantant là sa besogne. Un grand nombre de porteurs n'ont pas d'autre métier que de s'enrôler afin de toucher leur prime d'avance, puis de se tirer des pieds et de s'en aller se cacher dans les nombreux bouges dont fourmille Bagamoyo. Je m'applique patiemment à mettre les nouveaux au courant et à nourrir le mieux possible tout mon monde.

La vraie route du Katanga n'est pas celle-ci, mais, comme je l'ai toujours dit, celle du Zambèze ou du Congo.

Nous avons traversé en bac la Lufu. Le passage nous a pris deux heures quarante minutes. Nous avons ensuite établi notre camp à environ un kilomètre (1) à l'ouest, ayant laissé derrière nous tout vestige de cocotiers et de culture du littoral. S'il ne fallait faire attention qu'à l'aspect du pays, nous pourrions aujourd'hui nous croire aussi bien au centre de l'Afrique, car le rideau de végétation côtière ne pénètre que de quelques kilomètres à l'intérieur.

J'ai été rattrapé aujourd'hui par une lettre de H.-H. Johnston m'expliquant longuement pourquoi il ne pourrait me recommander la voie du Nyassæ. La disette y règne et il ne pourrait disposer en notre faveur de moyens de transport suffisants.

Voici la liste de mes anciens compagnons dans la traversée de l'Afrique, qui se trouvent encore cette fois avec moi : Massudi ; Sudi M'Khamis ; Songoro M'Kassim ; Khamis Baruti ; Mirabo Mgumba ; Kibaia ; Khamis bin Chaudi ; Almas Msham-gama ; Khamis M'Kheri ; Idi M'Sulimini.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) Toutes les mesures et les poids que cite l'auteur ont été, pour la facilité de nos lecteurs, réduits aux mesures et aux poids usités en Belgique.

LES SANGLIERS DU CONGO

On rencontre au Congo trois espèces différentes de sangliers ou cochons sauvages :

1. LE PHACOCHÈRE D'ELIEN (*Phacochoerus africanus*) habite la majeure partie de l'Afrique, mais il est remplacé dans le sud par une espèce très voisine (*Phacochoerus aethiopicus*). Leur tête est très large, leurs défenses arrondies, dirigées de côté et en haut et d'une grandeur effrayante; sur chacune de leurs joues pend un gros lobe charnu qui achève de rendre leur face hideuse.

Le phacochère d'Elie est un animal fort laid, de la taille de notre sanglier d'Europe. Son corps est presque nu, d'un brun cendré, à peau épaisse et rugueuse, parsemée de soies rares; une forte crinière brune prend naissance entre les oreilles et recouvre les deux tiers antérieurs du dos; les joues sont garnies de longues soies blanches recourbées en avant et formant d'épais favoris; les yeux sont petits; le bord des oreilles est garni de soies blanches; la queue est nue et terminée par un bouquet de soies brunes.

Cet animal est assez répandu dans les forêts du Congo et dans les grandes plaines sèches couvertes de hautes herbes et parsemées d'arbres. Il se loge dans des trous ou sous des racines d'arbres, mais évite les villages et les campements, et ne s'approche que rarement des champs cultivés. D'après Rüppell, il se nourrit uniquement de racines. Pour chercher sa nourriture, il se glisse sur les articulations du carpe, pousse son corps en avant avec ses pieds de derrière, et déracine les arbustes à l'aide de ses puissantes défenses. De là proviennent les callosités qu'il porte sur la face antérieure du carpe.

C'est une espèce assez sociable; on la rencontre par couples ou par troupes de quatre à dix sujets, trotant les uns derrière les autres. Les phacochères entendent et flairent très bien, mais ils voient mal; aussi peut-on les approcher de très près quand on n'est pas sous le vent.

La laie paraît très attachée au mâle, et ne s'en sépare que difficilement quand il est blessé ou en danger.

Certains voyageurs, Junker par exemple, disent que, malgré leurs terribles défenses, les phacochères ne se jettent que rarement sur le chasseur, et qu'une blessure un peu grave les met immédiatement hors de combat. Smith rapporte, au

contraire, qu'ils sont téméraires et méchants, qu'ils prennent rarement la fuite et que les chasseurs les plus adroits seuls osent les attaquer; ces animaux, dit-il, s'élancent brusquement, frappant à droite et à gauche, et leur mort seule met fin à la lutte; cette chasse serait donc très périlleuse.

La chair de cet animal est fort bonne quand la bête n'est pas dans la saison des amours.



Le Phacochère africain.

Congo, on l'observe parfois à l'est du lac Tanganika. Stairs en a vu entre le Katanga et Mpala. Il vit en troupes et après le coucher du soleil il se jette dans les champs cultivés, où il occasionne de grands ravages. Lorsque ces bandes sont nombreuses, elles anéantissent parfois en une seule nuit toutes les plantations d'un vaste rayon, foulant aux pieds ou écrasant ce qui n'a pas été dévoré. Les dévastations de ces animaux obligent souvent les indigènes à abandonner la localité. Leurs mœurs ainsi que celles de l'espèce suivante ont de grands rapports avec les mœurs du sanglier d'Europe.

2. Le POTAMOCHÈRE DES BUISSONS (*Potamochoerus africanus*), est un peu moins grand que le précédent. Il a le corps entièrement recouvert de soies d'un brun roussâtre; le dos est orné d'une crinière blanchâtre, les joues portent une barbe bien fournie et également blanche; les oreilles et les pattes sont d'un brun foncé.

Cet animal habite le nord et le sud-est de l'Afrique jusqu'au Congo, on l'observe parfois à l'est du lac Tanganika. Stairs en a vu entre le Katanga et Mpala. Il vit en troupes et après le coucher du soleil il se jette dans les champs cultivés, où il occasionne de grands ravages. Lorsque ces bandes sont nombreuses, elles anéantissent parfois en une seule nuit toutes les plantations d'un vaste rayon, foulant aux pieds ou écrasant ce qui n'a pas été dévoré. Les dévastations de ces animaux obligent souvent les indigènes à abandonner la localité. Leurs mœurs ainsi que celles de l'espèce suivante ont de grands rapports avec les mœurs du sanglier d'Europe.

3. Le POTAMOCHÈRE A OREILLES EN PINCEAU (*Potamochoerus penicillatus*) est un assez bel animal, de la taille d'un cochon domestique. Il est d'un roux ardent, sans crinière, avec une raie blanche longeant l'épine dorsale; la tête est brune, variée de roux sur les côtés; la barbe des joues est en partie blanche; les oreilles sont prolongées en pointe et terminées par un pinceau de soies blanches; pattes brunes; queue terminée par une touffe de soies brunes.

Ce potamochère habite surtout l'Afrique occidentale; on le rencontre partout au Congo et même à l'est du lac Tanganika. Ainsi que son nom l'indique, il fréquente les endroits marécageux. Dans quelques localités, on le rencontre à l'état domestique. Ses mœurs sont jusqu'ici peu connues.

LE CAPITAINE CRESPÉL

Né à Tournai, le 4 décembre 1838. — Capitaine au 1^{er} régiment de ligne.

Parti d'Ostende pour la côte orientale d'Afrique, en qualité de chef de la première expédition de l'Association internationale africaine, le 15 décembre 1877. — Mort à Zanzibar, le 14 janvier 1878.



L'ÉMOTION fut grande à Bruxelles lorsque, le 17 février 1878, on apprit par un télégramme d'Aden que deux des voyageurs belges de l'*Association internationale africaine*, à peine débarqués à Zanzibar, venaient de succomber presque subitement sous les atteintes du climat africain. La masse du public, peu au courant des difficultés et des dangers considérables de l'entreprise, se laissa aller à un mouvement très vif de découragement et crut la partie perdue. Elle oubliait qu'il est peu d'expéditions africaines qui n'aient eu leurs martyrs et que les routes du noir continent sont jalonnées de tombes.

Le capitaine Crespel était chef de la première expédition de l'*Association internationale africaine*, et, en cette qualité, son nom mérite une place dans notre galerie, car sa mort marque le point de départ de l'ère, déjà glorieuse, de l'intervention des Belges dans l'œuvre, de la civilisation de l'Afrique centrale.

L'*Association internationale africaine* fut fondée par le roi des Belges à la suite du congrès de géographie qui s'ouvrit au palais de Bruxelles le 12 septembre 1876. Un coup d'œil en arrière sur cette époque qui semble déjà si lointain sera utile, pensons-nous, pour se rendre compte de l'immensité du travail accompli en si peu de temps par nos compatriotes.

Les voyages de Burton, Speke, Livingstone, Stanley, Cameron avaient excité la curiosité d'une élite de gens instruits, mais l'opinion générale du monde se préoccupait à peine de cette œuvre gigantesque de l'exploration africaine. En dehors des rares sociétés de géographie, les questions africaines ne soulevaient pas d'écho. La presse les ignorait, les gouvernements n'y appartaient qu'un intérêt passager.

C'est l'initiative remarquable du Roi des Belges qui les mit à l'ordre du jour de l'Europe. C'est lui qui réunit en 1876, en son palais, une conférence géographique à laquelle étaient représentées les six grandes puissances européennes et la Belgique. Des voyageurs célèbres s'y rencontrèrent avec des savants géographes et des hommes politiques. Cette assise solennelle frappa les esprits et leur apprit à connaître ce qui avait été fait en Afrique et ce qui restait à y faire. L'objet de cette réunion était d'ouvrir à la civilisation la seule partie du monde où elle n'eût pas encore pénétré, et, dans ce but, de régler la marche à suivre, de combiner les efforts, d'éviter les doubles emplois et de faire de la Belgique le centre de ce mouvement humanitaire.

La conférence limita aux frontières du Soudan au nord, et au bassin du Zambèze au sud, la partie de l'Afrique à laquelle il convenait de borner son activité. Cette vaste région est celle que, depuis lors, on désigne plus particulièrement sous le nom « d'Afrique centrale ». Il fut convenu qu'à travers cet immense territoire on chercherait à tracer des voies devant aider à la pénétration dans l'intérieur et que le long de ces routes seraient établies des stations scientifiques et hospitalières.

Telle fut l'origine de l'*Association internationale africaine*, dont le siège était à Bruxelles.

Dans une seconde réunion qui eut lieu à Bruxelles le 20 juin 1877, il fut décidé que la route commerciale qui conduit de la côte en face de Zanzibar au lac Tanganika, serait choisie comme base des premières expéditions et qu'une station serait tout d'abord établie dans les environs du lac.

Quatre mois plus tard, une expédition belge composée de MM. le capitaine Crespel, commandant; le lieutenant Cambier; Maes, docteur en sciences naturelles, et Marno, voyageur autrichien, quitta Bruxelles pour Zanzibar. De cruels revers l'attendaient à ses débuts. Son chef succomba presque en arrivant à Zanzibar et le docteur Maes mourut d'une insolation.

La mort de Crespel ne fut pas inutile pour l'œuvre africaine. Elle ne fit que stimuler l'ardeur de tous ceux qui avaient à cœur la réussite de l'entreprise et excita l'émulation des hommes intrépides qui briguèrent l'honneur de s'enrôler sous le drapeau de l'Association. Pour deux soldats tombés au champ d'honneur, vingt s'offrirent pour les remplacer et s'inspirèrent surtout de l'exemple de leurs devanciers, puisant un nouveau courage dans les perspectives des périls et des malheurs déjà affrontés par leurs prédécesseurs.



Brigade débitant du bois pour le chauffage des steamers.
(Photographie prise au bord du Congo, près de Kwamouth, par M. F. De Meuse.)

LA COUPE DU BOIS

POUR LE

CHAUFFAGE DES STEAMERS

L'IMMENSE territoire du Congo est encore peu connu à une certaine distance des voies navigables et des routes de terre. L'activité dévorante manifestée depuis quinze ans par les explorateurs de cette contrée, les progrès énormes accomplis méritent l'admiration sans réserve de tous; mais à l'impossible nul n'est tenu, et on n'a pas encore pu se rendre compte de toutes les ressources que tient en réserve l'opulent pays tropical. On sait cependant que la nature y a répandu avec abondance les richesses souterraines: le cuivre, le fer, le mercure, le plomb, l'argent et, dit-on, l'or. S'y trouve-t-il

également du charbon? Stanley parle d'un gisement houiller près de Nyangwe et Cameron croit en avoir aperçu sur la rive occidentale du Tanganika. Quoi qu'il en soit, en l'absence, provisoire, espérons-le, du précieux combustible, les steamers doivent être chauffés au moyen de bûches. Il existe dans le haut Congo des provisions presque inépuisables de bois, capables de fournir pendant des centaines d'années tout ce qui sera nécessaire pour l'alimentation d'innombrables steamers et usines. Une forêt presque continue borde le haut fleuve et ses tributaires. Pour donner une idée des réserves immenses

qu'elles offrent à l'industrie et au commerce, il suffira de citer la forêt de Lukolela, par exemple, dont parle Stanley. Après l'avoir explorée, le grand voyageur évalue à 460,000 le nombre d'arbres qu'elle contient. Or, en ne supputant que douze mètres cubes par arbre, on obtient un total de 5,520,000 mètres cubes, représentant la quantité de bois de chauffage que peut contenir la forêt : « Avec les platanes, excessivement nombreux, dit Stanley, on pourrait construire des bateaux plats, des radeaux, des tables, des portes, des parquets, des châssis de fenêtres, tandis que le bois de teck, l'acajou et le guaiacum fourniraient un magnifique matériel d'ameublement. En s'aidant d'une scierie à vapeur, on pourrait approvisionner de bois d'innombrables maisons de commerce et cela pendant de longues années, rien qu'avec les produits de cette forêt. »



Ces stocks presque sans limites d'essences précieuses, qui donneront lieu à un grand mouvement commercial quand le chemin de fer sera terminé, ne servent encore qu'à la construction des stations et au chauffage des chaudières des steamers. Ceux-ci sont mus grâce à l'action d'un combustible formé de bois qui, en Europe, se payent à de hauts prix. L'acajou, l'ébène et le bois de rose s'en vont en fumée et contribuent à assurer l'introduction triomphante du progrès et de la civilisation dans ces pays où, jusqu'ici, le calme des forêts séculaires n'avait jamais été troublé.

Les bateaux à vapeur lancés sur le haut Congo sont généralement à fond plat, et ne peuvent dépasser un certain tonnage à cause des conditions de la navigation. Il en résulte qu'ils ne peuvent emporter que la provision de bois nécessaire à l'alimentation de la machine pendant une journée. Chaque soir, au moment de l'atterrissement, tandis qu'une partie de l'équipage dresse les tentes et fait la cuisine, une escouade de bûcherons se rend dans la forêt et y recherche le bois mort.

L'arbre choisi est parfois encore sur pied. Il faut donc l'abattre, le scier en tronçons transportables et ensuite le débiter en bûches pouvant être introduites dans le foyer de la machine.

Ces travaux occupent les hommes toute la nuit ; le matin, à la première heure, on emmagasine dans les soutes du bateau la provision de la journée. Dans certains bateaux, cette provision, pour dix heures de navigation, s'élève à plus de quinze mètres cubes. Dans quelques localités, les indigènes ont commencé à rassembler le bois mort et à le vendre aux steamers à leur passage. C'est là pour eux une grande source de bénéfice et pour l'équipage du bateau une corvée, souvent pénible, d'évitée.

Parfois il faut de longues palabres avec les indigènes afin d'obtenir l'autorisation de faire les coupes. Généralement ces palabres n'ont pour but que le désir de se faire allouer quelque verroterie ou quelque étoffe ; mais les indigènes refusent fort rarement la permission demandée, car ils savent

qu'alors le steamer irait plus loin, chez des natifs plus hospitaliers, et qu'ainsi ils perdraient les avantages qu'entraîne toujours la présence, même momentanée, du blanc et de sa suite : achats de vivres, échanges d'étoffes, etc.

Ce qui donnera une idée de l'importance qu'a prise la navigation sur le haut Congo, c'est le fait que la coupe du bois pour les steamers, qui est soumise à une taxe spéciale, rapporte annuellement 40,750 francs au budget de l'État du Congo.

M. Werner, dans son intéressant livre : *River life on the Congo*, raconte comment les Bangala font, pendant la nuit, leur récolte de bûches, avec l'assistance de ce qu'ils appellent avec humour des « flambeaux naturels ».

« Nous bivouaquions pour la nuit sur les limites d'une forêt composée surtout de bois de rose avec, par-ci, par-là, un rideau de palmiers. Les hommes ayant découvert un arbre de bois de rose desséché d'à peu près 75 centimètres de diamètre, se mirent aussitôt à l'attaquer à coups de hache. Pour obtenir de la lumière afin d'éclairer leur besogne nocturne, ils mirent le feu aux tiges mortes et aux feuilles qui entourent toujours le tronc de certains palmiers. C'est là un spectacle qui égale, s'il ne le dépasse pas, le plus beau des feux d'artifice tirés à Crystal-Palace. Le feu se joue d'abord parmi les tiges sèches qui sont à la base du tronc, puis, augmentant peu à peu de puissance, la flamme s'allonge finalement jusqu'à la cime de l'arbre, présentant l'image d'une colonne ardente, jetant de fulgurants éclats et dévorant toutes les parties mortes du palmier, tandis que les feuilles de celui-ci ressortent noires sur un fond de feu, au milieu de la forêt sombre et silencieuse. Le spectacle devient prestigieux quand la flamme meurt, ne laissant éclairé que l'amas des noix palmistes qui continuent à brûler, donnant ainsi, dans l'obscurité ambiante, une couronne incandescente à l'arbre tropical qui lance des bouffées de fumée aux étoiles et jette sur le miroir de l'eau d'étranges réverbérations rubescentes. Quelquefois, deux ou trois palmiers voisins s'enflamment de cette façon. Les Bangala s'arrangent toujours, quand ils doivent travailler de nuit, à se pourvoir ainsi de torches gigantesques. Le feu ne tue pas l'arbre, car il se contente de consumer les tiges mortes et les feuilles, puis il s'éteint. »

Le même auteur, mécanicien à bord d'un steamer de l'État du Congo, conte comment un jour, à court de combustible et ayant encore un kilomètre et demi à parcourir, il réveilla la chaleur mourante du foyer de sa chaudière en y lançant, à l'instar des capitaines américains du Mississippi, un jambon gras qui se trouvait à bord.

Un autre jour, n'ayant plus d'aliment pour chauffer le steamer, tandis qu'avec M. Dhanis il redescendait à toute vapeur le Congo, pendant la nuit, afin de rallier de grand matin la station de Bangala, M. Werner eut recours à un moyen non moins héroïque. Il précipita dans la fournaise toutes les enveloppes de toile des ballots qui se trouvaient à bord et toutes les caisses en bois qu'on vida de leur contenu. Il put ainsi sustenter la machine pendant cinq heures, et arriver à temps à destination.



LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DES EAUX-BONNES

DANS notre premier volume, nous avons conduit nos lecteurs le long du chemin de fer depuis Matadi, son point de départ, jusqu'au ravin de la Chute, dont nous avons publié une vue intéressante dans l'un de nos numéros, page 204.

Nous avons reçu depuis un grand nombre de photographies nouvelles, et parmi celles-ci une vue du ravin des Eaux-Bonnes que nous tenons à reproduire ici, bien qu'elle nous oblige à faire un pas en arrière, parce qu'elle donne une idée très exacte de la région extraordinairement tourmentée que traverse la ligne entre Matadi et le massif de Palaballa.

Après le ravin Léopold, celui des Eaux-Bonnes est le premier obstacle un peu important que rencontre le chemin de fer. Il a été ainsi dénommé par les ingénieurs de la brigade d'études parce que ceux-ci y trouvèrent, au moment de leur passage, en 1889, une eau claire et potable dont ils étaient privés depuis longtemps.

Le ravin des Eaux-Bonnes est un affluent de la Mpozo. Il est franchi par le chemin de fer à cent mètres environ de cette rivière, au moyen d'un pont en acier de vingt mètres d'ouverture, d'une seule travée, et dont le tablier métallique est construit à environ douze mètres au-dessus du ravin.

Notre gravure représente ce pont entièrement placé,

mais reposant encore sur la passerelle de service ayant servi au montage.



Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, au kilomètre 5, 4.
(D'après une photographie du D^r Etienne.)

Le 13 avril dernier, il s'est produit, à cet endroit, un accident qui aurait pu avoir des conséquences graves, mais qui, heureusement, s'est réduit à quelques dégâts matériels sans importance.

Les maçonneries étaient achevées, les remblais derrière les culées venaient d'être terminés, les différentes pièces du pont étaient à pied d'œuvre, préparées pour le montage, et l'on allait entamer la pose des longerons du tablier métallique, lorsque le mur d'une des culées s'abattit tout à coup. Cet accident, qui aurait entraîné la mort de nombreux ouvriers s'il s'était produit quelques jours plus tard, au moment du montage, a été attribué aux pluies extraordinairement fortes de la nuit précédente. Le remblai, complètement détrempé s'était tassé subitement, et les maçonneries encore fraîches n'avaient pu résister à la poussée violente des terres.

On se remit immédiatement à l'œuvre. Pour gagner du temps et pour éviter l'enlè-

vement du remblai éboulé, on modifia légèrement l'axe de la voie et l'on construisit la nouvelle culée à côté de l'ancienne. Grâce à cette combinaison et à l'impulsion énergique donnée aux travaux, le mal fut bientôt réparé et, trois semaines après l'accident, la locomotive franchissait l'obstacle.



Types de Zanzibar, d'après des photographies.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Les déserteurs. — Caractère du Zanzibarite. — La fièvre africaine. — L'hygiène d'une caravane. — Le *posho*.
Le personnel de la colonne. — La routine des indigènes. — Les maraudeurs.

6 juillet 1891.

PARTIS à 7 h. 10, marché pendant deux heures et campé près des marais où Stanley a bivouaqué pour la dernière fois avant d'entrer à Bagamoyo.

Pris un homme en flagrant délit de désertion. Il a été mis à la chaîne. Cette menace de désertion est, jour et nuit, suspendue sur ma tête. On est presque impuissant à empêcher ce malheur. Que va-t-il se passer, sous ce rapport, d'ici Mpwampwa ?

A chaque instant éclatent des querelles parmi les hommes. Ils manquent d'ordre et il faudra encore un certain temps avant que tout soit mis au point. Les Zanzibarites sont excessivement querelleurs et tous crient et parlent à la fois. Jugez de la cacophonie. Quand ils ont été astreints un certain temps à la discipline du blanc, ils changent du tout au tout, mais les premiers jours qui suivent le départ de la côte,

ils sont on ne peut plus indisciplinés. Ajoutez à cela que notre caravane comprend, outre les Zanzibarites, des gens de Dar-es-Salaam, Bagamoyo et Mombassa, et que tous ces gaillards s'entendent comme chien et chat.

7 juillet.

Quitté le camp à 4 h. 50. Je commande l'avant-garde. Après deux heures quarante de marche, nous dressons le camp. A 10 h. 30 arrive le Dr Moleney, qui m'annonce que huit charges sont restées au camp, avec Bonchamps, qui commande l'arrière-garde. C'est la vieille histoire des hommes qui sont mal groupés et des Européens qui les surchargent de leurs bagages personnels.

Pendant la nuit, un homme de Dar-es-Salaam a de nouveau déserté. Je m'attends à les perdre tous, les uns après les autres !

C'est un spectacle curieux que d'observer combien, en

général, le Zanzibarite est agressif envers un indigène inoffensif et pacifique. Il joue au matamore et n'est souvent qu'un grand couard.

Pourvu que l'expédition Jacques ne nous rattrape pas et ne nous dépasse !

De Bagamoyo jusqu'ici, la contrée est absolument vide d'habitants. Ceux-ci, par crainte d'être maltraités, ont abandonné les abords de la route, et il est devenu impossible de se ravitailler. La politique des Allemands devrait consister à encourager les indigènes à ériger des villages le long des routes et à leur garantir leur puissante protection. De la sorte, les vivres viendraient à abonder en fort peu de temps.

Bedoe, mon chef de caravane, est un ancien compagnon de Joseph Thomson, qu'il a suivi dans plusieurs de ses expéditions au Tanganika, au Kavirondo et ailleurs encore. Il dirigeait la caravane de l'évêque Hammington, quand celui-ci fut tué, et m'a raconté que le pauvre évêque était entêté presque jusqu'à la folie. Il établissait invariablement sa tente à l'écart de ses hommes, afin de fuir les bruits du camp.

Un autre de mes chefs d'escouade est Khamis Ngoze, qui accompagnait Stanley dans son voyage à travers le continent mystérieux. C'est un homme très actif et il me sera très utile, je pense. Masudi, un de ses collègues dans la compagnie n° 1, était porteur dans notre dernière expédition. Je le crois fidèle et il tient bien ses hommes en main.

Dieu soit loué de ce que je ne possède dans ma colonne que 21 hommes de Dar-es-Salaam ! Ils ne valent absolument rien.

Me voici donc de nouveau au milieu d'une caravane, campant au milieu des herbes et des arbres, loin du monde et de ses bruits. Que cela me semble bon ! Malgré tous les ennuis, les difficultés, la mauvaise nourriture et la certitude de contracter des fièvres, je trouve cette vie, pour diverses raisons, immensément supérieure à celle que l'on mène entre les quatre murs d'une caserne !

Il y a trois mois, j'étais à Aldershot, en compagnie des meilleurs camarades du monde, ayant une société agréable, une chère exquise et la ville dans le voisinage. Mais je n'étais pas heureux, au vrai sens du mot. Je sentais que ma vie s'enfuyait sans que je fisse rien de bon. Maintenant, je parcours librement la plaine du littoral, avec plus de 300 hommes sous mes ordres. Mes moindres paroles font loi, et je suis vraiment le maître.

Deux années de séjour dans ce pays, avec l'esprit continuellement en éveil et d'interminables et pénibles marches à fournir, sont suffisantes, car l'organisme humain ne saurait supporter impunément une plus longue tension physique et intellectuelle. Je ne pense pas qu'il soit possible d'éviter la fièvre dans ces régions. Tous ceux qui travaillent comme nous, chaque jour en plein soleil, sont à peu près certains de subir tôt ou tard les atteintes de ce mal.

8 juillet.

Après une étape de deux heures, nous avons dressé le camp à Mbuyuni. A 10 h. 50, tout le personnel avait rallié le camp. C'est un grand progrès.

Nous avons environ douze malades et impotents. C'est une moyenne de 5 p. c. qui, dans quelques jours, atteindra 8 ou 9 p. c. Il en est toujours ainsi avec des hommes fraîchement arrivés de Zanzibar, non encore habitués à la marche et peu rompus au portage. Les cas de maladie sont ordinairement occasionnés chez les caravaniers par l'affaiblissement de leur constitution, suite d'abus de tout genre, et de leur manie de

fumer le chanvre. Ce n'est qu'après un mois de travail assidu et de nourriture substantielle que ce poison est expulsé de leur organisme. De plus, la moindre érosion de la peau provoque la réapparition d'ulcères anciens et imparfaitement guéris.

Des quantités considérables de défenses d'ivoire, fort belles, sont acheminées en ce moment vers la côte, venant de l'Unyamwezi, à soixante-quatre journées d'ici. Pas plus tard que ce matin, nous avons vu défiler près de 1,500 pointes, ce qui produira pour les Allemands une recette de 71,000 francs, grâce aux taxes de sortie.

J'ai remis à mes hommes le *posho* (1) : un *upandi* (2) pour cinq jours par homme. Comme toujours, en pareil cas, un nombre considérable de réclamations m'ont assailli. Dût-on donner un *jora* (3) à chaque homme, il n'y en aurait pas moins une véritable avalanche de plaintes quant à la maigreur de la distribution.

J'ai été forcé de renvoyer à Bagamoyo des hommes chargés de me rapporter vingt ballots d'étoffes en plus. J'ai dû, en cinq jours, en dépenser quatre et demi pour l'achat des vivres de l'expédition.

9 juillet.

Départ à 6 h. 25 du matin. Nous bivouaquons à 40 minutes à l'est de Grand Sagati, après avoir passé le Petit Sagati.

Le pays est plat et couvert d'acacias ; par-ci par-là, quelques sycomores ; partout une herbe fort longue.

L'arrière-garde arrive au camp environ deux heures après la tête de la colonne. Ce retard est dû à la lenteur avec laquelle ont été délivrées les charges des compagnies n°s 2 et 3. Cela se comprend ; les commandants de ces compagnies ont des difficultés avec leurs hommes, dont ils ignorent encore la langue et les habitudes. De plus, je dois parler le français avec mes officiers, et je ne connais pas cette langue. J'espère la savoir suffisamment d'ici trois mois.

10 juillet.

Nous avons marché aujourd'hui pendant deux heures vingt minutes à peine et nous campons à deux heures et quart de Msua.

Bedoe m'a réveillé ce matin avec la réjouissante nouvelle de la désertion, pendant la nuit, de sept de mes engagés de Dar-es-Salaam. Cela me fait déjà une perte de onze de ces derniers sur un total de vingt et un. J'ai en tout seize désertions.

Le moment le plus dangereux pour une caravane est celui-ci. Peu habitués encore à leurs charges, les hommes deviennent raides, leur moral est atteint et ils désertent. Il faut non moins de quatorze jours de marche pour que les muscles des porteurs acquièrent de la souplesse, tout en restant fermes. Mais il faut un travail bien ingrat pour obtenir d'eux cette agilité. J'épuise tous les moyens en mon pouvoir pour faire aller les choses en douceur. J'ai strictement défendu de battre les hommes, il est interdit d'employer à leur égard des paroles dures, nos étapes sont courtes et je me montre généreux dans la distribution des étoffes. J'espère

(1) Le *posho* est la provision d'étoffe remise aux caravaniers pour servir à l'achat des vivres dont ils ont besoin. Les Zanzibarites préfèrent ce système à celui de l'intervention directe du blanc pour leur procurer leur ravitaillement. Ils débattent ainsi de gré à gré avec les indigènes les conditions de l'achat de leurs vivres. (N. D. L. R.)

(2) L'*upandi* varie, selon les localités, de 1^m82 à 4^m36. (Id.)

(3) Pièce d'étoffe. (Id.)

ainsi avancer avec lenteur pendant dix étapes encore. Nous pourrons ensuite accomplir des journées moyennes de 13 kilomètres et établir notre camp avant midi. Malheureusement, il y a encore quelque hésitation et beaucoup de criailleries chaque matin dans les compagnies 2 et 3.

Ma caravane est organisée dans l'ordre suivant :

Compagnie n° 1. — Le capitaine Stairs, commandant de l'expédition; 4 chefs; 7 askaris (1); 10 boys; 100 porteurs. Total, 121.

Compagnie n° 2. — Le capitaine Bodson; 4 chefs; 6 askaris; 14 boys; 95 porteurs. Total, 119.

Compagnie n° 3. — Le marquis de Bonchamps; 4 chefs; 6 askaris; 4 boys; 2 cuisiniers; 98 porteurs. Total, 114.

Le docteur Moloney; Thomas Robinson. Total général, 356 hommes.

11 juillet.

En route depuis 6 h. 30 du matin, nous avons campé, vers 9 heures à l'extrémité du village de Msua, vers l'ouest. C'est là que, il y a dix-huit mois, nous avons fait notre premier bon repas au retour de la province d'Emin et que nous avons rencontré les premiers signes de civilisation. Nous étions vingt-quatre au dîner. Il est probable que jamais auparavant un pareil nombre de blancs ne s'est trouvé réuni en même temps à une telle distance de la côte.

Dès notre arrivée au camp, j'envoie en avant Khamis-Ngoze, un de mes chefs. Il est chargé de se rendre à Ngerengere, à deux journées d'ici, afin d'essayer d'enrôler quinze à vingt indigènes et de me les amener à Kisemo. Hier, sept charges n'ont pas eu de porteurs dans la compagnie de Bodson. Ce n'est qu'au prix des plus grandes peines que nous avons pu mettre tout notre monde en route. Aujourd'hui, cela va mieux. Les ânes ont bien tenu jusqu'ici.

Voici l'état de nos malades : Compagnie n° 1, 6 malades ; compagnie n° 2, 8 ; compagnie n° 3, 7. Total, 21.

12 juillet.

Trois heures de marche. Nous avons installé notre camp à Kisemo. J'ai obtenu neuf indigènes de Msua pour porter nos charges pendant deux jours. La moyenne des malades augmente en fortes proportions. Vivres en abondance. Copieuses averses toute la matinée.

J'ai eu tantôt une longue conversation avec un des chefs de Kisemo. Cela fut bien instructif. Comme je lui demandais pourquoi il n'avait pas semé des oignons, des orangers ou des cocotiers, au lieu de se borner à cultiver du *mtama* (2) et du maïs, il me répondit :

« Dieu me défend de planter ici autre chose que du *mtama* et du corii. Si j'essayais une autre culture, nous mourrions tous. »

N'est-ce pas absolument stupéfiant ? Voici deux cents ans que cet endroit est un point de passage très fréquenté, et cependant, à partir d'une distance de six heures de la côte, on ne cultive que les graines les plus coriaces, celles que, même à Zanzibar, on ne donne qu'aux ânes.

Depuis la Luvu jusqu'à Kisemo, on ne rencontre ni cocotier,

ni oranger, ni citronnier. Les Allemands n'ont encore réussi à faire autre chose qu'à planter des drapeaux dans les arbres le long de la route. Certes, il y a ici de la nourriture, mais c'est la même qu'on y trouvait il y a cent ans. Aucun progrès n'a été réalisé ni sous le rapport de la qualité ni sous celui de la quantité.

Voulez-vous un petit aperçu du caractère des indigènes ? Mungo, un natif, fait accord avec moi, à Msua, de porter un ballot jusqu'à Kisemo, moyennant un salaire d'une roupie. Le contrat est fait très loyalement et il apporte sa charge au camp, où je lui offre sa roupie. Après un moment d'hésitation, il accepte, mais réclame, en outre, un supplément de quatre aunes d'étoffe. Je refuse et me donne la peine de lui expliquer ce que c'est qu'un contrat. Il m'écoute, puis... me réclame un peu de tabac !

Ces indigènes ne peuvent comprendre que les objets ont une certaine valeur déterminée, sans plus. Il leur faudra des siècles avant qu'ils vendent ou achètent un chapeau de 60 centimes pour 12 sous.

Reçu un grand nombre de visites de la part de chefs. Ils s'assoient des heures devant ma tente, dans l'attente d'un présent minime. Pour eux, le temps ne compte pas : ils peuvent tout aussi bien s'accroupir ici que dans leurs villages, mais cela ne procure pas beaucoup d'agrément à l'homme blanc.

Les cadeaux reçus aujourd'hui se chiffrent par dix poules, une pintade, deux sacs de farine de mtama, un pot de miel, une chèvre et quelques œufs.

Les Zanzibarites sont passés maîtres dans l'art de voler les poules. Je ne pense pas que n'importe quel indigène les vaille pour la dextérité à découvrir et à raffer les volailles qui errent par la campagne. Ces agissements nécessitent un arbitrage incessant qui absorbe la majeure partie du temps passé au campement.

13 juillet.

Nous nous sommes arrêtés aujourd'hui à Kisemo. J'ai envoyé en avant 20 habitants du village avec autant de ballots d'étoffe, sous les ordres de Khamis-Ngoze, accompagné de 3 askaris. Je les ai engagés pour 20 étapes, au prix de 7 roupies et demie (16 francs environ) par tête. Ils s'arrêteront à Rudiwa, où ils nous attendront. J'espère pouvoir ainsi soulager mes malades et leur donner une occasion de se remettre. Trois ou quatre d'entre eux sont atteints d'affections graves et ne se remettront probablement pas. Je songe à les renvoyer à la côte, ce qui me peine, car ils ont, chacun, reçu 20 dollars (100 francs) d'avance.

J'ai remis aujourd'hui un posho d'un demi *doti* () pour six jours. Cela nous mènera jusqu'au delà de Simbamweni.

Lorsque nous quitterons ce point, nous commencerons à fournir des étapes moyennes, car j'espère qu'à ce moment les hommes auront acquis la souplesse nécessaire pour fournir désormais les marches régulières d'une caravane.

Jusqu'à ce moment, les désertions ne sont pas aussi nombreuses que je m'y attendais. Cet heureux résultat est dû à la vigilance incessante que nous ne cessons de déployer.

L'altitude de Kisemo est de 99 mètres.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) Soldats astreints au régime de la demi-charge.

(2) Sorgho (*Sorghum vulgare*, *S. holcus*), graminée fort répandue dans l'Afrique centrale et qui forme la base de l'alimentation des indigènes. Elle est très cultivée également dans la partie orientale de l'État du Congo. C'est la plus forte graminée connue. Elle atteint parfois 7 mètres de haut. Sa hauteur moyenne est de 5 mètres. Schweinfurth a vu des épis de sorgho pesant 3 kilogrammes. (N. D. L. R.)

(1) 1^m82. Le *doti* vaut à Zanzibar et sur la côte, jusqu'à Mpwapwa, 3^m64 (4 yards), à Tabora 3^m18 (3 1/2 yards), et à Rjiji 2^m73 (3 yards).

(N. D. L. R.)

CROIX ET MÉDAILLES CONGOLAISES

PENDANT trois années, l'État indépendant du Congo a offert le rare spectacle d'un pays n'ayant aucun ordre à conférer. Mais cette lacune a été vite comblée. Mieux loti même que la Belgique, laquelle ne dispose que d'un seul ordre, le jeune État en a trois : l'Ordre de l'Étoile africaine, l'Ordre royal du Lion, l'Étoile de service, plus une médaille destinée aux chefs indigènes.

L'Ordre de l'Étoile africaine est le premier en date. Il a été créé le 30 décembre 1888.

Il se compose de six classes dénommées comme suit : Grands-croix, grands officiers, commandeurs, officiers, chevaliers, médaillés.

La décoration consiste en une étoile en or à cinq raies en émail blanc bordé de bleu, entouré d'une guirlande de feuilles de palmier. Le centre contient, d'un côté, une étoile d'or à cinq rais sur fond bleu émaillé, entourée d'un cercle en or portant la devise : *Travail et progrès*; de l'autre côté, dans un cercle d'or, un écusson en émail rouge portant deux LL et une S entrelacées, sommées de la couronne royale. Le bijou est surmonté de la couronne royale. Le ruban est azur moiré, avec, au milieu, une raie jaune pâle.

Si nous suivons l'ordre chronologique de la création, vient ensuite l'Étoile de service. Cette décoration a été créée par un décret en date du 16 janvier 1889. Elle est conférée exclusivement à ceux qui ont servi au Congo et atteste publiquement qu'ils ont accompli fidèlement et honorablement leur terme de service.

L'insigne se compose d'une étoile en argent, d'un diamètre de 30 millimètres, portant d'un côté une étoile d'or, de l'autre la devise de l'État. Le ruban est bleu, et a, dans le sens trans-

versal, autant de raies en argent que le porteur de la décoration a accompli de termes de service.

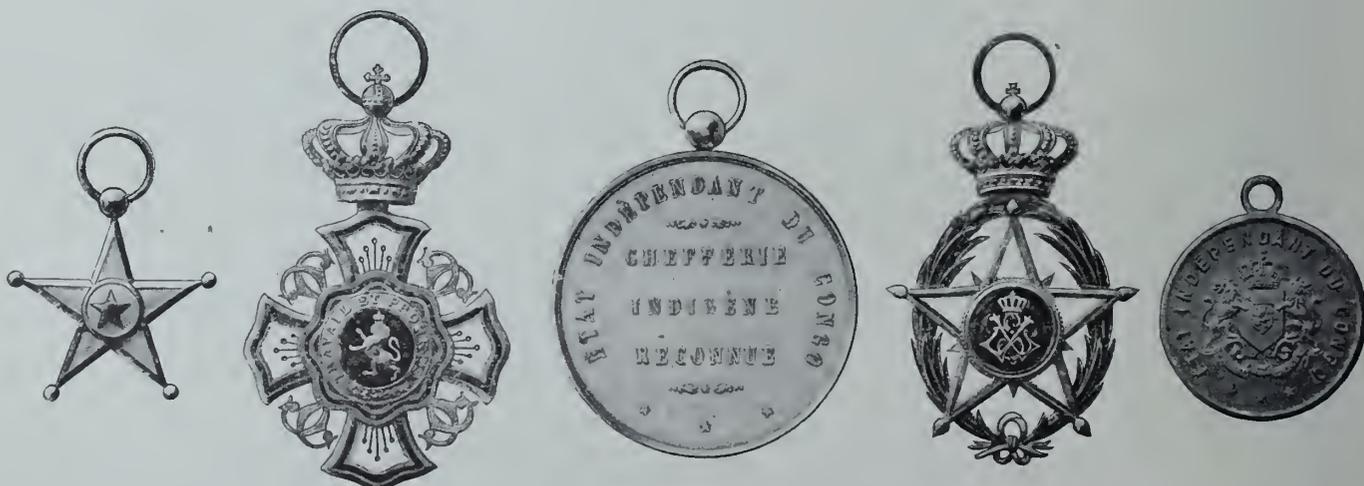
Puisque l'État créait une décoration pour reconnaître les services rendus par les blancs, il ne pouvait, en bonne justice, méconnaître les services rendus par les indigènes. C'est cette pensée qui a déterminé le Roi-Souverain à créer, le 30 avril 1889, une médaille destinée aux chefs indigènes qui ont fait preuve de dévouement envers l'État. La médaille qui leur est décernée est en vermeil, en argent ou en bronze. Elle a 50 millimètres de diamètre et porte d'un côté l'effigie du Roi-Souverain, et de l'autre les armes de l'État du Congo, surmontées des mots : *Loyauté et dévouement*.

Une seconde de plus petit module est conférée aux soldats de la force publique.

L'« Ordre royal du Lion » a été institué le 9 avril 1891, et est destiné, dit le décret du Roi-Souverain, « à reconnaître le mérite et à récompenser les services qui Nous sont rendus ». Tout comme l'Ordre de l'Étoile africaine, il se compose de six grades.

La décoration consiste en une croix pattée en or, à croisillons émaillés de blanc, brodés d'or et d'émail bleu, et séparés par deux CC d'or entrelacés. Le centre contient, d'un côté, un lion or couronné sur fond bleu, entouré d'un cercle or, portant la devise : *Travail et progrès*, et émergeant d'un second cercle ondulé en or bordé d'émail bleu; de l'autre côté, un écusson en émail rouge portant deux LL et une S entrelacées, sommées de la couronne royale. Le ruban est rouge amarante moiré avec lisérés azur coupés au milieu d'une raie jaune pâle.

Les croix et les médailles congolaises sont fort désirées, aussi bien au Congo qu'en Europe; tout comme les blancs, les noirs sont friands de bijoux et de rubans.



Étoile de service.

Ordre royal du Lion.

Médaille pour les chefs indigènes.

Ordre de l'Étoile africaine.

Médaille pour la force publique.

LE CAPITAINE STAIRS

Né à Halifax (Nouvelle-Ecosse) le 1^{er} juillet 1863. — Officier au *Royal Engineers*. — Nommé capitaine à 27 ans (1891). — Premier officier de Stanley dans l'*Emin Relief Expedition* (1886-1889). — Commandant de l'expédition du Katanga par la côte orientale (1891-1892). — Mort à Clinde (embouchure du Zambèse), le 5 juin 1892.



DANS un passage de son *Journal*, si émouvant dans sa simplicité, et dont les lecteurs du *Congo illustré* ont en ce moment la primeur, Stairs s'écrie : « Quelle vie étrange que la mienne, toute faite de contrastes, d'agitations suivies de repos auxquels succèdent de nouvelles et dures années de travail et de labeur ! » Oui ! étrange vie, et nous ajouterons belle vie, exemple remarquable à offrir à la jeunesse de notre époque. Ce jeune capitaine, mort à 28 ans, a rendu à son pays,

à la science et à l'humanité plus de services que maint vieillard à barbe grise.

A 12 ans, il quitta le pays natal pour s'en aller, sur la terre étrangère, gagner son pain et apprendre à vivre. A 20 ans, nous le trouvons en Nouvelle-Zélande, ingénieur, chargé d'importants travaux d'exploration *in the bush*, sous les forêts vierges, dans la brousse impénétrable et immense. Pendant près de trois années, il y vécut d'une existence laborieuse et apprit à s'endureir le corps et l'esprit contre les misères d'icibas. « J'y menais, écrit-il, la sauvage vie du plein air, dormant sur la terre nue, pendant ces longues nuits pluvieuses de l'hiver, mangeant des aliments grossiers et peinant durement. »

Ses chefs remarquèrent bientôt les brillantes qualités de ce jeune homme si courageux, si intelligent et si travailleur. Il fut rappelé en Angleterre, où il servit, avec distinction, dans le corps du génie.

Quand Stanley organisa son expédition pour la délivrance d'Émin-Pacha, sur la fin de l'année 1886, le lieutenant Stairs lui fit ses offres de services. « Le style court, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait le recommandait fortement à notre attention, écrit le célèbre explorateur. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste. » Et le commandant de l'*Emin Relief Expedition* n'eut pas lieu de le regretter. Il fait un grand éloge du brillant officier, qui fut son bras droit dans les pénibles luttes qu'il eut à soutenir contre les hommes et les choses. « Pendant ces trois années, je jeûnai sans interruption, je travaillai sans trêve onze heures par jour, je dormis sur la terre nue, qu'elle fût sèche ou humide, et je finis par arriver à la côte orientale, avec le sentiment que j'avais accompli des actions dont j'avais le droit d'être fier », écrit, dans son *Journal*, le vaillant officier anglais.

Tout ceux qui ont lu *Dans les ténèbres de l'Afrique*, conviendront que ce témoignage autobiographique est des plus mérités.

Dix-huit mois après son retour, il fut choisi par la Compagnie belge du Katanga comme chef de l'expédition de la côte orientale. Grâce à son énergie, il put surmonter, on a pu le voir, des obstacles qui eussent découragé des caractères moins bien trempés. Le 4 juillet 1891 il se mit en route, et le 14 décembre il arrivait au Katanga, après avoir accompli cette immense route avec une remarquable rapidité. Prudent, prévoyant, énergique et bon, il n'eut pas une seule fois à faire usage de ses armes et sut se tirer avec bonheur de situations souvent inextricables. On sait comment il réussit dans sa mission, comment, tombé malade, il dut quitter un pays désolé par la famine, et comment, après avoir guidé sans encombre sa caravane jusqu'à Chinde, à l'embouchure du Zambèse, il fut tout à coup, au moment même où il allait s'embarquer pour l'Europe, terrassé par un accès de fièvre maligne qui eut facilement raison de ce corps affaibli par les fatigues physiques et morales.

Type de loyauté et d'honneur, caractère jovial et juste, Stairs eût fourni, certes, une magnifique carrière. Quel exemple reconfortant que la simple histoire de la courte mais belle vie de ce jeune homme qui, en huit années, put, par son seul mérite, par son honnêteté et par son travail, s'élever si haut, et laisser après lui le souvenir d'œuvres utiles à ses semblables ! Mais aussi, que de regrets cette perte si soudaine n'inspire-t-elle pas à ceux qui ont à cœur le progrès de l'humanité et de la science !



Le Congo devant Upoto. (D'après une photographie de L. Forfeitt.)

LA PÊCHE AU CONGO

L'INDUSTRIE de la pêche est florissante sur les rives du haut Congo.

Parmi les nombreuses peuplades qui en vivent, il faut citer en première ligne les Bapoto riverains du grand fleuve, lesquels s'adonnent presque exclusivement à cette occupation. Elle est pour eux, en même temps qu'un agrément, une source de revenus et presque la base unique de leur alimentation. En effet, ces naturels sont ichthyophages et mangent rarement de la viande.

Leurs engins de pêche se divisent en deux grandes catégories : les uns sont façonnés en bambou et d'autres sont fabriqués avec des cordes du pays.

Parmi les premiers, il en est qui méritent une mention spéciale. Ainsi, pour prendre les petits poissons (*bola*) dont la taille varie de celle d'une petite sardine à celle d'une épinoche, deux hommes montent dans un petit canot, muni de deux forts crochets en bois assujettis au fond de la pirogue, à l'avant et à l'arrière. A ces deux crochets, et du côté droit, est retenu un instrument carré en bambou, d'environ deux mètres de côté, qui ressemble à un tamis dont les trous n'auraient pas plus d'un à deux millimètres de diamètre. Deux

grandes perches permettent aux pagayeurs d'élever ou d'abaisser à volonté cet appareil. Leur canot ainsi préparé, les deux natifs laissent leur embarcation voguer au gré du courant. Tout en descendant le fleuve, ils abaissent leur engin à fleur d'eau, et, chaque fois qu'ils le relèvent, une multitude de *bolas* retombent dans le fond de la pirogue.

✱

Pour s'emparer des poissons d'une grandeur moyenne, ces indigènes emploient une grande nasse d'environ dix à douze mètres de long sur un de large, qu'ils appellent *locando*. Très flexible, celle-ci peut être roulée pour la facilité du transport. Sept Bapoto s'embarquent en canot de grandeur moyenne (six à sept mètres de long sur quatre-vingts centimètres de large) et font reposer sur ses bords le *locando* déroulé, quatre hommes restant à l'arrière et trois à l'avant; puis ils descendent lentement le cours d'eau, en passant de préférence près des rives et des endroits peu profonds, au-dessus de bancs de sable, par exemple. Quand ils aperçoivent des poissons à leur convenance (les naturels sont très habiles à distinguer les poissons qui nagent entre deux eaux), ils se précipitent tous

ensemble dans l'eau en faisant tomber leur nasse perpendiculairement et en se hâtant de lui faire décrire un cercle. Ils rétrécissent ensuite de plus en plus le *locando* en l'enroulant sur un de ses côtés, tout en ayant soin de tenir hermétiquement fermé le cercle, véritable réservoir où se trouve emprisonné le poisson. A mesure qu'on enroule le *locando*, ce cercle se rétrécit, et bientôt le fretin se trouve enserré au point que tout mouvement lui devient impossible.

Les Bapoto le prennent alors soit à la main, soit au moyen d'une lance en forme de harpon. Ils n'emploient toutefois ce procédé qu'aux eaux basses et moyennes.

Peu de temps avant la crue annuelle, ils construisent des pièges destinés à capturer les poissons qui s'égareront sous les bois riverains inondés. Voici comment ils opèrent :

L'indigène choisit un endroit à sa convenance où il se rend peu de temps avant la crue. Il y fiche fortement en terre des perches distantes l'une de l'autre d'un mètre environ et construit un barrage d'au moins deux mètres de haut dans lequel il réserve un passage.

Au moment même de la crue, il visite l'ouvrage ainsi formé, et adapte au passage laissé libre un grand engin en bambou de forme conique ayant environ deux mètres cinquante de la base au sommet et un mètre de diamètre à la base. A l'intérieur se trouve un deuxième cône en bambou, plus petit, mais placé en sens inverse, de sorte qu'une fois entré dans ce système, le poisson se trouve dans l'impossibilité d'en sortir.

Lorsque survient la baisse des eaux, ce dernier, égaré sur les rives inondées, se retire et rencontre le barrage; forcé de se frayer un chemin, il se précipite dans le piège où il reste captif jusqu'au moment où l'indigène vient s'en emparer.



La pêche la plus productive est néanmoins la suivante :

Figurez-vous un cône en bambous très fins et assez serrés; ayant 2^m50 de hauteur et 1 mètre à 1^m50 de diamètre à la base. A l'intérieur se trouvent deux petits cônes façonnés en tiges de feuilles de bambou, fort flexibles et fixés dans une direction contraire au premier. Par leur disposition, ils permettent aux poissons d'entrer mais non de sortir. Une liane, longue de quatre à cinq mètres, sert à attacher le tout à un arbre de la rive. L'appareil descend par son propre poids au fond de l'eau. Souvent six ou huit poissons de grandeur moyenne sont ainsi faits prisonniers. Généralement, le Mpotu vérifie et relève ces engins vers cinq heures du matin. Sa pêche faite, il les immerge à nouveau, et ils restent ainsi dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient hors de service.

Les femmes et les enfants se livrent, eux aussi, à la pêche. Ils se munissent de petits paniers de bambou à jours, de forme ovoïde, pointue ou cylindrique, et entrent dans le fleuve jusqu'à la ceinture, promenant doucement les corbeilles dans l'eau à l'effet de capturer les petits poissons qui s'y trouvent. Cette méthode est peu productive.



Les filets en cordes sont non moins intéressants à observer. Pour fabriquer la corde, on se sert de la deuxième écorce d'un arbrisseau, on la fait sécher, puis on la tresse. Un homme seul et travaillant bien, en fait environ vingt mètres par jour.

Les natifs d'Upoto façonnent avec ces cordages des filets dont la base est maintenue au fond de l'eau par de petits tubes en terre cuite formant lest, dont la partie supérieure est soutenue par des banes semblables faits en bois. Ils les immergent près des bancs de sable et les tirent ensuite à terre, ramenant ainsi un grand nombre de captifs.

Pour pêcher les grands poissons, ils placent des lignes de fond au milieu du fleuve, aux endroits les plus profonds, taillent un morceau de bois léger en forme de canot et y attachent un hameçon en fer assez grand. Ce dernier est retenu par une corde suffisamment longue pour que l'hameçon touche à peu près le fond de la rivière. Un second lien est attaché au flotteur et tient à une pierre qui fait office d'ancre et maintient le tout au milieu de la rivière.

Comme appât, on accroche à l'hameçon un petit poisson. Lorsque la bête a mordu, on voit le flotteur s'agiter, et tout aussitôt le pêcheur vient avec sa pirogue retirer sa prise. On réussit ainsi à s'emparer d'énormes spécimens des produits vivants dans le grand fleuve.

Reste enfin un moyen fort commun partout : la pêche à la ligne. Comme appâts, l'indigène emploie soit de la ehikwangu, soit un ver de terre. Il est très habile dans la façon de « taquiner le poisson ».



Les Bapoto n'hésitent pas non plus à harponner l'hippopotame. A cet effet, ils font usage d'un harpon de fer d'environ 25 centimètres de long, emmanché sur un bois de lance et retenu à ce dernier par des liens très solides. A l'autre extrémité du bois de lance se trouve un flotteur en bois léger autour duquel s'enroule une corde d'une trentaine de mètres, laquelle est attachée au canot.

Un amphibie est-il signalé, tous les pêcheurs montent deux par deux dans leur petite pirogue; l'un se tient debout à l'avant, le harpon en main, prêt à le lancer; le deuxième, à l'arrière, dirige l'embarcation. Généralement, une vingtaine de canots ainsi montés suffisent pour s'emparer d'un hippopotame.

Ils se portent tous ensemble à l'endroit où l'on sait que se trouve l'animal; aussitôt que celui-ci apparaît pour respirer, on lui jette un harpon; celui-ci atteint-il le quadrupède, la corde qui retient la lance se déroule et indique l'endroit où se trouve l'hippopotame. Quand ce dernier apparaît de nouveau, on lui jette un deuxième trait et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bête ne puisse plus plonger; on l'achève alors, puis on la tire sur un banc de sable pour la dépecer.

Une chasse ou une pêche de ce genre dure ordinairement de douze à vingt-quatre heures.

A. VAN MONS.





Le ravin du Sommeil. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE RAVIN DU SOMMEIL

Le chemin de fer du Congo, après avoir traversé le ravin de la Mission, dont nous avons publié une vue dans notre numéro du 20 novembre 1892, s'engage dans une large crevasse appelée ravin du Diable, lequel a pour affluent le ravin du Sommeil.

Les ingénieurs de la brigade d'études se souviennent de ce passage comme d'un des plus pénibles qu'ils eurent à franchir. Sur ces collines escarpées, recouvertes de quartzites qui se dérobaient constamment sous leurs pieds, la marche était presque impossible, et ce n'est qu'à l'aide de longs bâtons, à pointe bien acérée, que les premiers ingénieurs réussirent à s'y frayer un passage. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils étaient obligés de tailler dans le roc un sentier qui avait le double avantage d'assurer la circulation et de conserver un tracé durable, chose précieuse dans un pays où les piquets

en bois n'auraient pas tardé à disparaître sous l'action des termites.

Dans le fond du ravin, surgit une végétation touffue d'entre les roches entassées, constituant d'épais fourrés qui ont rendu des plus difficiles et des plus laborieux le travail des études.

Notre gravure représente l'endroit où la ligne traverse le ravin du Sommeil. Le déboisement est entamé, et l'on va commencer l'implantation de l'axe de la voie. Le Zanzibarite placé au premier plan, qui appartient à l'équipe de sapeurs chargée du déboisement, peut servir d'échelle; il donne une idée de la végétation dans ce ravin que la locomotive traverse à l'heure actuelle.

L'ouvrage qu'on a construit dans ce passage est un pont métallique de 25 mètres d'ouverture, élevé de 10 mètres au-dessus du torrent et reposant sur deux culées en maçonnerie.



Vue du port de Dar-es-Salam. (D'après une photographie.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (Suite)

Ngerengere. — Les soldats soudanais. — Une route africaine. — Étapes rationnelles d'une caravane. — Hygiène du blanc.
Mrogoro. — Les missions en Afrique. — Manière de préparer le lait.

14 juillet.

Nos caravaniers font de grands progrès. Ils partent plus tôt et traînent moins en route.

Nous avons marché aujourd'hui de 6 h. 20 jusqu'à 10 h. 20, et nous avons campé à Ngerengere, sur les bords de la rivière de ce nom. En route, nous avons fait une halte de 20 minutes. La distance parcourue est de 12 kilomètres et demi.

A mi-chemin, nous avons aperçu les montagnes qui bordent les plaines du littoral. Dans deux jours, nous commencerons l'ascension de ces hauteurs et nous nous dirigerons vers le plateau supérieur du continent, qui a une altitude d'environ 360 mètres au-dessus de la mer.

La Ngerengere se jette dans la Luvu à environ trois journées d'ici, dans la direction du sud-est.

Dans le voisinage de notre camp se trouvent de superbes plaines d'alluvions, où l'on pourrait faire croître à peu près tout ce qu'on voudrait. Je suis certain que manguiers et cocotiers y pousseraient à merveille. Il y a même un manguiier tout près de ma tente, dans le voisinage de ce qui fut jadis l'emplacement d'un village. Actuellement, il n'existe plus à

Ngerengere que trois petits villages. On me dit que jadis il y en avait au moins dix ou douze. C'est le résultat de la guerre d'il y a deux ans, entre les Allemands et les Arabes de Bushiri.

15 juillet.

Marché trois heures et quarante minutes et campé à Mkoa, dans les hautes herbes.

Mkoa était autrefois un populeux village, mais les habitants, effrayés par les pilleries continuelles des caravanes de passage, ont déserté la localité et s'en sont allés bâtir un village à 3 kilomètres plus au nord. Ils ont une peur folle des soldats soudanais au service des Allemands, et leurs traits expriment une terreur indicible quand ils racontent les exactions et les razzias opérées par ces aimables créatures. Cela ne m'étonne pas, car je doute que l'on trouve dans n'importe quelle partie du monde des brutes semblables à ces Soudanais.

La montée a été rapide ce matin. En faisant bouillir mon thermomètre, j'ai constaté que l'altitude variait entre 285 et 300 mètres, tandis qu'à l'emplacement que nous avons occupé hier elle était de 156 mètres! De hautes montagnes nous

entourent de toutes parts. Elles sont couvertes de broussailles rares. Par endroits, l'herbe atteint une hauteur énorme, mais les arbres ne valent rien, car ils sont fort malmenés par les incendies annuels.

Ce matin, nous avons pu partir à 6 h. 15, au moment du lever du soleil. J'espère que dorénavant nous pourrions nous mettre en route à 6 heures. Quant à moi, toujours debout vers 5 heures, je perds une bonne demi-heure à mettre en train hommes et choses.

16 juillet.

Étape de trois heures trente minutes. Bivouac à l'ouest de Makessi.

A cause de la stupidité des guides, nous avons dépassé les puits et dressé le camp à une bonne demi-heure de l'eau. Toute la matinée, nous avons escaladé des pentes raides et passé devant un grand nombre de champs de *mtama*, qui atteint 3^m30 à 3^m60 de haut.

La marche a été très fatigante.

17 juillet.

En deux heures et cinquante minutes, nous avons atteint un village situé à l'ouest de Simbamweni et nous avons gravi une altitude de près de 92 mètres. Hauteur de camp, 468.76 mètres. La route était bien meilleure que celle de ces derniers jours. Aussi, avons-nous atteint la fin de l'étape plus tôt et l'arrière-garde a-t-elle rallié l'avant-garde en vingt minutes.

Combien peu l'on comprend en Europe ce que c'est qu'une exploration en Afrique. Nous parlons de route, alors qu'en réalité il n'en existe pas la moindre trace dans le pays. Ce qui, en d'autres contrées, serait une route n'est ici qu'un simple sentier qui conduit d'un lieu à un autre par des voies tortueuses et loin d'être les plus courtes. Sur ces sentiers, il n'est possible de marcher qu'à la file indienne, de sorte que souvent notre personnel de 350 hommes s'étend sur un espace d'au delà 3 kilomètres. Il n'y a pas moyen pour le blanc qui est en tête ou à l'arrière de s'assurer comment se comportent ceux du centre, s'ils s'asseoient, s'éparpillent ou vont de l'avant, car les longues herbes et les arbres empêchent ordinairement la vue de s'étendre à plus de 75 ou de 92 mètres de distance.

Tous les matins, je me lève à 5 h. 10 et je déjeune de mon mieux avec les reliefs du dernier repas de la veille, en y ajoutant une tasse de thé. Je ne suis pas un fervent du « café noir », c'est-à-dire du café accompagné d'un biscuit. Selon moi, il importe le matin de se remplir l'estomac plus qu'à un autre moment de la journée. On s'expose pendant des heures en plein soleil, il est donc rationnel que l'estomac soit suffisamment rempli. Qui donc pourrait travailler longtemps, sous les rayons ardents du soleil, sans être bien lesté? En tout cas, cela me serait impossible, à moi.

Sur cette question de la marche d'une caravane africaine, on a écrit de purs radotages dans de savants livres que je pourrais citer. Il faut, comme de juste, tenir compte d'abord de la condition des hommes auxquels on commande. Si l'étape est longue, fournissez-la d'une traite en ne faisant pas de halte dépassant 45 minutes. Ce doit être là une règle générale. Prenons l'exemple d'une étape de 32 kilomètres. A en croire les auteurs orthodoxes, il faudrait d'abord accomplir 19 kilomètres, puis se reposer pendant la forte chaleur, et finir le restant du chemin pendant la fraîcheur de l'après-midi et de la soirée. C'est tomber dans une erreur capitale. En effet, si

l'on agit ainsi, il faut arrêter tout, et se mettre sans retard en quête d'un endroit ombragé. Résultat de ce beau système : pendant ces deux ou trois heures de repos, toute la caravane, depuis les hommes jusqu'aux boys, deviendront aussi raides qu'un bâton. Et qu'advient-il si on ne trouve pas à se mettre à l'ombre! L'homme blanc, lui, peut faire dresser sa tente et s'y mettre bien à son aise, mais ses noirs devront, les pauvres, rester exposés aux ardeurs du soleil jusqu'à ce qu'il plaise à celui-ci de refréner ses ardeurs.

Toutes choses étant en l'état, la meilleure méthode à suivre est celle-ci : se mettre en route à 6 heures du matin ; accomplir les dix-neuf premiers kilomètres avec une halte de 20 minutes au dixième. Au dix-neuvième, on s'arrête, le temps de permettre aux blancs de manger, puis on recommence huit ou dix kilomètres avec une nouvelle halte de 20 minutes. On achève ensuite le reste de l'étape pour ne se reposer qu'au lieu de campement. L'expérience m'a démontré que 25 kilomètres par jour pour une caravane marchant six jours par semaine en longue colonne est la plus grande traite qu'elle puisse fournir. Après cet exercice, un repos quotidien d'une demi-journée est nécessaire.

En Afrique, l'absorption d'aliments mauvais et mal cuits cause plus de maladies qu'en Europe l'abus des boissons ou de la table. Certains blancs, chose ridicule, n'emportent qu'en minimes quantités des objets qui, chez eux, leur sont d'une nécessité absolue. Selon moi, tous les Européens devraient se pourvoir, tout au moins, de sel, de thé, de café et de certains biscuits durs. Ils devraient, en outre, faire provision de quelques douceurs pour les cas de fièvre et de dysenterie. J'emène, moi, 51 caisses de provisions européennes, ce qui est bien supérieur à ce que possédait Stanley pour ses dix compagnons blancs. J'espère, de plus, être à même de renouveler à Unyaniembe⁽¹⁾ notre assortiment de thé et de sel, et de pouvoir acheter du café dans le Katanga. Chacun des blancs de ma caravane possède sa propre tente, son cuisinier particulier, — qui reçoit 7 dollars par mois, soit deux de plus qu'un porteur —, son propre âne et trois garçons pour le service de sa tente et de son baudet. Nous sommes bien pourvus de remèdes pharmaceutiques, choisis parmi les meilleurs, et emballés avec un soin tout spécial. De plus, chacun de mes adjoints possède au moins six porteurs personnels et ne peut en avoir moins de cinq, sauf autorisation de ma part. Je doute que jamais officiers d'une caravane pénétrant dans l'Afrique intérieure aient voyagé dans de meilleures conditions que les miens.

18 juillet 1891.

3 heures de chemin. Campé à Mrogoro, ou village de Kingo.

Notre route a été bien intéressante. A notre gauche se dressaient des montagnes, dont la cime disparaissait dans les nuages et qui s'élevaient à une hauteur d'environ 912 mètres. Au-dessous de nous, à notre droite, s'étendaient les plaines couvertes, par-ci par-là, de touffes broussailleuses et parsemées de villages. La mission française de Mrogoro est située au sud-sud-est du village, à une distance de 3 1/2 kilo-

(1) Tabora. Le capitaine Stairs fait erreur en pensant qu'Unyaniembe est le nom indigène de cette localité, c'est le nom de la province dont Tabora est le chef-lieu. Le chef indigène de l'Unyaniembe, le sultan Sikki, que les Allemands viennent de battre avec le concours du lieutenant Long, habite à côté de Tabora. Dans la ville réside le vali arabe, qui a autorité sur les Arabes de la région.

mètres sur un éperon de la colline qui domine la vallée de 121^m60. Jephson et moi nous l'avons visitée lorsque nous avons passé par ici avec Emin et Stanley, et, tous deux, nous avons été charmés par les agréables ombrées et les frais ruisseaux à l'onde pure que nous y avons rencontrés.

Soyons justes : tous les missionnaires français que j'ai rencontrés ont invariablement choisi des endroits éminemment favorables pour y bâtir leurs stations, tandis qu'il n'en est pas de même des postes établis par nos missionnaires anglais. Les prêtres français, telle est mon opinion, font plus de bien aux indigènes que les nôtres. Ils apprennent, en effet, aux noirs les métiers de charpentier, de maçon, d'agriculteur, de cuisinier, alors que, très souvent, les missionnaires protestants se bornent à apprendre aux païens à chanter affreusement des hymnes.

L'altitude de notre bivouac de ce jour est de 456 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui prouve que nous avons descendu légèrement depuis hier. La campagne est superbe ici. Elle est bien arrosée, fertile : on pourrait y planter n'importe quoi ; le froment y viendrait certainement à merveille.

Bonchamps me semble un peu las depuis quelques jours. Ah ! que je voudrais pouvoir parler convenablement le français ! C'est surtout en voulant parler des choses techniques que j'échoue misérablement.

Mon âne est toujours solide. Je ne l'ai pas encore monté pendant une étape complète.

19 juillet.

Halte à Mrogoro.

J'ai distribué une ration d'étoffe pour 5 jours : 4 coudées ⁽¹⁾ par homme.

Vu la lenteur de notre marche, je commence à craindre que nous n'ayons pas suffisamment d'étoffes pour nous conduire jusqu'à Mamboia. Nos étapes, jusqu'ici, ne sont encore que de trois heures seulement. On ne rencontre de l'eau qu'à ces distances, et mes hommes ne sont pas encore assez rompus à la marche pour que j'ose me permettre de leur faire faire six heures de chemin. En effet, dans ce dernier cas, beaucoup d'entre eux ne rentreraient au camp que la nuit, exténués, et finiraient par désert.

Est-ce assez agaçant que de devoir stationner ainsi que je le fais ici, afin de permettre aux hommes de s'acheter des

vivres, puis de ne pouvoir avancer qu'à raison de trois heures par jour !

Bonchamps continue à se porter mal. Il présente tous les symptômes de la dysenterie.

J'ai reçu hier, à titre de cadeau, de Kingo, chef de ce village, un mouton, des *boyzas* (épinards), six œufs et un bol de lait caillé.

Il est regrettable que, dans toute l'Afrique centrale, les indigènes laissent leur lait se cailler avant de le boire. Dans cet état il se digère, il est vrai, beaucoup plus facilement qu'à l'état frais. Je suppose que c'est par amour de la saleté et par paresse que, la plupart du temps, ils s'abstiennent de laver leur pot à lait. Il en résulte qu'à peine ce liquide s'y trouve-t-il versé qu'il aigrit presque aussitôt.

Les Pères français m'ont envoyé des ehoux, des oignons et des légumes. Le Père Horne est supérieur de la mission de Mrogoro. Son adjoint est malade. Ces missionnaires catholiques sont, en général, des hommes intelligents, au jugement sain et sûr.

Le capitaine Jacques, je le crains, va me rattraper. A tout prix il faut que, sur cette partie de la route, ce soit moi qui le dépasse, sinon ses 500 hommes mangeraient tout ce qui se trouve encore dans les villages.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) La coudée se mesure du coude au bout du doigt. Elle est en moyenne de 45 centimètres. A la côte, 8 coudées valent 1 *doti*, et l'*upande* vaut 4 coudées, soit un demi *doti* ou encore 8 mains.

A Tabora, le *doti* équivaut à 7 coudées, et à Ujiji il en mesure 6.

Le *mikono* ou coudée, quand on le mesure pour le posho, donne lieu à des scènes fort amusantes. Les caravaniers choisissent celui d'entre eux qui a le bras le plus long, et, quand on mesure l'étoffe, rien n'est risible comme de voir cet étalon-métrique d'un nouveau genre allonger les doigts pour gagner quelques millimètres.

Le major Cambier, lors de son expédition pour compte de l'*Association internationale africaine* distribuait à ses hommes, en guise de posho, 1 *upande* (4 coudées = 8 mains) pour 6 jours de la côte à Tabora. A partir de ce point, il accordait un *upande* pour 4 jours. A Karema, il en donnait un pour 10 jours. Comme on voit, au fur et à mesure qu'on s'enfonce à l'intérieur, on obtient plus d'objets pour une même somme en étoffe. Celle-ci a donc plus de valeur. C'est l'effet du mei leur marché des vivres et aussi du coût de transport des ballots d'étoffe unité monétaire.



L'hôtel du gouverneur allemand à Dar-es-Salam.

LES CROCODILES⁽¹⁾

III

LE crocodile et le gavia se rencontrent dans tous les affluents du Congo et dans ses lacs. On en a vu dans de petits étangs ou lagunes n'ayant absolument aucune communication avec des rivières et situés à plusieurs lieues de celles-ci. Par contre, une des particularités du lac Albert-Edouard, c'est qu'il ne s'y trouve pas le moindre crocodilien.

Un jour, le hasard fit assister M. De Meuse à un combat furieux entre deux de ces reptiles dont la taille dépassait cinq mètres.

« Je descendais, écrit-il, le Stanley-Pool en canot. Nous naviguions entre les îles et les banes de sable que forme cette immense étendue d'eau.

« Couché sous ma légère tente, assoupi par l'atmosphère chaude et humide, propre aux régions tropicales, j'allais m'endormir bercé par le balancement de ma pirogue, quand mes pagayeurs cessèrent de ramer. L'un d'eux, m'interpellant et m'indiquant de la main un énorme banc de sable dont nous nous approchions, me dit à voix basse : « *N'Gando mibalé tumba* » (des crocodiles qui se battent). En effet, à environ cinquante mètres de nous, je vis deux de ces énormes bêtes aux prises sur un banc dont leurs énormes queues balayaient furieusement le sable, qui voltigeait en tous sens.

« Portés par le courant, nous pûmes en approcher sans bruit, et tout à mon aise je pus contempler le spectacle. L'un des monstres, déjà couvert de blessures, parvint à un moment donné à saisir son adversaire par une cuisse qu'il broya sous ses terribles dents, puis en deux ou trois secousses formidables il la détacha du tronc.

« L'abordais à une quinzaine de mètres des dégoûtants reptiles sans qu'ils s'aperçussent de ma présence, tant était grand leur acharnement. Celui qui venait d'avoir la cuisse amputée sembla vouloir cesser le combat et se tenait sur la

défensive, présentant toujours son énorme gueule aux morsures que son antagoniste cherchait à lui infliger. Mais gêné dans ses mouvements par sa blessure, il fut retourné d'un violent coup de queue que lui donna dans le flanc son ennemi, qui, profitant de la position de sa victime, la happa en plein corps, l'empêchant ainsi de se relever et lui broyant les côtes. Vainement le malheureux vaincu cherchait à se débarrasser de cette mortelle étreinte : ainsi paralysé, il ne possédait plus aucun moyen de défense.

« M'étant approché du groupe, d'une balle bien placée je

cassai la tête du vainqueur, qui lâcha prise, fit quelques soubresauts et expira. Au bruit de la détonation de mon arme, le vaincu rassembla ses forces et se précipita dans l'eau, où il disparut. En moins de vingt minutes, mes pagayeurs wangata, très friands de cette chair, eurent dépecé l'animal tué, lequel mesurait 5^m65 de long. Dans l'estomac, nous trouvâmes trois bracelets en cuivre et des perles de verre pro-



Enfants se baignant sur la plage de Matadi. (D'après une photographie de M. Shanu.)

venant de victimes humaines. »

Ce dernier détail donne raison à ce que nous avons déjà dit précédemment de l'insouciance que montrent les femmes et les enfants noirs ordinairement victimes des crocodiles et qui, cependant, n'hésitent pas à se baigner dans le fleuve, oublieux du danger qui les menace.

Le gavia est également très répandu dans tous les cours d'eau du Congo; il se distingue de son congénère par sa couleur d'un vert noirâtre. Il est facilement reconnaissable à son museau étroit et très allongé et dont l'extrémité s'élargit en forme de spatule. Sa taille dépasse rarement cinq mètres; ses dents sont à peu près égales, les quatrièmes de la mâchoire inférieure s'encastrent dans la mâchoire supérieure par des échanements. Il possède à peu près les mêmes mœurs que le crocodile, mais, d'après les naturels, il n'attaquerait jamais l'homme et se nourrirait exclusivement de poissons.

(1) Voir le Congo illustré de 1892, p. 32 et 96.

CAMILLE DELCOMMUNE

Né à Réthel (France) de parents belges, le 30 juin 1859, directeur en Afrique de la *Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo*.

Premier départ pour le Congo, au service de la maison Daumas et C^e, le 6 décembre 1883. Rentré en Belgique en 1889.

Deuxième départ en qualité de directeur adjoint de la *Société belge du Haut-Congo*, 1^{er} mars 1890. — Franchit les rapides de Zongo, le 17 août 1891. — Directeur de la *Société du Haut-Congo* en 1892. — Mort à Kinshassa, le 26 décembre 1892.



PEU d'hommes ont fourni une plus rapide et plus brillante carrière, plus brusquement terminée.

Camille Delcommune vient de mourir à 33 ans dans des conditions particulièrement attristantes pour ceux qui l'ont connu. Il assistait, avec sa bienveillance habituelle, à l'enterrement d'un de ses subordonnés, M. Ernest Beckers. Pour prononcer quelques paroles sur sa tombe, il s'était découvert; une insolation l'a frappé. La fièvre hématurique qui s'est ensuite déclarée l'a enlevé en quelques jours. Par une étrange ironie du sort, c'est donc des suites d'une imprudence amenée par l'oubli de lui-même que cet homme, si mesuré d'ordinaire, est ainsi tombé victime.

Il y a dix ans déjà, le 6 décembre 1883, il s'était embarqué pour le Congo une première fois, et y avait fait d'une traite un séjour de six ans, dont on peut dire que presque pas un jour ne fut perdu.

Il était parti au service de la maison française Daumas et C^e, comme adjoint à la factorerie de Kinsembo; mais à peine était-il en Afrique, que ses étonnantes qualités d'audace et d'énergie se firent remarquer, en même temps qu'il montrait, quoique si jeune, des aptitudes commerciales inattendues, rares, et révélait un art de se concilier les sympathies des indigènes, singulièrement précieux dans ces contrées nouvelles.

Aussi la maison Daumas ne le laissa guère longtemps dans une situation inférieure. Bientôt il fut nommé gérant de la factorerie de Boma, puis, en 1885, chargé de fonder un certain nombre d'établissements sur la rive française du haut Congo.

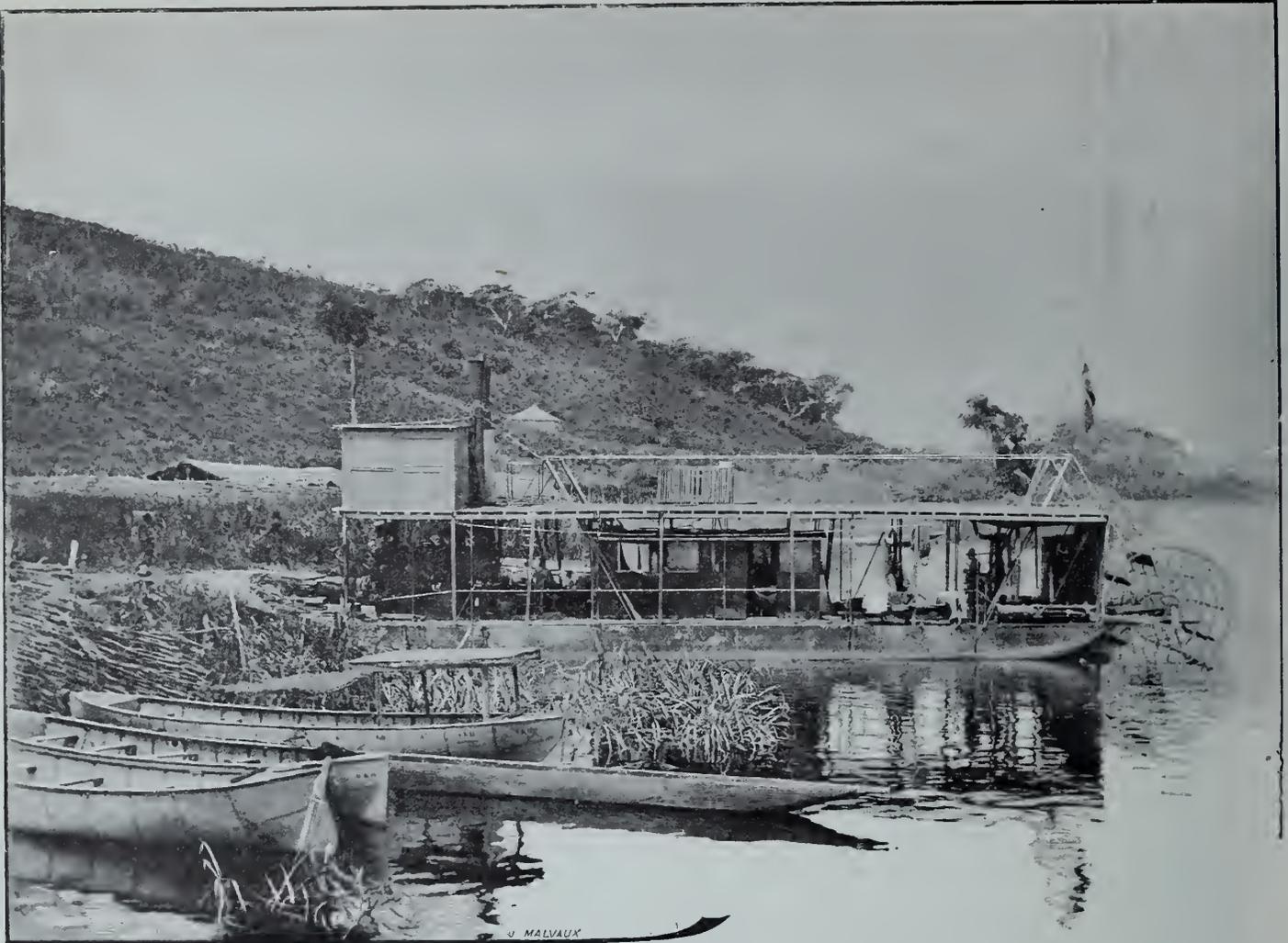
Il fut le premier Européen qui acheta de l'ivoire dans le haut Congo.

C'est avec une sorte de maîtrise qu'il faisait le commerce : d'une activité sans bornes, d'un entrain et d'une gaieté inaltérables, explorant hardiment les régions inconnues, bien venu chez les noirs, usant de toutes les ressources et de tous les moyens qu'offraient les circonstances, lançant des steamers sur le haut fleuve, comme il le fit pour l'*Alima* en 1886 et pour la *France* en 1888, ou bien poussant avec ses porteurs par monts et par vaux lorsque le transport par fleuves lui était impossible. Du 26 décembre 1885 jusqu'au 18 février 1886, Delcommune avait fait plus de trois cents lieues par les sentiers étroits et tortueux d'Afrique, et pendant des années ce fut ainsi, sans que rien vint ralentir son entrain et son zèle.

Le secret de cette merveilleuse activité? C'est qu'il aimait l'Afrique et qu'il avait le pressentiment et la prévision des magnifiques destinées qui y attendent les Européens. Sa correspondance est pleine d'effusions optimistes. « Les affaires que l'on peut faire dans le haut Congo sont incalculables », écrivait-il un jour. Un autre jour, il disait : « Qu'elle est belle cette vie d'Afrique comparée à notre vie d'Europe! Quelle liberté! Comme on peut produire quand on a le caractère entreprenant et la ferme volonté d'arriver au but! »

En 1889, il rentrait en Europe avec son frère Alexandre, qui venait d'effectuer, pour la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, un voyage d'exploration sur le haut fleuve, et, après quelques mois à peine de repos en Europe, le 1^{er} mars 1890, il repartait, mais cette fois au service de la *Société belge du Haut-Congo*, qui, jugeant son mérite, lui confia le poste de directeur adjoint. Il remplit ses fonctions de telle façon qu'il y a un an, il était nommé directeur. Malgré des circonstances devenues difficiles, il occupa ce poste élevé avec une intelligence, une fermeté et une autorité qu'on pouvait à peine attendre d'un homme aussi jeune. Mais l'expérience et le caractère suppléaient à l'âge. On le vit bien, lorsque pour établir de nouveaux postes commerciaux, le 17 août 1891, il franchit le premier, avec un steamer, les rapides de Zongo.

Il est tombé en plein épanouissement de ses jours, après une carrière déjà féconde et au seuil de destinées plus vastes. Sa perte est grande pour les intérêts belges au Congo. Elle est pénible aussi pour l'État du Congo, auquel il était profondément dévoué et dont les gouvernants, sans exception, l'aimaient beaucoup, ce qui s'explique d'ailleurs par le tact qu'il avait su montrer.



Le port de Léopoldville. (D'après une photographie du lieutenant Carton)

LA FLOTTILLE DU HAUT CONGO

IL y a seize ans à peine, Stanley descendait le Congo, jusqu'alors inconnu, avec la *Lady Alice*, une baleinière, escortée d'une flottille de canots indigènes.

Sur les deux rives de l'énorme fleuve, de toutes parts les populations riveraines détachaient leurs énormes canots de guerre pour se lancer à la poursuite de ces étranges visiteurs qui n'eurent pas moins de 32 combats à soutenir. Quatre ans après, en 1881, le même Stanley reprenait l'exploration du haut fleuve avec un petit vapeur de minime importance, l'*En Avant*.

Déjà, à cette époque, ce fait semblait presque prodigieux, et on estimait que le transport de ce petit bateau à vapeur, à travers la région des cataractes, était un vrai tour de force. A l'heure qu'il est, ce « tour de force » a été renouvelé maintes et maintes fois, et avec des bateaux autrement importants et considérables. Chaque année voit sur le haut Congo quelque nouveau vapeur s'ajouter à la flottille, qui s'en va mainte-

nant dans les parties les plus reculées de l'État du Congo, annoncer le progrès et la civilisation.

✧

Onze années à peine se sont écoulées depuis la tentative audacieuse de Stanley, et près de 40 steamers, plus un nombre au moins égal d'allèges d'acier et de baleinières, naviguent sur le grand fleuve africain.

Quatre-vingts bateaux, tel est donc le chiffre actuel de la flottille du haut Congo!

Et tandis que ces progrès considérables étaient accomplis, tandis que croissaient dans ces proportions inouïes le trafic et la navigation sur le grand et majestueux cours d'eau de l'Afrique centrale, la situation restait pour ainsi dire stationnaire sur le Niger, le Zambèze, le Nyassa, le Tanganika, le lac Victoria.

Et cependant, que de fatigues ont dû être prodiguées, que

ERRATUM. C'est par erreur que dans notre dernier numéro, nous avons attribué l'article sur la *Pêche au Congo* à M. Van Mons. Cet article émane d'un correspondant qui désire garder l'anonymat.

de patiente et tenace persévérance il a fallu déployer pour en arriver à un pareil résultat ! Chacun de ces bateaux qui flottent si fièrement sur les vastes eaux du Pool a dû être transporté pièce par pièce, à dos d'homme, au travers du pays le plus tourmenté qui soit. Il a fallu escalader des montagnes, franchir des fondrières, passer par-dessus les rivières torrentueuses, aux berges escarpées, se hisser le long de rocs presque infranchissables. Certaines pièces, pour l'ascension des pentes, ont exigé des attelages de plusieurs centaines de nègres.

Ce qu'il a été dépensé d'énergie et de labeur à ce travail gigantesque est incalculable. On peut le dire avec un légitime orgueil, car l'honneur en revient à nos compatriotes, ceux qui y ont consacré leur activité ont bien mérité de la civilisation. Chaque fois que les eaux du Pool reçoivent un nouveau steamer, un pas de plus est fait vers l'accomplissement de la grande œuvre entreprise par les Belges dans l'Afrique centrale.

Déjà maintenant, le Congo jusqu'aux Falls, le Kassaï jusqu'à Luebo, le Sankuru jusqu'à Luzambo, le Lomami jusqu'à Bena-Kamba, l'Ubangi jusqu'à Yakoma, la Sanga, la Tchuapa, la Lulonga, la Mongala, l'Itimbiri, l'Aruwimi, sont sans cesse parcourus par les vapeurs avant-coureurs du progrès triomphant.

Que, dans quelques années, le chemin de fer soit ouvert à l'exploitation et plus de deux cents steamers, sans compter les bateaux à voiles, provoqueront bientôt dans le bassin central du Congo un mouvement de va-et-vient incessant et considérable.

Et tandis que les steamers de l'État, des Compagnies et des missions sillonnent ainsi le fleuve, inconnu il y a quinze ans, et certains de ses affluents découverts d'hier seulement, tandis que les intérêts commerciaux suivent sans hésitation et parfois devancent les pas des explorateurs pour l'exploitation de cette riche terre vierge révélée au monde par Stanley, dans le bas Congo abordent les grands transatlantiques et circulent une foule de petits vapeurs reliant entre eux les divers établissements religieux, commerciaux et administratifs.

Tel est le résultat réalisé en onze années.

En présence d'un pareil mouvement, devant ce «*crush*» du commerce et de la civilisation, en assistant à cette escalade incroyable, par des steamers, des rochers et des montagnes de la région des chutes, en voyant cette course fiévreuse pour la prise de possession des meilleurs emplacements destinés à l'exploitation future, qui donc oserait encore nier l'avenir des hauts plateaux africains ? A aucune époque de l'histoire coloniale on ne constate pareil élan. Toutes les stations et factoreries un peu importantes du haut fleuve ont aujourd'hui un steamer à l'attache, qui dessert le commerce, ravitaille le poste et sert de véhicule, à la fois aux marchandises et aux idées qui s'en vont transformant, avec une prodigieuse rapidité, des peuplades et des territoires dont, il y a dix années à peine, on ignorait même le nom.

☆

Les steamers du haut Congo jaugent de 10 à 45 tonnes. Depuis quelques années, on tend à leur donner un cubage moyen de 30 tonnes et à substituer la coque d'acier à la coque de bois. Le type le plus adopté est celui appelé *stern wheel steamer*, à fond plat et à roue d'arrière. Tels sont les superbes

steamers de 45 tonnes, lancés en 1891 par la Société belge du Haut-Congo : l'*Archiduchesse Stéphanie* et la *Princesse Clémentine*.

Notre gravure représente un des steamers qui, il y a trois ans, pouvait être considéré comme le type le plus parfait existant sur le haut fleuve. On a fait depuis de grands progrès, non seulement au point de vue du tonnage, qui s'est élevé de 25 à 45 tonnes, mais encore au point de vue des installations.

Pour faire bien comprendre les conditions multiples que doivent réunir les bâtiments destinés à la navigation fluviale congolaise, nous pensons qu'une courte description des steamers *Princesse Clémentine* et *Archiduchesse Stéphanie* — deux bateaux sœurs — pourra être utile. Ces steamers ont 24^m40 de long, 5^m59 de large et 1^m27 de creux ; un étage, un pont supérieur, avec des cabines pour les blancs, se trouve bâti au-dessus du pont inférieur, où se tiennent les noirs et où l'on empile les charges. Le toit qui surmonte le «*quartier des blancs* » reçoit les cages à poules et les menus ballots. Les cabines aménagées sur le pont supérieur sont construites en bois de sapin jaune et contiennent des lits et des banquettes. A l'avant, il s'en trouve une pourvue de deux canapés-lits et contenant la machine du gouvernail. A l'arrière est construit un rouffle contenant la cabine du commandant, une table, chaise, lit, banquette, lavabo, etc. Puis vient un salon-chambre à coucher, suivi d'une autre chambrette. Au lieu de vitres, les portes et les fenêtres sont pourvues de moustiquaires en fil de cuivre.

On voit que le confort a fait certains progrès, et que nous sommes loin de l'époque de l'*En Avant* et de l'*A. I. A.*, ces vaillants petits bateaux, qui ont servi à Stanley et à ses successeurs à s'ouvrir un chemin à travers le grand inconnu, et où l'on était exposé aux mille inconvénients si pittoresquement décrits dans *Cinq années au Congo*.

Vienne l'achèvement du rail Matadi-Pool, ce confort relatif s'améliorera encore, et aucun obstacle n'arrêtera plus le jeune étendard bleu à étoile d'or uni au vieux drapeau tricolore brabançon.

☆

Voici la liste des steamers qui composent actuellement la flottille du haut Congo :

État indépendant du Congo : *Ville de Bruxelles*, *Ville d'Anvers*, *Ville de Bruges*, *Stanley*, *Ville de Gand*, *Ville d'Ostende*, *En Avant*, *A. I. A.*, *Ville de Verviers*, *Ville de Charleroi*, *la Délivrance*.

État français : *Ubangi*, *Djue*, *Alima*, *Courbet*.

Maison hollandaise : *Holland*, *Frederick*, *Antoinette*.

Mission de Scheut : *Notre-Dame du Perpétuel Secours*.

Mission du St-Esprit : *Léon XIII*.

Baptist Missionary Society : *Peace*. Plus un steamer en cours de route.

American Baptist Missionary Union : *Henry Reed*.

Congo Balolo Mission : *Pioneer*.

Société anonyme belge du Haut-Congo : *Princesse Clémentine*, *Archiduchesse Stéphanie*, *Roi des Belges*, *Florida*, *Général Sanford*, *Baron Weber*, *Baron Lambertmont*, *le Daumas*, *Auguste Beernaert*, *France*, *Ville de Paris*, *l'Alexandre*, *le Camille*, *la Julie*.



Le « Menhir ». (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE « MENHIR »

A l'époque des études du chemin de fer, les ingénieurs qui opéraient dans les environs de Matadi trouvèrent, non loin du kilomètre 25, un amas de roches dont la structure bizarre rappelait assez exactement les anciens monuments contemporains chez nous de l'époque druidique.

Un camp ayant été établi en cet endroit, on le nomma « le camp du Menhir ». Camp du Dolmen aurait été plus juste, car le curieux point de vue que représente notre gravure rappelle la pierre qui recouvrait les corps des guerriers et sur laquelle les druides consumaient leurs sacrifices plutôt que les hauts blocs pierreux de l'antique Armorique.

Cette pierre a été enlevée, depuis, pour les besoins de la construction du chemin de fer. Elle ne constituait cependant pas un dolmen; c'était un *ludus naturæ*, un jeu de la nature, un « témoin » de roches jadis ambiantes et enlevées par les érosions ou les pluies. Telle est l'opinion de l'éminent géo-

logue M. E. Dupont, que nous avons consulté. Rien ne justifie, d'après lui, l'existence, parmi les peuplades du bas Congo, d'un état de civilisation suffisant pour que ces indigènes ou leurs ancêtres aient jamais pu songer à élever même un monument primitif comme le serait un dolmen.

On connaît dans la région de l'Afrique occidentale plusieurs exemples de roches branlantes du genre de celle qui figure ci-dessus. Elles sont toutes d'origine naturelle. On remarque, au reste, sur celle qui nous occupe des traces visibles d'érosions.

D'après E. Dupont, la série géologique à laquelle appartient la région où se trouve le prétendu dolmen, présente les caractères d'un groupe de micaschistes et surtout de gneiss amphibolique. Il s'y trouve de nombreux et larges filons de quartz blanc, les feuilletés schisteux sont uniformément inclinés vers l'ouest, c'est-à-dire vers la côte, sous un angle souvent faible. Le Menhir est un bloc de schiste micacé.



Arrivée d'une caravane aux abords de Mpwampwa. (D'après une photographie appartenant à la *Deutsche Kolonialgesellschaft*.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (*Suite*)

Une vie active. — Mes souhaits. — La Mkata. — L'indolence des Africains. — Encore des désertions.

19 juillet.

UNE grande caravane surchargée d'ivoire a passé au travers de notre camp, à midi. D'ici à Bagamoyo, un bon courrier ne met que trois jours et demi.

Voici à peine deux mois que j'ai quitté l'Angleterre, et il me semble qu'il y en a déjà six. Quel travail considérable j'ai accompli durant ce court laps de temps ! Au service, on n'en ferait pas autant en une année. Vrai, deux ans de travail, c'est plus qu'assez dans ce pays, où les fatigues physiques et morales exercent sur l'individu une action si délétère.

Ma tente est suffisamment confortable. Il s'y trouve un lit, une table, une chaise, des bougies et des livres pour lire la nuit. Quelle différence d'avec mon précédent voyage avec Stanley ! Nous n'avions alors aucun de ces objets de luxe et, pendant ces trois années, j'ai constamment dormi par terre ; je mangeais, à cette époque, assis sur une caisse, me servant d'une autre caisse en guise de table.

Quelle étrange existence que la mienne quand je la compare avec celle de mes camarades de l'armée !

Je quitte mon pays, étant encore un gamin de 12 ans, afin d'aller à l'école dans un pays étranger. Je passe ensuite quatre années à Kingston. Puis je me retrouve dans les forêts vierges de la Nouvelle-Zélande où, pendant deux ans et neuf mois, je mène la sauvage vie du plein air, travaillant dur par les pluvieuses journées de l'hiver néo-zélandais et mangeant des aliments grossiers et coriaces.

Et voici que tout à coup je me trouve transporté à Chatam et à Londres, menant une vie diamétralement opposée, mangeant tout mon saoul, dormant à mon aise, sans précautions spéciales à observer pour assurer ma sécurité, n'ayant pas énormément à travailler et à penser. Ensuite, changement à vue : cette vie calme et monotone, je l'échange soudain contre une plus ardue. Je passe en Afrique avec Stanley,

jeûnant pendant trois années, couchant sur la terre, qu'elle soit sèche ou humide, menant un dur labeur journalier de onze heures par jour en moyenne, et aboutissant finalement à la côte orientale avec le sentiment que j'ai accompli des actions dont j'ai le droit d'être fier.

Après cela, me voilà encore une fois de retour à Londres et à Aldershot (1), avec tout plein de temps et d'argent, dinant, dansant et faisant dans les châteaux des séjours prolongés jusqu'à ce que mon cœur en eût assez. Puis, tout change de nouveau, et je me trouve, aujourd'hui même, en route pour le Centre noir.

Avouons qu'en tout cas je n'ai pas laissé l'herbe pousser sous mes pieds : à l'âge de vingt-huit ans, je me trouve commandant d'une assez grande expédition, chargé d'une mission de haute confiance avec, en perspective, toutes sortes de difficultés à vaincre.

Il est trois points spéciaux de ma mission que je voudrais voir parachevés :

1° Avant tout obtenir un succès complet auprès de Msiri et un résultat satisfaisant de mon travail au Katanga ;

2° La découverte de mines au Katanga avec l'assurance qu'elles permettront une exploitation lucrative ;

3° Des découvertes géographiques utiles pendant ma traversée des pays situés à l'ouest du Tanganika.

En résumé, je me souhaite succès sur toute la ligne, et un rapide voyage de retour afin de revenir en bonne santé au pays.

Smith Mackenzie and Co auraient dû déjà me faire parvenir le courrier d'Angleterre, qui devait arriver à Zanzibar le 13 juillet. J'aime à apprendre les nouvelles du monde extérieur aussi longtemps que cela se peut ; quand je sais qu'il y a impossibilité absolue, alors la chose m'importe peu.

Mes observations d'altitude, de longitude et de latitude sont faites avec un soin scrupuleux.

J'ai été forcé de laisser à la mission française trois de mes hommes, incapables de continuer à marcher. Perte sèche : 75 dollars, car ils ont chacun reçu 25 dollars d'avance. Ce système n'est-il pas inique ?

20 juillet.

Quitté Kingo à 6 heures du matin. Marché pendant trois heures, puis halte de vingt minutes. Nous sommes repartis et, après une nouvelle traite de deux heures, nous avons atteint Kilimaubiri. Total de l'espace franchi : 17 kilomètres. Ce n'est pas mal pour des gens encore neufs comme nos caravaniers.

Je bous d'impatience, tant je voudrais marcher plus vivement et avoir traversé l'Ugogo avant que survienne l'époque la plus torride de la saison sèche. Je me sens capable de fournir 32 kilomètres par jour ; mais, hélas ! nous devons avancer petitement, retenus que nous sommes par l'état de mollesse relative de notre personnel.

Quelques-uns des hommes de la première compagnie sont bons pour 16 kilomètres par jour sans repos hebdomadaire. Mais, en revanche, certains pauvres porteurs de Mombasa sont incapables de fournir une étape de plus de 11 kilomètres sans arrêt.

On remarque maintenant un peu plus d'ordre au bivac, et l'arrière-garde rallie l'avant mieux que précédemment. Toute-

fois, les compagnies nos 1 et 2 passent encore toujours un temps infini pour se mettre en route le matin.

21 juillet.

Départ à 6 h. 10 matin. Marche : quatre heures. Distance : 13 kilomètres. Avons atteint la rivière à Mkata vers 10 h. 20. Ce cours d'eau a été traversé par les hommes sur un pont indigène brisé, fait d'un arbre abattu. Nous avons fait passer de l'autre côté les sections de nos bateaux en les lançant le long d'un câble tendu d'une berge à l'autre.

A midi et demi, tout le monde était de l'autre côté sans que nous ayons perdu une seule charge. A l'endroit où nous l'avons traversée, la rivière est abondante et gonflée : elle a 13^m65 de largeur et 1^m50 de profondeur. Le courant est très rapide. La Makata prend sa source parmi les montagnes du sud-ouest, se dirige vers l'est et le nord, pour se jeter dans le Wami, et de là dans la mer, à Saadani.

A partir de la prochaine étape, notre route court vers le nord jusqu'à Mamboia.

Les indigènes de la région sont peu riches en vivres. La plus grande partie de leur *mtama* est convertie en bière, et, pendant cinq mois de l'année, ils vivent au jour le jour. C'est chose commune en ce pays. Les Zanzibarites appellent cela *Maskini Boule*, c'est-à-dire : « être pauvre sans nécessité ».

A l'ouest de notre camp se trouve un territoire qui, pendant la saison des pluies, devient le grand marais de la Makata. Heureusement pour nous, ce dernier est à sec et nous passons sans encombre. Bien mieux, il y a disette d'eau jusque trois heures de marche vers l'ouest. Pendant un de ses voyages, Stanley éprouva des difficultés considérables au passage de ce point, et, l'an dernier, Emin fut arrêté au beau milieu de ce marais ou plutôt de cette échappée du Wami.

A l'est de la Makata, le pays présente toutes les commodités que l'on puisse souhaiter, de l'eau, du bois et un sol fertile, les trois choses essentielles, somme toute, pour rendre un pays habitable.

Bodson a travaillé ferme ce matin, lors de la traversée de la rivière. C'est un homme d'initiative, qui nous rendra d'immenses services quand il connaîtra mieux le Kiswahili.

Chaque caravanier qui a bien travaillé ce matin au passage d'eau a reçu 2 dollars à titre d'encouragement.

Le chef de Mkata m'a offert une chèvre et de la farine de *mtama* faite avec l'espèce rouge. Il prétend être très pauvre.

22 juillet.

Nous avons fourni une longue traite au travers des plaines de la Makata jusqu'à Ngomberenga, un petit village où l'eau est exécrable. Notre marche (environ 15 kilomètres) nous a pris près de cinq heures.

Depuis Kingo, nous avons, en trois journées de marche, parcouru 45 kilomètres et demi. Je compte arriver demain à Rudiwa, où mes hommes pourront se procurer une nourriture abondante et de la bonne eau.

Nous sommes dans l'Usagara, habité par les Wasagara. Ceux-ci sont de piètres voyageurs. Ils parlent d'une excursion de trois jours dans l'intérieur comme d'un événement mémorable, comptant dans la vie d'un homme.

J'ai lu cette nuit une partie du livre de Cameron : *A travers l'Afrique*. Il l'a eu dur en traversant précisément les mêmes plaines que nous avons franchies en cinq heures. C'était en temps de crue : il eut de l'eau et de la vase jusqu'à hauteur des genoux, et il lui fallut deux jours pour s'en tirer.

(1) Le Beverloo de l'Angleterre.

Ngomberenga est un bien vilain et bien misérable endroit pour l'emplacement d'un village. Je ne puis comprendre comment on peut avoir eu l'idée de s'établir en un pareil lieu, alors qu'il y a tant de sites superbes à portée de la main. Rarement les indigènes songent à améliorer leur sort : c'est là le grand défaut des Africains. Les us de leurs pères sont les leurs, et leurs propres coutumes seront celles de leurs fils et petits-fils.

Ce village a eu l'infortune de voir son nom terriblement massacré par les voyageurs blancs. Les uns l'appellent Mgom-benga, d'autres Ngarombenga, d'autres encore Nbenga. Pour autant que je puisse l'assurer, l'orthographe correcte est Ngomberenga.

Notre étape d'aujourd'hui est la dix-septième depuis Bagamoyo, et voici dix-neuf jours que nous avons quitté la côte. Si tout va bien, nous serons à Mpwampwa le 4 août.

Le chef m'a offert une poule, de la farine et deux jarres d'eau qui ont été les bienvenues.

23 juillet.

En deux heures, nous arrivons à Rudiwa, riche et populeux village pourvu d'une eau excellente.

Nous avons laissé sur notre gauche la route principale des caravanes et nous sommes maintenant sur celle de Mamboia. Pour bien faire, nous devrions être rendus à ce dernier point en cinq jours.

Le chef de Rudiwa est un vieillard débile du nom de Waziri. Il m'a envoyé, par son fils, une chèvre et de la farine.

J'ai débité à son peuple une longue conférence sur ses habitudes de paresse. Le seul travail qu'accomplissent ces gaillards pendant toute une année est celui des semailles et de la moisson. Et ce n'est pas bien pénible; jugez-en : il suffit de sarcler le champ où est semé le grain pendant les quatre premières semaines de la croissance de celui-ci, lequel gagne alors en force et en hauteur et étouffe toute mauvaise herbe. Un des grands obstacles à l'aisance de ces gens, c'est le labeur considérable qu'ils gaspillent pour brasser leur bière.

Presque toutes les tribus africaines cultivant le grain que je connais, sont composées des pires ivrognes, paresseux invétérés. Toutes les peuplades par ici sont aussi pauvres qu'une souris d'église, alors qu'il leur serait si facile de vivre dans le bien-être. Une chose qui impressionne vivement l'homme blanc fraîchement débarqué d'Europe, c'est la difficulté énorme qu'on éprouve et qu'on éprouvera longtemps à tirer quelque chose de bon de ces indigènes de l'Est, à cause de leur incurable paresse et de leur horreur pour tout travail quelconque. Un bon Zanzibarite vaut, à lui tout seul, quinze de ces villageois indolents.

Par moments, j'acquiesce la conviction qu'une bonne et consciencieuse fouettée est la meilleure des médecines à administrer à ces indigènes, à condition que cette correction soit suivie de l'établissement d'une administration non moins consciencieuse du pays et de ses habitants. La fouettée leur serait salutaire, car elle leur montrerait combien était erronée l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes lorsqu'ils se considéraient comme étant le seul et le plus grand peuple au monde.

24 juillet.

Accompli sans prendre haleine une étape de quatre heures et établi notre camp à Mumi. Le soleil versait sur nous des rayons cuisants, et la route était obstruée par de hautes herbes.

Bodson est atteint d'une attaque de fièvre bilieuse, et moi-même je ne me sens pas dans mon assiette.

Les indigènes de Mumi se sont enfuis à notre approche. Pourquoi? Je m'évertue à le deviner. Chaque fois qu'un fait de ce genre se passe, cela me met hors de moi. Il n'y a pas, en effet, la moindre apparence de motif pour une pareille conduite. Depuis hier, ces gens étaient, au reste, prévenus que nous sommes une caravane absolument pacifique.

J'ai distribué des rations d'étoffe à raison de quatre coudées pour cinq jours par porteur, de six coudées par askari et de un *doli* par chef de brigade. Cette méthode de ravitaillement des hommes est encombrante et surannée. Les Allemands devraient forcer les indigènes à accepter des paiements en monnaie.

Les indigènes se sont montrés de prime abord on ne peut plus arrogants. Se ravisant, ils sont venus ensuite pour raccommo-der les choses. Je me suis opposé d'une façon absolue à me prêter à un arrangement, et je leur ai inspiré une profonde et salutaire crainte. Ils comptent parmi les gens les plus indolents qui se soient jamais trouvés sur mon chemin.

25 juillet.

Camp à Msomero (appelé Msamero par quelques-uns) après deux heures trente-cinq minutes de chemin.

Robinson se trouve dans un état de prostration. Je crains qu'il ne soit pas du tout un homme solide. La plus légère fièvre l'abat et le rend incapable de tout mouvement.

Msomero est situé aux pieds des montagnes, à proximité d'un ruisseau à l'eau claire et fraîche. Le sol est fertile et les moissons opulentes.

Sudi, l'un des hommes de la compagnie n° 1, a déserté à Rudiwa. J'ai lancé des escouades à 48 kilomètres à la ronde, le long de la route principale, et j'ai offert 50 dollars plus cinq ballots d'étoffe pour sa capture. Il m'a dérobé un fusil. Si je le rattrape, ce sera d'un salutaire exemple et cela enlèvera à d'autres la velléité de filer à leur tour. Mes gens sont bien nourris, les étapes sont courtes et justice rigoureuse est faite aux réclamations de chacun. Je professe l'opinion arrêtée qu'en pareil cas, l'homme blanc devrait avoir moralement le droit de raccourcir de pareils déserteurs au cas où ils seraient repris. Comme de juste, je pourrais en agir de la sorte; mais, dans un pays supposé, comme celui-ci, pourvu d'une bonne administration, il pourrait se faire que je n'ai pas le droit de vie et de mort.

On ne gagne rien, et on perd beaucoup en livrant aux autorités un homme qui a commis un acte répréhensible. En effet, ses camarades n'assistent pas à sa punition; on perd un porteur et, avec lui, les arrhes de quatre mois payés à l'avance.

Le chef de Msomero, un vieillard, est venu me voir. Il m'a beaucoup amusé par ses bavardages et m'a fait hommage d'une chèvre.

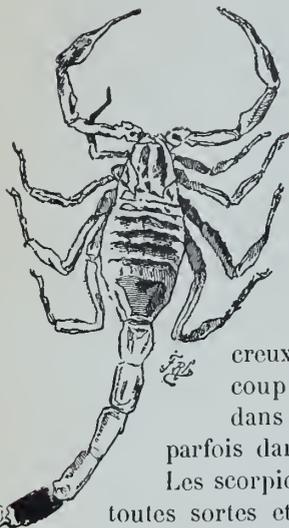
On ne remarque pas, parmi les indigènes, la diversité qui existe parmi les Européens. Tous ces noirs mènent le même genre de vie, absorbent des aliments identiques et exercent leurs pensées sur les mêmes et rares sujets. Il en résulte que petit à petit, ils n'ont plus qu'une seule et même cervelle.

Nous autres blancs, au contraire, nous apprenons à connaître tant de pays divers habités par des peuplades différentes, à examiner tant de choses variées que nos idées se différencient ainsi que nos caractères.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES SCORPIONS



LES scorpions forment un ordre de la grande classe des arachnides.

Ces insectes sont surtout répandus dans les pays tropicaux ou dans les régions chaudes des contrées tempérées; ils ne s'étendent pas au delà du quarante-cinquième degré de latitude nord, et vivent en général dans les endroits sombres, se tenant sous les pierres, dans le bois pourri ou dans les

creux des murs. Comme ils recherchent beaucoup la chaleur, ils pénètrent souvent aussi dans les habitations, où ils s'introduisent parfois dans les lits et jusque dans les vêtements.

Les scorpions vivent essentiellement des insectes de

toutes sortes et des araignées qu'ils rencontrent dans leurs expéditions nocturnes; ils courent alors avec rapidité et s'en rendent maîtres au moyen de leurs palpes et de leur aiguillon; ils le saisissent comme ils peuvent entre leurs pinces, soulèvent ainsi leur proie, l'examinent à l'aide de leurs yeux qui regardent en haut, et la mettent à merci en lui portant à la poitrine un coup certain dirigé d'arrière en avant. Après quelques convulsions, la victime succombe, le scorpion l'attire vers sa bouche et la suce; dans certains cas, il la met en pièces et la dévore entièrement.

La femelle est plus grosse que le mâle. C'est un modèle d'amour maternel. Elle porte pendant plusieurs semaines ses petits sur le dos et meurt dans une maigreur extrême, peu de temps après que les petits, devenus plus indépendants, se dispersent. Le nombre de ces derniers peut s'élever à soixante, mais il est d'habitude de vingt à trente.

Les hommes n'ont cessé de le redouter et de témoigner au sujet du scorpion une terreur dont les expériences et les observations répétées ont démontré l'exagération. Cette crainte provient de l'arme que possède cet arthropode sous forme d'un dard, dont la piqûre donne infailliblement la mort aux petits êtres et entraîne, chez les animaux plus grands, et chez l'homme dans certains cas, des suites dangereuses, et quelquefois même mortelles. Ce dard présente à son extrémité une paire d'orifices, d'où sort le venin, qui est sécrété par une glande placée dans le dernier anneau de l'abdomen.

L'action du venin du scorpion a donné lieu à bien des controverses. Les anciens y voyaient un poison très actif, entraînant toujours la mort de tous les êtres et même de l'homme.

‡

L'homme redoute, avec raison, la piqûre des scorpions, car elle est extrêmement douloureuse, brûlante, suivie d'inflammation locale, de paralysie, de fièvre, de défaillance et de nausées. Ces symptômes dépendent de la taille du scorpion et de la quantité du poison, ainsi que de la susceptibilité du blessé et des conditions climatologiques; on sait, en effet, que toutes les inflammations prennent un caractère plus grave dans

les pays chauds que dans les contrées tempérées. Mais l'organisme humain s'accoutume assez rapidement au venin du scorpion, de sorte qu'une deuxième atteinte est moins violente et une troisième plus faible encore. La force du poison diminue après chaque piqûre lorsque celles-ci sont répétées, au point d'être nulles au bout de la cinquième ou sixième.

Dans les conditions ordinaires, la piqûre du scorpion est facile à traiter: on diminue la douleur et l'enflure à l'aide d'un alcali, tel que l'ammoniac ou la cendre de tabac appliquée sur le point atteint; des lotions avec de l'eau ammoniacale et quelques bains simples suffisent, dans la majorité des cas, pour faire disparaître tous les accidents. Une dose faible d'ipécacuanha convient dans les cas de nausée.

L'Afrique est, avec l'Inde, la partie du monde où ces insectes se plaisent le plus. Le plus redoutable est le scorpion tunisien (*Sc. tunetanus*, de Rédi), qui atteint une taille de 12 centimètres. Il est assez répandu dans le Sahara algérien, et on le trouve dans presque toutes les contrées du nord de l'Afrique. Les scorpions *aser* et *imperator* dépassent en grosseur le scorpion *tunetanus* et atteignent jusqu'à 20 centimètres, mais leurs piqûres ne semblent pas être aussi funestes.

‡

Le Congo paraît être assez riche en espèces diverses, mais elles sont peu connues encore, car les envois d'objets d'histoire naturelle en contiennent rarement, ce que l'on doit attribuer surtout à la crainte de prendre ces animaux. Leur capture ne doit pas être cependant plus difficile à effectuer que pour les espèces des Indes orientales. On les saisit au moyen de deux baguettes et on les jette dans un bocal rempli d'alcool. Par surcroît de précautions, il suffirait de présenter à plusieurs reprises un bâton à l'animal irascible, qui lancera ainsi la plus grande partie de son venin.

Il serait intéressant, à ce propos, de vérifier les assertions d'Amoreux, qui dit que les scorpions meurent assez rapidement, par le simple contact immédiat de l'eau, sans être pourtant noyés. Ces expériences ne paraissent pas avoir été infirmées jusque maintenant, ce qui donnerait aux naturalistes et à toute personne une grande facilité pour la capture de ces intéressants articulés.

Il faut noter, cependant, qu'ils ne peuvent pas rester longtemps sans être entourés d'alcool, sinon la décomposition gâterait rapidement les organes, importants à étudier, et les belles couleurs qu'ils portent parfois.

Il serait vivement à souhaiter que tous ceux de nos compatriotes qui vont passer quelques années au milieu des richesses naturelles incomparables que renferme l'État indépendant, attachent quelque valeur à la recherche des articulés et contribuent ainsi à augmenter les documents, trop rares encore, hélas! que possèdent la science, et les collections nationales, sur cette *terra incognita* de l'histoire naturelle.

G. S.

LE GÉNÉRAL STRAUCH

Né le 4 octobre 1829; directeur de l'administration au ministère de la guerre. — Secrétaire général de l'Association internationale africaine (novembre 1878). — Président du Comité d'études du haut Congo (1878). — Président de l'Association internationale du Congo (1881). — Administrateur général du département de l'intérieur de l'État indépendant du Congo (3) octobre 1885-15 novembre 1888).



QUAND le Roi conçut cette œuvre du Congo, dont la création et le magnifique et considérable épanouissement forment un des événements remarquables de l'époque contemporaine, il dut songer à s'entourer d'hommes à l'esprit souple et au caractère énergique, confidents de ses pensées, de ses espérances, capables d'assumer la tâche délicate de représenter le nouvel organisme en face de l'étranger et de le défendre contre les convoitises et l'envie.

C'est une histoire à faire encore que celle de l'origine de cet État sorti, organisé de toutes pièces, des conceptions des hommes de gouvernement et des savants, n'ayant pas eu à subir les fluctuations de l'histoire, libre de passé et devant se créer un avenir. Hier encore inexistant, il se trouve aujourd'hui établi et viable, possédant une administration, une magistrature, une flottille, une armée, des douanes, reconnu par toutes les nations du monde comme faisant partie de la grande famille des États.

Les commencements et les étapes de cet État sont, pour un esprit observateur et sage, une des choses les plus attachantes à étudier. Le Congrès de géographie de 1876, le programme qui sortit de ses délibérations, l'Association internationale africaine, avec ses stations hospitalières et scientifiques, le Comité d'études du haut Congo, le travail patient et formidable accompli en cinq années par Stanley sur les rives du grand fleuve africain, l'Association internationale du Congo, le Congrès de Berlin et la création de l'État indépendant, sont autant de chapitres de ce que l'on croirait être une légende et qui, cependant, fait actuellement partie de l'histoire.

La pensée humanitaire, civilisatrice et patriotique qui a présidé à la conception et à la direction de l'œuvre du Congo, la persévérance infatigable, la volonté ferme et l'énergie tenace avec laquelle l'entreprise a été conduite, révèlent l'esprit supérieur et le caractère élevé du Roi, et devaient, semble-t-il, provoquer une unanime approbation. Il n'en fut cependant pas ainsi. L'œuvre fut, au contraire, presque dès ses débuts, passionnément attaquée. Elle fut aussi passionnément défendue et provoqua de toutes parts de généreux dévouements. C'est, d'ailleurs, un des grands mérites du roi Léopold II d'avoir su choisir des auxiliaires intelligents et habiles, capables, sous sa direction, de mener à bien sa colossale entreprise.

Le général Strauch, alors colonel du corps de l'intendance, fut le plus précieux de ces adjudants. Esprit souple et habile, causeur disert, écrivain élégant, soldat discipliné et énergique, doué d'une imagination enthousiaste, travailleur laborieux et infatigable, exigeant beaucoup de ses subordonnés, mais plus encore de lui-même, délicat jusqu'au scrupule, dévoué jusqu'à la passion, il sut rendre à l'œuvre naissante, dont il a été l'un des parrains, de signalés services. Ils semblent loins ces temps, si proches encore, où le Comité d'études, attaqué à l'étranger, dénigré chez nous, jaloué par de puissants concurrents, ayant à lutter, en Afrique même, contre le climat, contre les hommes et contre les embûches de rivaux intéressés, semblait frappé d'impuissance. Il fallait faire face partout en même temps, répondre à tous, sans s'écarter des limites d'une prudente diplomatie et d'une sage et énergique fermeté. Il fallait former les cadres de l'administration nouvelle, en inventer les rouages, en déterminer la sphère d'activité. Le général Strauch sut mener à bonne fin cette tâche ardue. Toujours à la besogne, ne quittant sa table de travail que pour prendre le repos nécessaire à de nouveaux labeurs, il abattit, pendant ses dix années d'administration, un travail considérable. D'autres dévouements ont pu succéder au sien : il n'y en a jamais eu de plus purs.

Son nom sera gravé en lettres d'or parmi ceux des coopérateurs de l'œuvre africaine, des travailleurs de la première heure, qui luttèrent sans trêve ni relâche avec une incroyable activité et une irrésistible énergie. Et lorsqu'au jour prochain la Belgique aura enfin adopté l'État du Congo et en aura fait une colonie prospère, le général Strauch aura reçu la seule récompense qu'il ait jamais ambitionnée. Le dévouement à la patrie est, en effet, la passion dominante de cette âme de soldat.

L'IVOIRE



« ON peut évaluer à plus de 200,000 le nombre d'éléphants qui existent au Congo. Ils forment environ 15,000 troupeaux où chaque individu porte en moyenne 25 kilogrammes d'ivoire. En Europe, tout cet ivoire représenterait une valeur de 125 millions de francs. Pareille évaluation, qui pourrait paraître exagérée, est bien en dessous de certaines constatations faites.

« Le bassin du Congo ayant une vaste superficie, et des quantités énormes ayant été recueillies annuellement dans la région orientale de l'Afrique, il se peut que j'aie évalué trop modestement le nombre d'éléphants existant encore dans la partie vierge, inexplorée, du continent. »

Ainsi s'exprime Stanley, qui, ailleurs, dit encore : « Pour moi, plusieurs générations passeront avant que l'ivoire ait disparu. »

D'après ces textes mêmes, on peut se rendre compte que le stock d'ivoire du Congo, tout abondant et riche qu'il soit encore, n'est pas destiné à être inépuisable. Aussi le commerce, qui a établi des factoreries dans le haut Congo, ne s'est-il pas imposé pour but unique le trafic de ce produit riche. Il attend l'achèvement du chemin de fer des cataractes pour s'adonner à l'exploitation des innombrables productions tropicales que la nature a prodiguées avec tant de générosité dans le bassin du grand fleuve africain.

Le prix du transport dans la région des chutes coûte actuellement 1,000 francs par tonne, taux énorme que seuls, pour ainsi dire, l'ivoire et le caoutchouc peuvent supporter.

Comme on le voit dans notre gravure, certaines défenses d'éléphants du Congo atteignent souvent de fortes dimensions, 1^m50 et 2 mètres, et pèsent plus de 80 kilogrammes. Il faut alors deux et même trois porteurs pour une seule dent. Le nom commercial de celle-ci est « pointé ». Les pointes du Congo comptent parmi les plus estimées.

L'ivoire d'Afrique est plus dur que celui d'Asie, d'un grain plus serré, et les défenses sont, en général, plus grosses. Il est opaque, doux, moelleux à travailler et franc de fissures et de défauts. Les traitants recherchent dans ce produit six qualités principales : ils veulent que la dent soit blanche, pesante, polie, épaisse vers la pointe, légèrement incurvée, enfin qu'elle soit marquée de lignes foncées, se dirigeant vers le petit bout. A l'état naturel, elle est d'aspect jaunâtre ou très noire. Mais cela n'a pas d'importance, l'intérieur étant toujours parfaitement blanc.

L'ivoire de la côte occidentale d'Afrique s'appelle dans le commerce *ivoire gris d'argent*. Exposé à l'air, il conserve sa blancheur et ne jaunit pas avec le temps comme celui d'Asie et de la côte orientale.

Il en existe deux sortes : *l'ivoire mort* et *l'ivoire vivant*. Celui-ci, qui a le plus de valeur, provient des animaux tués récemment ; il est relativement rare, surtout depuis que l'État a pris des mesures de conservation de l'éléphant, dont la chasse est soumise à une réglementation sévère. Le premier revêt une couleur gris sale et est fourni par les défenses trouvées dans les forêts, où depuis des siècles peut-être elles dormaient sous l'ombre des grands arbres. Les animaux auxquels elles appartenaient sont décédés de mort naturelle.

Les noirs ramassent ces dents et les emmagasinent dans une case, enfouie au fond des bois. Souvent ils les enterrent, ce qui est préjudiciable à la bonne qualité du précieux produit. Celui-ci est généralement, dans ce cas, craquelé, moins résistant ; les débris organiques l'ont entamé, ou bien encore le feu qu'entretiennent les noirs dans leurs cases l'ont racorni et gâté.

L'ivoire brut est désigné sous le nom de *morfil*. En coupant dans le sens de leur longueur des défenses fraîchement enlevées à l'éléphant, on trouve quelquefois, dans l'intérieur, des parties de couleur olivâtre auxquelles on donne le nom d'*ivoire vert*. Cette variété est très recherchée pour les ouvrages de luxe, parce qu'elle est plus tendre, plus facile à travailler, qu'elle se durcit en vieillissant et qu'elle devient très blanche à l'air. Quand l'ivoire prend une teinte jaune, on lui rend sa blancheur primitive en l'exposant quelques jours au soleil dans un bain d'essence de térébenthine. La calcination et le broiement des rognures donne une poudre colorante connue sous le nom de *noir d'ivoire*.

Les petites pointes, les débris, les morceaux façonnés par les noirs s'appellent des *scriveloos*.



Les indigènes sont loin d'ignorer le côté utilisable des pointes d'éléphant, des *mpungi*, des *mionzo*, comme ils les appellent. Ils s'en font des pilons, des trompes, souvent fort gracieusement ornées ; des cuillères, des massues, des boules, des maillets à battre les écorces pour en faire de l'étoffe. Cette matière entre pour beaucoup dans leurs objets de parure, spécialement dans la fabrication des bracelets, des jambières et des épingles à cheveux. Ils placent aussi, pour honorer leurs défunts, des défenses sur les tombes des grands chefs. Le père Merlon, à qui nous empruntons plusieurs des détails de cet article, a vu, sur les rives du Kassai, des tombes ainsi ornées. Dans le cimetière de Muchie, les nègres ont rassemblé des pointes magnifiques en guise de monuments funèbres, mais détériorées avec intention, afin qu'elles n'existent point la cupidité des passants.

Dans l'Aruwimi, Stanley vit un petit temple d'idoles entièrement construit de cette manière. « Le *meskiti* (petit temple) était un simple toit circulaire, supporté par trente-trois

dents d'éléphant, et servant d'abri à une idole de bois de quatre pieds de hauteur, peinte en rouge vif, avec des yeux noirs, une barbe et des cheveux. L'image était grossière, mais représentait la figure humaine sans qu'on pût s'y méprendre. »

Les noirs chassent parfois le pachyderme, mais ils se le procurent encore autrement. Les éléphants, en effet, ont, dit-on, des cimetières communs, cachés dans les clairières, au plus profond des forêts, où chacun, s'il le peut, va mourir

à son heure. C'est là surtout, dans ces mystérieux ossuaires connus d'eux seuls, que les noirs se fourniraient d'ivoire, qu'ils n'ont qu'à ramasser.



En Europe, c'est Londres qui est le marché principal de l'ivoire, puis viennent Anvers et Liverpool. C'est principalement à l'initiative des compagnies belges qu'est due la création du marché d'Anvers, qui a pris si rapidement de l'importance.



Une caravane d'ivoire s'appêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi.

La marche de ce commerce dans le Congo a suivi en sept années une progression ascendante énorme. Le Congo belge exportait 98,000 kilogrammes en 1885. Voici comment s'est accru ce chiffre depuis la création de l'État : 1886, 106,000 kilogrammes ; 1887, 88,600 ; 1888, 120,000 ; 1889, 134,000 ; 1890, 184,000 ; 1891, 172,000 ; 1892, 204,000. En sept années donc, ce commerce a plus que doublé dans le jeune État. Il n'est pas d'exemple d'une pareille progression pour le produit qui nous occupe.

Les chiffres des ventes aux trois marchés principaux de l'Europe pour 1892 ont été non moins intéressants. On a offert, à Londres, 390,000 kilogrammes ; à Anvers, 119,000 et à Liverpool, 60,000 ; soit un total de 575,000 kilogrammes, contre 546,000 l'année précédente et 508,000 en 1890.

Le marché d'Anvers vendait, en 1888, année de sa fondation, 679 dents, soit 6,400 kilogrammes.

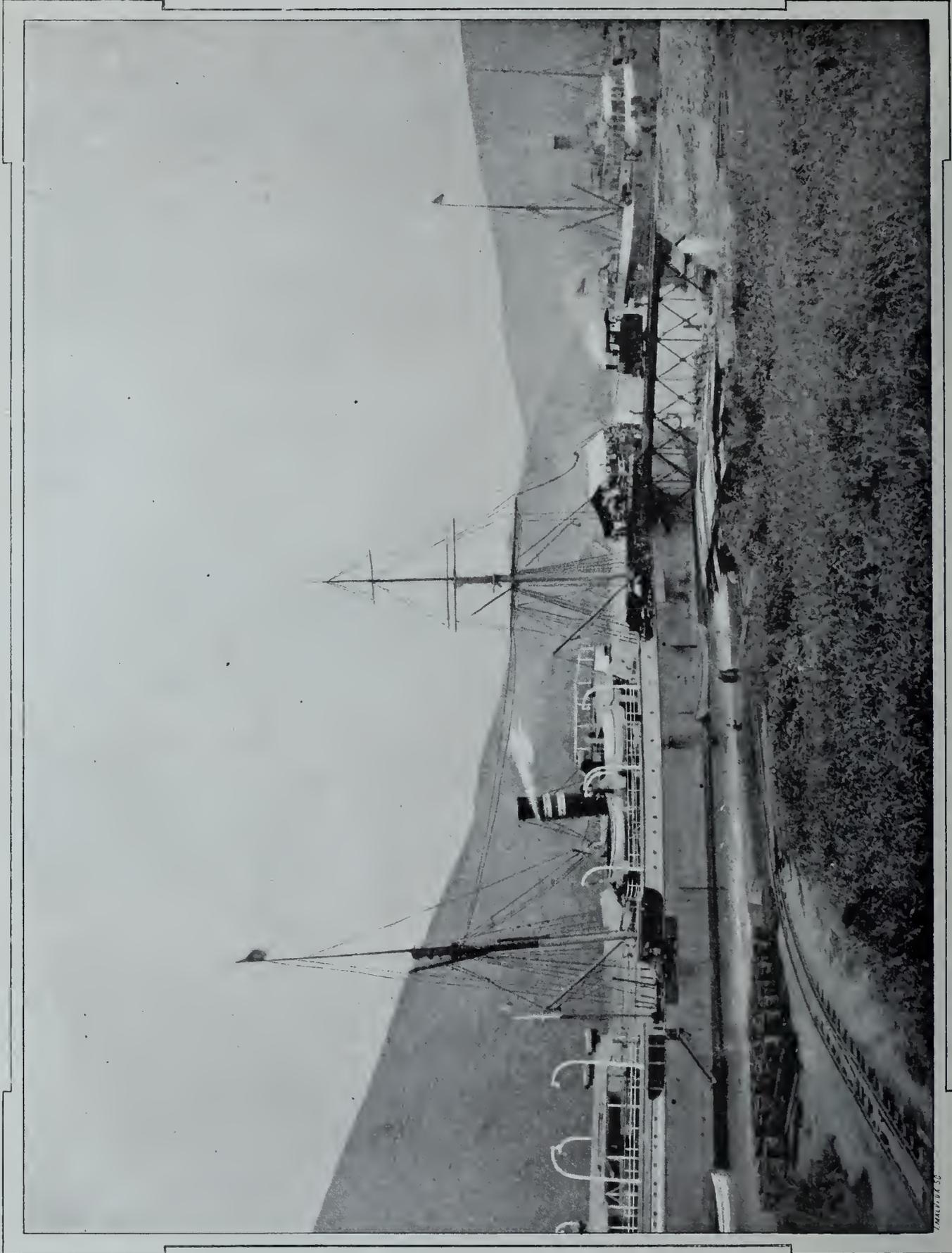
Ces chiffres ont augmenté les années suivantes comme suit :

1889	3,700 dents ==	46,600 kilogrammes.
1890	7,085 — —	77,500 —
1891	6,421 — —	60,000 —
1892	14,210 — —	119,000 —

soit, pour les cinq années, 32,095 dents pesant 309,500 kilogrammes.

Comme on le voit, l'ouverture à l'initiative de nos concitoyens des immenses territoires de l'Afrique centrale produit ses fruits et réserve dans l'avenir à notre pays de grands avantages s'il sait et veut en profiter.





Le port de Matadi. (D'après une photographie de M. Sadzot.)

LE PORT DE MATADI

LORSQUE les études du chemin de fer furent entreprises, et que l'on procéda à l'examen des conditions de son établissement, la question primordiale était celle de savoir quel serait le tracé le plus court et le moins coûteux pour atteindre, du Stanley-Pool, un point navigable du bas Congo. L'État du Congo ne possédait la rive droite que jusqu'à Manyanga et la rive gauche à partir de Nokki. Si l'on voulait faire rouler le chemin de fer sur territoire congolais, il fallait choisir deux alternatives : un point près de Vivi, sur la rive droite, puis une ligne jusqu'au bief de Manyanga, remonter celui-ci en vapeur, ensuite, à l'extrémité de cette section libre, amorcer, sur la rive gauche, une ligne ferrée allant au Pool ; c'était l'idée de Stanley. L'autre projet était celui de choisir un point en amont de Nokki, d'examiner son accessibilité aux navires de mer, puis d'établir le rail jusqu'à Léopoldville-Kinshassa, c'est-à-dire entièrement sur le territoire de la rive gauche.

Les promoteurs de la Compagnie du chemin de fer et leurs ingénieurs étudièrent longuement cette question. Un moment, on crut même qu'il serait presque impossible de la résoudre, mais on acquit bientôt la conviction théorique que Matadi, situé en territoire de l'État indépendant, pourrait être accosté par des transatlantiques.



C'est ce que faisait ressortir le rapport présenté au commencement de 1889 par le conseil d'administration de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie*, qui avait entrepris l'étude du chemin de fer. Il s'exprimait ainsi : « Dans cette section du fleuve (entre Boma et Matadi), la vitesse du courant est plus accélérée, mais partout les profondeurs sont grandes. Le capitaine Boyé, chef du pilotage de l'État, a fait les sondages dans toute cette section du fleuve, à l'époque des basses eaux. En aucun point, il n'a trouvé une profondeur inférieure à 60 pieds. Les sondages prouvent que tous les vapeurs de mer marchant avec une vitesse supérieure à 9 nœuds pourront, sans difficulté, remonter le Congo jusque Matadi. C'est, d'ailleurs, l'avis de tous les capitaines qui font les fonctions de pilote dans le bas Congo. »

Dans une interview avec un rédacteur du *New-York Herald*, M. de Brazza avait déclaré que Matadi « est un port tellement petit que seulement les bateaux de 200 tonnes y peuvent entrer ». Cette affirmation avait provoqué un certain émoi, et les polémiques sur cette question étaient ardentes.

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement qui marque dans l'histoire du Congo vint donner raison aux études si

consciencieuses et si exactes des promoteurs du chemin de fer. Un télégramme du gouverneur général, arrivé en Europe au mois de juillet 1889, annonça que le steamer *Lualaba*, de l'« African Steamship Company », capitaine Murray, pouvant charger 2,500 tonnes, avait remonté le fleuve le 28 juin et jeté l'ancre devant Matadi par six brasses d'eau.

Le problème de la navigabilité du bas Congo, de Banana à Matadi, était irrévocablement résolu : les bateaux de haute mer pouvaient, sans rompre charge, déposer à la station tête de ligne du chemin de fer les marchandises expédiées d'Europe.



La Compagnie du chemin de fer a fait d'importants travaux pour aménager le port de Matadi. Une petite plage de 50 mètres de profondeur et d'à peine autant de largeur existait seulement au début de ses travaux. Le reste de la berge était une roche à pic baignant dans le fleuve. On a établi depuis une terrasse spacieuse, sur laquelle sont construits les magasins, la voie, la station et toutes les dépendances d'une grande gare. Un *pier*, de 75 mètres de longueur, permet aux steamers d'accoster en toute saison et de débarquer directement leurs marchandises. Bien que le régime du fleuve soit encore imparfaitement connu, on l'a repéré au moyen de bouées, et l'on a constaté jusque 14 mètres de profondeur moyenne aux hautes eaux.

Notre gravure démontre, plus éloquemment que nous ne pourrions l'écrire, l'exactitude de la navigabilité du port de Matadi contestée encore si énergiquement il y a trois ans et demi à peine. On y voit un grand steamer en fer, jaugeant 4,000 tonnes, le *Oil Rivers*, de Liverpool, débarquant sa cargaison à quai. À côté de lui, le steamer du service direct Anvers-Matadi attend son tour de déchargement.

Dans trois ans, le chemin de fer étant achevé, Matadi constituera l'entrepôt le plus important du Congo. Situé à 140 kilomètres à l'intérieur, il sera le principal port de pénétration de toute la côte occidentale d'Afrique et son trafic sera illimité, car ce sera celui de toute l'Afrique centrale, depuis le cours supérieur du Nil aux sources du Zambèze. Le système commercial du Congo est, du reste, dès à présent admirablement organisé pour le jour, certain dès à présent, où cet événement vital pour l'État du Congo sera un fait accompli. À l'embouchure, vaste rade, la plus belle de l'Afrique, à Banana, puis Boma, port intérieur de premier rang, et enfin Matadi, entrepôt général du commerce et de l'industrie de l'Afrique équatoriale.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA (Suite)

Le bicyclette en Afrique — Le boy zanzibarite. — Mamboia. — Encore des désertions. — La mission anglaise de Mamboia. Paysage africain.

25 juillet.

Est-elle assez risible, l'opinion que professent certains voyageurs à l'endroit de ces Africains de la côte orientale ! Ce sont tout bonnement des paquets de chair inerte, sans ressort. Leur pensée ne dépasse pas la limite de leurs besoins journaliers. Il s'ensuit qu'ils sont incapables de s'administrer de façon à favoriser leur lente évolution vers un état de choses plus élevé. Laisser à eux-mêmes, on les retrouverait en l'an 3000 ce qu'ils sont encore aujourd'hui, sauf peut-être que deux ou trois de leurs villages auraient été détruits. Leur manière de combattre, qui se termine toujours par une fuite éperdue, les ravale au niveau d'animaux sauvages et craintifs.

26 juillet.

Arrivés à Kideti, après quatre heures de marche sur la route directe de Saadani vers Mpwapwa et au delà.

Rencontre la caravane du révérend Ashe se dirigeant vers l'Uganda. Il y a vingt et un jours qu'elle est en route. M. Ashe m'apprend que M. Greaves, un de ses missionnaires, est tombé malade de la fièvre et de la dysenterie, à deux jours de la mer, et a dû être transporté mourant à la côte. Un grand nombre des serviteurs de M. Ashe ont déserté, et il a dû laisser en arrière vingt charges, après avoir envoyé vers le littoral un de ses chefs d'escouade pour opérer de nouveaux enrôlements. Trois autres missionnaires l'accompagnent, tous se dirigeant vers l'Usukuma et l'Uganda. Quant à M. Ashe, chose à noter, il n'a cessé, jusque maintenant, de faire le trajet juché sur son bicyclette. Lorsque la route devient mauvaise, il descend de sa machine et la confie à un noir qui doit toujours être derrière lui ; il remonte sur son vélocipède dès que la route redevient praticable. Son noir le suit en courant. De cette façon, il peut arriver au lieu de campement deux heures plus tôt que sa caravane.

J'écris ces lignes le 27, car le 26 j'ai eu un accès de fièvre qui m'a tenu couché tout le long de la journée. C'est mon premier accès. Les prodromes du mal me remémorent le passé. Ils sont identiques aux symptômes éprouvés jadis : la perte du goût et les angoisses que je connais si bien pour les avoir si souvent ressenties.

Robinson est réduit à l'état d'ombre. Je crains bien qu'il ne supporte pas le climat.

27 juillet.

7 kilomètres jusque Kifi, dans une direction nord-ouest.

Altitude en camp, 359.36 mètres. Nous bivouaquons dans une gorge profonde, entourée de montagnes dont l'une a 1,060 pieds de haut.

Nous sommes à deux journées de Mamboia. Grâce à Dieu, ma fièvre a diminué.

Sur la route, quelques cadavres de porteurs abandonnés.

28 juillet.

Atteint Nyangara en passant le Kifi. 8 kilomètres. Dressé notre campement sur la berge d'un charmant ruisseau qui coule vers l'ouest, non loin des huttes du chef Nzige.

Ashe, qui nous avait dépassés hier, se mettait en route précieusement au moment où nous le rattrapions tantôt. Il nous a précédés et s'est établi dans une vallée au-dessous de nous.

Si l'on devait débarquer tout à coup ici d'un ballon, le paysage semblerait, certes, splendide. Malheureusement, un soleil de plomb et la pénible marche le long de flancs abrupts de raides montagnes, vous extirpent de l'âme tout sentiment romantique, et n'y laissent de place que pour des sensations matérielles.

Altitude du bivouac, 612.56 mètres. C'est haut déjà, et les nuits sont très froides. Les porteurs, qui dorment vêtus seulement de leurs légers vêtements de coton, prennent froid, d'où fièvre et mille et une complications désagréables. Quant à nous, enfermés dans notre tente, portes et fenêtres bien closes, nous ne ressentons pas aussi vivement qu'eux l'impression du froid. Nous n'en avons pas moins besoin de deux couvertures pour avoir chaud.

Nous nous levons tous maintenant à 5 heures et, à 5 h. 40, nous sommes en route. Le moral et l'entrain du personnel sont améliorés sous tous les rapports. Pendant les rudes montées, auxquelles nous oblige le chemin suivi, on entend rire, chanter et plaisanter. C'est un bon signe. Cela prouve que les hommes sont contents de leur sort.

Le *boy* ⁽¹⁾ zanzibarite est un serviteur pitoyable. Au moment du départ, il ignore l'*a b c* de son métier : boucles à serrer, courroies à assujettir, vis à tourner, bottines à lacer, etc., toutes choses importantes pour gens de son métier. Comme intelligence et aptitudes, il est aussi inférieur aux serviteurs indous et aux Cingalais que ceux-ci le sont aux blancs. Le *boy* zanzibarite, serveur de table, est fidèle, très souvent foncièrement honnête et ordinairement très obéissant, mais il manque de notions sur les habitudes de l'Européen ; il est lourd, guindé, et son esprit de compréhension ne dépasse presque jamais la limite des notions usuelles du service du blanc.

Le premier *boy* est très souvent d'une immense utilité pour le commandant de la caravane : il découvre les complots et les

(1) On appelle du mot anglais *boy* (garçon) les jeunes gens qui, dans les caravanes, servent les blancs comme domestiques particuliers : porte-fusil, valet de tente, ânier, serveur, etc.

intrigues qu'ourdissent entre eux les noirs de la caravane et il en rend compte au maître. Mais ils sont bien rares les *boys* qui soient capables d'extraire de leur cervelle quelque chose de personnel et de deviner tout seuls ce qui peut être utile au chef blanc. Un *boy* zanzibarite, valet de tente ou serveur, comparé à un Indou ou à un Cingalais, est un être absolument inférieur pour l'intelligence, la promptitude et l'initiative.

29 juillet.

Trois heures vingt minutes pour arriver à Mamboia et camper à l'est de la station des missionnaires.

À peine installé, j'ai envoyé dans le village un héraut proclamer que j'avais besoin de 25 porteurs pour 15 journées de marche vers l'intérieur. Les 20 hommes engagés à Kisemo pour 13 jours me quittent ici. Ils ont accompli leur besogne avec ponctualité et sans murmures.

Le chef de Mamboia, qui se nomme Zaidi, demeure au sommet d'une colline voisine de la mission. Il n'a pas l'air d'avoir une bien grande autorité. On m'annonce que le riz envoyé à l'avance est arrivé à bon port et se trouve emmagasiné à la mission. J'ignore cependant si les étoffes commandées à Sewa Hadji (1) sont également parvenues à destination.

Hier, à Nyangara, les habitants du village se sont tous enfuis à notre approche. Ce que voyant, mes gens se sont mis à piller leurs huttes, volant par douzaines chèvres, poules, arcs et flèches. J'ai renvoyé ce matin aux légitimes propriétaires tout ce que j'ai pu découvrir, et, quant au reste, j'ai payé une indemnité dont le total sera prélevé sur le salaire des Zanzibarites. Nous verrons si cette leçon sera salutaire et mettra fin à ces déplorables habitudes de maraude.

Un safari (2) d'environ 75 Wanyamwezi (3) nous suit étape par étape. Ils agissent ainsi par motif de sécurité, afin de profiter de l'importance des forces que compte ma colonne. Ils comptent nous suivre jusque Tabora.

Si la température de ce jour était une moyenne, Mamboia doit être un endroit où il fait très froid. Pour les blancs, cela est supportable, mais pour les pauvres noirs, c'est dur et pénible.

Deux nouvelles désertions la nuit dernière. J'ai pris toutes les mesures imaginables pour mettre un terme à cette pratique, mais c'est presque une impossibilité de rattraper les délinquants dans un pays sillonné de sentiers comme celui-ci.

Il en résulte qu'il est difficile d'imprimer convenablement dans l'esprit de ceux qui restent, combien sévère serait le châtement de ceux qui seraient pincés.

30 juillet.

Journée bien remplie. Je viens seulement de terminer ma besogne à 5 heures du soir. Pour commencer, de grand matin, nous avons fait rassembler toutes les compagnies. Nous avons fait l'appel, compté les fusils, les serpes, les haches, les houes, et procédé à un astiquage général. J'ai constaté qu'un grand nombre de houes ont été vendues. C'est le cas ordinaire chez les Zanzibarites.

De plus, deux fusils manquent également. L'un, je le sais, a été enlevé par Sadi, qui a déserté à Rudiwa.

Un état sanitaire renseigne que sept de mes hommes sont malades et incapables de porter leur charge. La revue terminée, j'ai mis en route tous mes chefs, avec la mission de racoler des porteurs pour mes charges en trop. Les 20 hommes congédiés hier m'ont laissé 20 charges de marchandises sans porteurs. De plus, les 20 ballots de Bombay (1), consignés ici par Sewa Hadji, exigent 20 autres porteurs.

Malgré tous mes efforts, ce soir je n'avais encore, à la brume, que 22 porteurs. Je suis monté à la mission anglaise (altitude 4,140 mètres). J'y ai rendu visite à M. et M^{me} Wood, et j'ai pas mal excursionné avec eux dans la montagne. La maison et ses jardins sont délicieusement enfouis dans un creux de la montagne. M. Wood est un jardinier habile. Grâce à ses soins, toutes sortes de légumes d'Europe croissent dans son potager. C'est un homme aimable, à l'esprit brillant, qui s'est montré fort bienveillant pour moi. Il m'a procuré 4 porteurs. Je me suis entendu avec lui pour payer 2 jora d'étoffe en compensation des poules volées hier à Nyangara par mes gens. Ashe a, paraît-il, également dû payer pour des dégâts causés par son personnel. J'ai pu acheter du café, du caëao, etc., ehoisis parmi les provisions qu'a laissées ici M. Roscoe pour être mises en vente. À mon retour au camp, j'ai dû consacrer deux heures à une fastidieuse parlotte pour me procurer 9 porteurs en plus.

La population me semble extrêmement douce pour une localité située sur une grande route de caravanes et qui sert journellement d'endroit de passage pour de nombreuses troupes. J'ai dû passer des heures à expliquer à ces indigènes la différence de valeur des étoffes, suivant qu'on les achète ici ou à la côte.

Les dotis envoyés par Sewa Hadji valent 814 dollars. Cela suffira pendant 38 jours, au bout desquels je compte être dans l'Unyaniembe.

Écris dernières lettres que j'ai confiées à M. Gordon, missionnaire anglais de l'Uganda, arrivé ce matin, et qui se rend en Angleterre. Voilà neuf ans qu'il réside en Afrique, et il a bien gagné le repos qui l'attend. Pas de nouvelles ni de lettres de la côte. Ashe part d'ici lundi. Une température délicieusement fraîche a régné toute la journée.

Cela nous donne du courage pour le travail qui nous attend.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

(1) Étoffe gros bleu, analogue à la guinée fabriquée à Manchester.



(1) Riche Indou qui, depuis quelques années, a en quelque sorte accaparé le monopole de l'entreprise de l'organisation et du ravitaillement des caravanes européennes qui prennent Bagamoyo pour point de départ.

(2) Caravane.

(3) Habitants de l'Unyamwezi, district très étendu qui va de la pointe sud-est du lac Victoria jusqu'à un demi-degré au sud de Tabora.

LA MUSIQUE CHEZ LES NÈGRES



CERTAINES peuplades de l'État du Congo, nous l'avons déjà fait observer à propos des Niams-Niams et des Mombuttus, sont parvenues à un certain degré de culture intellectuelle. Elles ont des artistes qui ébauchent des dessins primitifs mais dénotant un vrai sens artistique, des chants nationaux, des ménestrels qui s'en vont, comme chez les Bachilangue et les Mombuttus, de village en village réciter des mélodies traînantes et criardes ou des chants improvisés sur des faits du jour. Il en est qui possèdent des notions de musique et, dans notre fasci-

cule XXVII de l'année dernière (p. 216), nous avons publié certains chants nègres notés par des voyageurs.

Ici encore, comme dans tous les autres domaines, les noirs du bas Congo sont très inférieurs à ceux du haut. La cause en est dans le régime déprimant de la traite qui a si lourdement pesé sur ces peuplades pendant tant de siècles.

Elles n'ont que des instruments de musique fort primitifs pour les aider à passer agréablement leurs nombreux moments de *dolce far niente*. C'est d'abord un brin d'herbe tendu sur un arc; on joue de cette crécelle en la faisant vibrer, à son extrémité inférieure, au moyen d'un petit morceau de bois. Elle produit alors quelques modulations.

Un autre instrument est celui que reproduit notre gravure. C'est une petite boîte en bois dont la forme rappelle assez bien les boîtes à sel usitées dans les cuisines de notre pays. Elle fait office de table d'harmonie et porte sur son côté supérieur quelques lames en fer, tendues sur une tringle et maintenues au moyen de tiges de fer tordues. En faisant glisser les doigts sur ces touches vibrantes, on produit des sons échelonnés qui constituent une espèce de gamme.

Les indigènes se servent surtout de cet engin, qui s'appelle une *marimba*, en se promenant. Ils le tiennent debout, des deux mains, tandis qu'ils le font sonner avec les pouces.

On retrouve la *marimba* partout dans l'État du Congo, avec quelques modifications dues au génie spécial de la peuplade qui l'emploie ou à la fantaisie du fabricant. On en fabrique spécialement au moyen de deux gourdes tenant lieu de table d'harmonie.

♪

Chez les Bateke du Stanley-Pool, il existe des mandolines de divers modèles; le corps en est fait de bois creusé, muni dans le bas d'une ouverture pour assurer la netteté du son.

Cinq tiges faites avec des branches recourbées sont assujetties à l'arrière de la boîte ou poire de la mandoline au moyen de fibres ligneuses. Les cinq cordes sont en boyaux ou en fines lianes très flexibles et très solides. Les Bateke en tirent des accents souvent harmonieux, mais qu'ils ne combinent pas de façon à former autre chose que des airs lents et assez monotones.

Les Mombuttus ont un assortiment nombreux d'instruments de musique : tambours, timbales, cors, trompes, sifflets, cloches, sonnettes. Quand un étranger de distinction se présente, on lui donne une aubade, un concert cacophonique, au moyen d'une mêlée indescriptible de tous ces engins.

Mais les Mittus, qui habitent au nord de l'État indépendant, dépassent infiniment leurs voisins sous le rapport musical. Au lieu de ces tubes grossiers que d'autres peuplades font mugir et qui leur tiennent lieu de trombones, ils ont des gourdes allongées, sagement percées de trous; de petits cornets à trois ouvertures et de fines trompettes; puis un instrument qui tient de la lyre et de la mandoline : cinq cordes tendues sur une barre transversale et passant au-dessus d'une coquille d'anondonte qui forme chevalet; la caisse sonore est à fond convexe et recouverte de peau; la table est quadrangulaire et percée de trous aux quatre coins.

Ils ont également des flûtes, dont les Madis particulièrement se servent avec beaucoup d'art, et sur lesquelles ils jouent des morceaux d'une exécution très soignée. Les petits cornets sont d'un usage général dans tout le nord de l'État, mais le tube sonore appelé *dongorah* est particulier aux Madis; il a dix-huit pouces de longueur; c'est l'analogue du *mburah* des Bongos.

♪

« Toutes les peuplades de cette région, dit Schweinfurth, aiment passionnément la musique; néanmoins, leurs chants ne sont que des récitatifs, on ne rencontre de mélodie véritable que chez les Mittus. Il m'est arrivé d'entendre un chœur chanté par une centaine de ces derniers, hommes et femmes de tout âge; l'ensemble était parfait à tous égards, et les cent voix, par des nuances bien graduées, variaient agréablement les huit mesures de ce thème plein de franchise. »

Le chef des Mombuttus, à l'époque du voyage de l'illustre savant, avait sa musique de chambre composée d'artistes, dont l'exécution démontrait les patientes études, des troubadours, des danseurs.

Ils formaient des chœurs que le roi dirigeait en personne, battant la mesure avec une baguette surmontée d'une petite sphère en vannerie, pleine de cailloux et de coquilles et assez semblable au hochet des petits enfants.

(A continuer.)

GORDON-PACHA

Né en 1833. — Brise l'insurrection des Taï-Pings (1860-1864). — Gouverneur du Haut-Nil et du Soudan (1873-1876-1880-1884). — Tué à Khartoum le 26 janvier 1885.

Au moment même où Stanley venait d'achever son voyage d'exploration du haut Congo, et où les vues du Roi sur les immenses contrées nouvellement découvertes pouvaient prendre corps, le roi Léopold, jugeant quel était l'homme qui pourrait porter l'autorité et l'organisation, là où Stanley venait à peine de porter la lumière, choisit Gordon. Et il dépendit de quelques heures et d'une résolution inopinée de lord Granville envoyant Gordon dans le Soudan, que l'œuvre du Congo aurait eu pour initiateur en Afrique le héros que toute l'Europe connaissait déjà comme une des plus grandes âmes et des plus chevaleresques que notre siècle ait connus. Cela dit à quelle hauteur le Roi mettait du premier jour l'œuvre qu'il allait entreprendre, et dans quel esprit de sacrifice et de large

humanité il assumait la mission d'introduire la civilisation dans les parties les plus douloureusement éprouvées de l'Afrique. Car à charger Gordon d'une œuvre médiocre, ou même d'une conquête exclusivement politique ou mercantile, il n'y fallait pas songer. Gordon s'était révélé déjà pleinement en 1884, comme ne poursuivant dans la vie qu'un seul but : le redressement de l'injustice dont souffrent les classes inférieures, la lutte contre l'oppression et contre l'exploitation des faibles et des malheureux, et surtout contre la plus épouvantable de toutes, la traite des noirs et leur réduction à l'esclavage. Il avait déjà donné de telles preuves de la plus puissante énergie et d'un véritable génie d'organisation mis au service des plus hautes vertus humaines, que le Roi ne pouvait pas faire appel à un pareil homme pour fonder son empire congolais, ni lui-même accepter une pareille mission, si tous les deux ne s'étaient pas sentis unis en même temps dans la même haute pensée pacificatrice et justicière.

Nous ne pouvons que rappeler les exploits de cet homme admirable en Chine où, une badine à la main, il menait au combat une petite armée qu'il avait formée lui-même et réduisait la formidable insurrection des Taï-Pings, refusant toute récompense pour les services rendus.

En 1874, il fut nommé gouverneur des tribus du Haut-Nil. Jamais, peut-être, dans les annales de la barbarie, on ne connut d'état semblable à celui qui existait au Soudan quand Gordon y arriva. Les sept huitièmes de la population étaient en esclavage; les chasseurs d'esclaves et les traitants y régnaient en maîtres avec la complicité de gouverneurs cupides. Trois ans, Gordon lutta sans relâche, sans cesse entravé par les gouverneurs égyptiens eux-mêmes, qui voyaient en lui un ennemi et un rival qui les privait des ressources de la traditionnelle oppression. Mais, en 1876, il remportait une victoire morale énorme : il était nommé gouverneur général du Soudan, avec une autorité presque sans bornes, et il allait pouvoir se dépenser tout entier pour les opprimés dans la vaste région confiée à ses soins. Avec sa vigueur et son énergie, il se mettait à l'œuvre, il faisait la guerre aux traitants et dispersait leurs hordes; il rassurait les populations, il réalisait des prodiges, grâce à sa principale arme, la loyauté et la générosité qui, chez ces populations malheureuses, lui donnaient un prestige inouï, quand la chute du khédive Ismaïl et la suppression du contrôle au Caire vinrent brusquement renverser tous ses plans.

Gordon partit. La traite fut rétablie, et l'insurrection du Mahdi fut la réponse du Soudan à la rentrée en fonction des autorités égyptiennes, car ce fut bien moins le fanatisme religieux que la vénalité et la tyrannie des fonctionnaires égyptiens qui firent éclater la révolte.

Gordon, rentré en Angleterre en 1880, depuis lors avait été successivement dans l'Inde, au Japon, au Cap, en Palestine, à Constantinople, lorsqu'en 1884 le roi Léopold l'appela à Bruxelles pour aller au Congo reprendre, au profit des populations nègres, la mission d'humanité et de justice qu'au Soudan les événements et la violence des hommes l'avaient forcé d'interrompre. C'était chose dite : cette grande existence allait se dévouer à cette grande œuvre du Congo; la continuer avec Stanley ou la reprendre des mains de Stanley.

Ce généreux plan n'a pu se réaliser. Le cabinet Gladstone l'envoyait à Khartoum, cerné par les mahdistes, pour sauver au moins les garnisons égyptiennes, sinon pour rétablir l'ordre. Le 18 février, il arrivait à Khartoum en triomphateur. La foule enthousiaste l'accueillait comme un sauveur. Mais seul, dépourvu de tout secours, que pouvait-il faire? Comment pouvait-il résister? Bientôt il devait s'enfermer dans Khartoum, d'une main étouffant les trahisons, de l'autre combattant l'ennemi, et, après avoir soutenu un siège qui n'était qu'une suite d'actes héroïques et qui fit l'admiration de l'Europe, il tombait assassiné, deux jours avant l'arrivée devant Khartoum des troupes anglaises qui venaient le délivrer.



Indigènes Balolo au retour d'une razzia. D'après une photographie de M. F. De Meuse.

LE CANNIBALISME

DANS une grande partie du Haut-Congo, mais principalement dans la partie septentrionale et orientale, l'anthropophagie règne avec intensité. Fait à noter, c'est précisément chez les peuplades les plus relativement policées que sévit surtout cette révoltante pratique. C'est dans le bassin de l'Ubangi-Uelle que l'on trouve les cannibales les plus invétérés. On y remarque des nations comme celles des Mombuttus et des Niams-Niams ou A-Sande, qui possèdent une véritable culture intellectuelle et une organisation politique rudimentaire mais bien ordonnée, et qui sont en même temps composées d'anthropophages féroces. Les peuplades les plus attachées à cette affreuse pratique dans les territoires de l'État du Congo sont les Bateke, les Bangala, les Bazoko, les Bapoto, les Bakumu, les Manyema, tous les riverains de l'Ubangi, les Bongos, les A-Sande et les Mombuttus.

Le nom que les indigènes donnent à l'homme « comestible » est celui de *nyama*, viande. De là le surnom de Niams-Niams,

mangeurs de viande, donné aux A-Sande, si grands amateurs de chair humaine.

Certaines peuplades n'ont d'autre occupation que la chasse à l'homme, pour se procurer du bétail humain qu'ils s'en vont vendre comme viande de boucherie aux gens de l'Ubangi. La puissante tribu des Balolo, qui est riveraine du Ruki, du Lopori, de la Tehuapa, de la Bussera et de la partie sud du Congo, depuis le lac Matumba jusqu'à la Lulongo, s'adonne surtout à ce négoce odieux. Les esclaves destinés au couteau, ils se les procurent au moyen de razzias faites dans les territoires des tribus voisines, qui sont moins fortes et moins bien armées qu'eux, ou bien par des achats, des échanges.

La plus grande partie de ces malheureux est expédiée vers l'Ubangi, où on les troque contre de l'ivoire ou d'autres produits. A certains jours, il se tient sur les bords de la rivière de véritables marchés où l'on expose en vente des

quantités d'indigènes destinés à être mangés. Des mesures très sévères ont été prises par l'État du Congo pour mettre obstacle à cet odieux commerce et, maintes fois, c'est par la force que ses agents ont dispersé ces marchands de *nyama*.

Notre gravure représente des indigènes Balolo, appartenant au village de Baringa, s'en allant à l'Ubangi vendre un troupeau humain. Baringa est situé à environ 180 kilomètres de l'embouchure de la Lulongo. On y paye un jeune esclave de trois à quatre cents colliers de petites perles blanches, soit environ 3 francs.

✠

Les cannibales africains ne mangent, en général, que des hommes adultes. Les jeunes enfants et les femmes sont rarement immolés. La femme, qui sert de bête de somme, est un objet trop précieux pour qu'on le sacrifie.

C'est elle, en effet, qui soigne les champs, travaille les ustensiles de ménage, puise l'eau, etc. On ne la mange que lorsqu'elle meurt de maladie ou par accident. Les Bazoko, cependant, préfèrent sa chair à celle d'un homme : elle est, paraît-il, plus tendre et d'un goût plus fin... Mais, à cause du prix qu'on la paie, c'est là un régal peu commun, qu'on ne se permet qu'aux grandes fêtes ou pour célébrer un événement exceptionnel.

Tel est le goût, du reste, des Bazoko pour la chair humaine, qu'ils mangent même leurs morts. Ils prennent spécialement les reins et la poitrine et les dévorent avidement. Ils les découpent en menus morceaux qu'ils enfilent sur un bâton et qu'ils sèchent en les exposant au-dessus du feu. Ils font également mariner la « viande » dans des pots, ou bien ils la fondent en une graisse semblable à notre saindoux et servent au même usage.

Les Bapoto sont, eux aussi, grands mangeurs d'homme. Ils dépècent et débitent les corps de leurs victimes avec l'adresse d'un parfait boucher. Souvent il arrive que le malheureux destiné au couteau est exposé en vente au marché. Il se promène de long en large et les amateurs viennent l'examiner. Ils désignent les parties qu'ils préfèrent, qui un bras, qui une cuisse, la poitrine, la tête. On circonscrit au moyen de lignes de terre colorée les sections achetées. Quand le corps entier est vendu, on abat le malheureux, qui se laisse faire avec stoïcisme.

Voici comment on procède d'ordinaire : On lie la victime à un poteau et on recourbe un jeune arbre flexible au moyen d'une corde, liée par un bout au sommet de l'arbrisseau plié en arc de cercle et par l'autre au cou du sacrifié. Tandis que l'opération se fait, la foule entoure celui-ci, le plaisante, lui lance des lazzis, auquel souvent le condamné répond avec bouhomic. Il sait le sort qui l'attend et est résigné, car s'il était le plus fort, ce seraient ses bourreaux qui occuperaient sa place. Le droit de la force est, en effet, un principe reconnu et admis par tous les sauvages africains. L'homme étant convenablement « disposé », le sacrificateur s'approche, applique sur le cou de l'infortuné son couteau pour bien marquer l'endroit où il doit frapper, trace sur la gorge ou sur la nuque une raie avec la pointe de son arme, afin de ne pas manquer l'opération, puis, d'un coup sec, tranche, en une fois, la tête de l'homme. L'arbrisseau se redresse et lance au loin la tête, par dessus la foule, qui se précipite en criant et en se bousculant à la recherche de ce triste débris. Puis chacun s'empresse pour obtenir « son morceau » du corps pantelant.

Une « coutume » analogue existe chez les Bangalas. Chez ces derniers, la chair humaine est un aliment noble, par opposition aux animaux, qui ne fournissent qu'une nourriture vile. L'homme est une « viande » qui parle. Plus l'ennemi a montré de valeur et de courage, plus il est bon de se procurer son corps et de s'en repaître, car ainsi on s'assimile les qualités et la bravoure du défunt. Le cœur d'un brave est un aliment sacro-saint, qui communique à celui qui le mange toute sorte d'attributs supérieurs. Aussi est-il réservé aux grands chefs, à ceux qui sont chargés de conduire la nation aux combats.

Chez les Mombutus, les cadavres des ennemis tombés sur le champ de bataille sont immédiatement répartis entre les vainqueurs et découpés en longues tranches qu'on fait bouillir et qu'on emporte en guise de provisions de bouche. Les prisonniers sont amenés au village, parqués comme de vrais troupeaux et réservés pour les besoins futurs. D'après Schweinfurt, les enfants sont considérés comme une friandise et réservés pour la cuisine des chefs.

✠

Les Niams-Niams se font gloire de cette coutume révoltante et s'ornent le cou de colliers formés de dents enlevées à la mâchoire de ceux qu'ils ont mangés. Leurs ménestrels chantent, en même temps que les hauts faits des guerriers, les festins faits avec la chair de leurs victimes, qu'ils proclament « extraordinairement savoureuse », surtout quand elle a trempé une nuit dans l'eau. La graisse humaine sert au pays des A-Sande à une foule d'usages. Les indigènes soutiennent unanimement qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, malgré tous ses efforts, Schweinfurt n'a jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion.

En temps de guerre, ils dévorent des victimes de tout âge, surtout des vieillards, qui sont, en raison de leur faiblesse, une proie plus facile. Jamais un corps humain n'est rejeté comme impropre à la consommation, à moins qu'il ne soit mort d'une hideuse maladie de peau.

Les Manyéma sont d'une anthropophagie encore plus révoltante. Ils n'aiment que les corps « faisandés ». Ils les font macérer dans l'eau vive jusqu'à ce que les chairs soient presque pénétrées, et dévorent sans plus de préparation cette écœurante charogne. Ils ne prennent même pas la précaution de la faire cuire. Aussi en contractent-ils une odeur répugnante.

Ils affirment que la chair de la femme est mauvaise et qu'il ne faut y avoir recours que lorsque les vivres sont rares, et que l'homme fait défaut. Mais ce n'est, chez eux, « qu'un pis aller ».

La chasse à l'ébène par les noirs et le cannibalisme se touchent de très près en Afrique centrale, car la première a pour but de fournir au second de riches et nombreux troupeaux humains.

Au fur et à mesure qu'avance l'occupation européenne, l'horrible et séculaire pratique tend à disparaître peu à peu. Autour des stations, les anthropophages s'abstiennent de ces épouvantables festins ou s'en vont au fond de la forêt, dans un recoin ignoré, se livrer à leur infernale cuisine. L'occupation territoriale est le grand remède à cette coutume antique, qui fait partie des institutions même de certaines peuplades. Le commerce et l'humanité marchent donc de pair pour l'affranchissement de l'Afrique et le relèvement de la race négroïde.



J. MALVAUX, SC.

Vue de la Mpozo près de son confluent avec le Congo. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE CONFLUENT DE LA MPOZO ET DU CONGO

LA Mpozo, qui se jette dans le Congo à quatre kilomètres en amont de Matadi, est la première rivière notable qui franchit le chemin de fer après son point de départ.

A la saison des pluies, c'est un cours d'eau important qui mesure, près de son confluent, environ 110 mètres de largeur. Il serpente à travers un chaos de montagnes, les unes aux flancs escarpés, les autres descendant en pentes douces, coupées d'une succession de petits plateaux.

Les rives de la Mpozo sont plus pittoresques que celles du Congo. En maints endroits, des bouquets d'arbres et de verdure coupent d'une note gaie l'aspect monotone de la région.

La rivière roule ses eaux sur un fond de grès rouge et de roches vertes. Vers l'ouest, elle est serrée de près par la ligne de faite qui limite son versant occidental. Cette ligne de faite présente une altitude moyenne de 220 mètres et atteint sur le versant est, au plateau de Palaballa, une hauteur de 550 mètres. Depuis son confluent avec le Congo jusqu'à environ 2 kilomètres en amont, la Mpozo coule dans une gorge de 225

à 250 mètres de profondeur, entrecoupée de chutes et de rapides.

Pendant la saison sèche, époque à laquelle a été prise la vue que nous reproduisons aujourd'hui, la végétation ne résiste que dans le lit même de la rivière où circule encore un mince filet d'eau. Sur les côtes et sur les plateaux élevés, on trouve à peine quelques arbres rabougris ou de hautes herbes brûlées par le soleil.

C'est sur la rive orientale de la Mpozo que fut fondé, en 1881, par l'*Association internationale du Congo*, le premier poste de la rive sud pour l'organisation des caravanes vers l'intérieur. Sur notre gravure, on aperçoit, à l'arrière-plan, les montagnes qui forment la vallée de la capricieuse rivière. A droite se profile, à flanc de côteau, la plate-forme du chemin de fer. Celui-ci, après avoir longé, sur une distance d'environ 1/4 kilomètre, la rive gauche de la Mpozo, franchit le cours d'eau au moyen d'un pont de 60 mètres que nous avons déjà reproduit dans notre numéro du 25 septembre 1892.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

III. — DE BAGAMOYO A MPWAMPWA

Pénurie de porteurs. — Les caravanes de Wanyamwezi. — Gibier de plumes. — Réminiscences de la caserne. — *At home*.
Rêves d'avenir — Pénibles montées

30 juillet.
Nous sommes campés par environ 912 mètres d'altitude; le temps est clair et doux. La vue dont on jouit de la mission est une des plus belles que j'aie pu contempler. Quel bien on ressent à l'âme en jetant ses regards par-dessus monts et vallées, bien loin, sous l'horizon sans fin suspendu au-dessus des frêles créatures humaines! Toute poésie disparaît pourtant lorsque l'on doit escalader ces mêmes hauteurs — si

séduisantes de loin, aujourd'hui, — avec, derrière soi, 350 porteurs, suant, soufflant, hissant leurs charges le long des flancs escarpés.

Les blancs de l'expédition semblent, en général, faire bonne contenance devant les menaces du climat.

31 juillet.

Le Saffuri s'est mis en route à 6 h. 15. Malheureusement,



A travers la savane. (D'après Hans-Meyer.)

j'ai dû rester en arrière, par suite de l'absence des porteurs indigènes.

Je n'ai pu partir qu'à neuf heures, en laissant en arrière deux charges d'étoffes de valeur. Mwana Manuka, le chef Wanyamwezi, reste à Mamboia. Je lui ai remis un billet pour M. Wood avec prière de me procurer deux porteurs qui convoieraient ces charges avec Mwana Manu' a jusque Mpwampwa.

Les quatre porteurs promis par Zaïdi, le chef de la montagne, et que j'avais engagés hier pour cinq jours, ne sont pas venus. Les brigands! Je leur avais déjà payé leur posho pour cinq jours! Ces Wasagara sont carottiers dans l'âme; jamais un Wanyamwezi n'agirait de la sorte.

Bodson, qui commandait la caravane, a dressé son camp à

10 h. 30. L'arrière-garde a rallié à 12 h. 30. Distance : 16 kilomètres. L'agglomération de villages au milieu de laquelle nous sommes s'appelle Kitangi.

Rencontré M. Gordon, le missionnaire de l'Uganda, auquel j'ai remis des lettres pour la côte. Il marche de son mieux, de façon à arriver à temps pour s'embarquer sur le paquebot anglais qui part à la mi-août. Nous sommes 400 actuellement et nous sommes suivis pas à pas par deux caravanes de Wanyamwezi, de 100 hommes chacune, qui ont reçu autorisation de ma part d'agir ainsi.

Au moment où nous dressions le camp, nous avons été rejoints par une autre caravane de 300 personnes, dont les chefs m'ont demandé de pouvoir se mettre sous ma protection, ce qui por-

tera notre nombre total à 900. J'ai répondu favorablement à cette demande, à condition qu'on obéisse à mes ordres et qu'on ne marande pas les poules et les grains des villageois.

Smith, Williams et Lugard ont livré bataille, dans l'Uganda, aux Wanyoro, mais ils ont, m'a raconté M. Gordon, dû se retirer à cause des inondations qui couvraient tout le pays d'une couche d'eau sans fin.

Trois hommes ont déserté la nuit dernière. Trois! L'un d'entre eux était un nommé Assari, un déserteur de profession, connu comme tel. Je le surveillais de près, depuis notre départ de la côte; si je l'avais tenu ce matin au moment où j'apprenais qu'il m'avait glissé entre les doigts, il me semble que je lui aurais cassé la tête.

1^{er} août.

Trois heures de marche. Camp au milieu des monts Rubehu, à 1,233 mètres d'altitude. Les différents chefs des environs sont venus me voir et m'offrir les cadeaux d'usage. Les porteurs des deux bateaux, qui jusqu'ici ont accompli leur besogne à la perfection, ont reçu une ration spéciale de farine et une chèvre.

Une autre désertion, la nuit dernière, dans la compagnie de Saef-ben-Ali, de la compagnie n° 1, et cela malgré les sentinelles échelonnées le long des routes. C'est à vous faire perdre la tête.

Les trois caravanes Wanyamwezi qui nous suivent sont arrivées une heure après ma colonne. Elles dévalaient le long des montagnes en un long rouleau ondoyant et présentaient un spectacle des plus curieux.

Ces gens voyagent très tranquillement et très confortablement. Tous les notables ont leur tente, leurs femmes et leur cuisinier. La raison pour laquelle les Wanyamwezi voyagent si bien réside dans le fait que leurs femmes et leurs filles les suivent, portant leurs vivres, leur tente et leur vaisselle. Quand ils ont atteint le lieu de campement, le porteur, fatigué, étire ses membres ankylosés, allume sa pipe et taille des bavettes, tandis que les femmes font la popotte, fendent du bois et les aident de toutes les manières. Certaines de ces caravanes, comptant plusieurs centaines d'individus, n'ont pas seulement dix fusils pour leur protection.

Nous avons escaladé aujourd'hui non moins de 364 mètres de montagne et j'avais sérieusement pitié de mes pauvres porteurs en les voyant grimper, courbés sous leur lourde charge.

Un grand nombre d'habitants du pays sont des Wahumba ou des Wandorobo et parlent couramment le masaï. Ils torquent leurs cheveux en longues tresses graisseuses, et ne paraissent pas des êtres fort brillants, comparés à d'autres noirs que j'ai rencontrés en mes voyages.

Le bétail d'ici et de tout le pays jusqu'au delà de Tabora a péri par suite d'une épizootie pulmonaire. Les malheureuses populations se plaignent amèrement du manque de lait. En Afrique centrale, nulle part, sauf chez les Masaï, les indigènes ne se nourrissent de leur bétail. Quand une vache meurt de maladie, il arrive qu'on la mange, mais c'est surtout le lait qu'on reherche.

J'ai fait donner sept coups de fouet à chacun des cinq hommes pris tantôt en flagrant délit de vol de poules et d'œufs chez des natifs. Ces gaillards se sont montrés de fiéffés menteurs. Je n'en ai jamais rencontré, pas même chez les Zanzibarites, de plus audacieux.

Chaque caravane wanyamwezi arbore le drapeau allemand et la tente de chaque chef est surmontée de l'étendard noir, blanc et rouge, ce qui ajoute au pittoresque du spectacle de la grouillante fourmilière humaine.

La nuit, le froid est intense dans ces montagnes. Aujourd'hui même, à midi, le thermomètre marquait 68° (1). La nuit, il descend jusque 46° et 50°. Les hommes souffrent beaucoup du froid. Nous montons nos ânes maintenant.

Demain, ce sera une rude étape : nous descendrons jusqu'à Ulabala, à 16 kilomètres d'ici.

Grand progrès : les hommes vont bien et ne braillent plus. Il m'a fallu, pour en arriver là, déployer une patience infinie, et me donner la peine de procéder moi-même au règlement de toutes les querelles.

Les pintades abondent. J'en ai abattu plusieurs. C'est, de loin, le meilleur gibier à plumes que j'aie mangé en Afrique.

2 août.

De Rubehu à Mlali, où nous bivouaquons, 16 kilomètres, franchis en 4 heures et demie. Route excellente presque tout le temps. Rencontré quelques soldats allemands rentrant à la côte. Ils ont quitté Mpwapwa hier.

Vu quelques antilopes. Elles étaient hors de la portée du fusil. Délicieux ombrages aux alentours de notre camp. La fraîcheur y est exquise. Il ne fera pas, je l'espère, aussi froid ce soir que les deux nuits précédentes. Nous pouvons apercevoir d'ici l'emplacement de notre camp d'hier, de l'autre côté de la plaine. Avec une longue vue, je distingue le drapeau allemand qui flotte sur la hutte de Rubehu, à 18 kilomètres d'ici.

Quelques indigènes m'ont apporté des paniers de mtama réduit en farine. Ils me paraissent bien pauvres.

Il y a ici des Wagogo, des Wasagara et des Waseguha. Ces indigènes ont les oreilles fendues et ils suspendent à leur appareil auditif de petites chaînes de fer. Ils ont l'air d'aimer beaucoup les anneaux de jambes et de bras, qu'ils fabriquent avec du fil de cuivre très fin. Leur peau est généralement plus noire que celle des gens de la côte et leurs yeux ne sont pas aussi clairs. Il est souvent peu aisé de discerner la vraie couleur de l'épiderme des Wagogo. Ils s'enduisent d'argile jaune, si bien qu'on distingue difficilement la couleur de leur peau.

L'altitude de notre campement est de 1,246^m40. C'est, probablement, la plus grande hauteur que nous atteindrons avant de franchir la crête de partage des eaux du Nil et du Congo.

J'ai été tantôt à la chasse aux oiseaux. Quelques pigeons et un grand volatile du genre des perdreaux s'en sont allés rejoindre ma carnassière. Il pullule ici de perdrix rouges, mais l'herbe est si haute qu'on ne peut les apercevoir; elles eourent et refusent de s'enlever.

Khamis Ngoze, le second chef de la compagnie n° 1, à qui j'ai confié le commandement des 42 indigènes enrôlés à Mambuia, s'acquitte à merveille de sa charge et dirige ses hommes à la perfection. Il est un tant soit peu « Uledi » et est, selon moi, un des meilleurs chefs que je possède.

Les nuits froides ont causé deux ou trois cas de pneumonie, dont l'un sera mortel.

En Angleterre, on doit se préparer en ce moment pour le massacre du 12 août, et l'officier subalterne d'Aldershot entrevoit enfin des chances de pouvoir se livrer au sport, loin des éclats du clairon et des griffes du général de la division. Je ne pense pas que je puisse jamais m'astreindre de nouveau à la vie ordinaire du soldat, placé entre les quatre murs de la caserne. Ce serait pour moi une mort lente, par centimètres à la fois. Le travail ne m'effraye pas, au contraire, il me plaît; mais

(1) Thermomètre Fahrenheit.

c'est la vie au mess qui m'horripile. Toujours devant soi les mêmes figures et sans cesse les mêmes lourdes plaisanteries stéréotypées ! Je déteste l'épithète de « chasseur de médailles » appliquée par les soldats d'antichambre aux militaires qui n'aiment pas la vie oisive. Selon moi, il est cinquante fois plus honorable de « chasser les médailles » que de se chauffer les pieds sur les chenets d'une antichambre, où l'on passe cinq années sur six, attendant la promotion avec, par occasion, des escapades en ville, des bals et des réunions de courses. Horreur ! Une existence pareille constitue un hideux gaspillage. Il n'est pas un homme d'action qui voudrait même se l'imaginer.

Mon idéal, c'est la vie de campagne anglaise ; une habitation vaste, située loin du bruit des grandes villes, avec une belle pelouse gazonnée, à l'herbe douce comme du velours, sur laquelle je puisse jouer au *lawn-tennis*, sous l'ombre de grands arbres verts à l'épaisse frondaison, en fumant une cigarette, et en ayant, pour partenaire, quelqu'un d'aimable avec qui je puisse faire la causette. On se met ensuite à table, puis on fait de la musique ou l'on improvise une sauterie. Voilà la vie que je voudrais mener pendant le temps de repos qui suivra mon labeur d'Afrique. Cette vacance passée, je retournerais parmi les foules, dans ce Londres si bruyant, si occupé, où je vivrais d'une activité propre.

Voyez mon existence actuelle ! J'ai sous mes ordres 400 hommes et j'ai plus de pouvoir, plus de liberté d'action que n'importe quel général anglais commandant un corps

d'armée. En revanche, j'ai de grands ennuis, d'éreintantes fatigues, souvent d'intenses angoisses morales, mais aussi que d'occasions de me distinguer me sont offertes ! J'ai le sentiment de ma responsabilité, mais je me sens respirer, et, avec l'existence que je mène ici, on trouve vraiment qu'il vaut la peine de vivre.

Les risques d'échec sont grands, et le moindre événement, minime en lui-même, pourrait mettre ma colonne en déconfiture. Mais, si je réussis, quelle compensation pour tous ces soucis, et aussi quelle récompense pour mes efforts !

Combien ai-je d'amis, de vrais ? Je puis les compter sur les doigts d'une seule de mes mains. Quelle déception et quel chagrin : avoir, pendant nombre d'années, fait tant de courses par toute la terre et trouver si minime le nombre de ceux que l'on peut appeler de ce beau nom d'amis !

3 août.

Pénible étape de quatre heures et demie. 40 milles. Arrivés à Tubugwe. La caravane a mal marché, l'eau est fort loin du camp, et, dans son ensemble, la journée doit être marquée en noir, parmi celles que l'on maudit.

La terre est desséchée comme une branche morte, et les moissons de mtama, que le soleil faisait dépérir, ont été coupées avant leur maturité. Ces montagnes sans fin que nous avons à gravir à chaque instant nous affolent littéralement. Les caravaniers en sont rendus ; ils les haïssent comme on haït le mal, et, pendant des heures, autour de la flamme du campement, c'est l'unique sujet de leurs conversations. A les entendre, elles auraient 3,000 mètres de haut.

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA

Arrivée à Mpwampwa. — La mission anglaise.

4 août.

Arrivés à Mpwampwa après quatre heures et demie de marche et transmis aussitôt ma lettre d'introduction au lieutenant von Elpon. J'ai prévenu M. Price, missionnaire de la C. M. S., que j'étais arrivé. J'ai distribué des rations de quatre mains d'étoffe aux hommes. Cela doit leur durer six jours.

Je crains beaucoup que la famine ne sévisse dans le pays devant nous ; dans la localité, il n'y a rien à manger pour mon personnel. L'endroit du campement est le même que celui où nous avons séjourné jadis. Il est sale et nauséabond. Il a fait une température torride et nous avons été couverts de poussière. Chacun semblait content et heureux de pouvoir se baigner les pieds dans le ruisseau voisin.

Nous avons mis un mois pour venir de Bagamoyo jusqu'ici, soit vingt-sept étapes en tout. Avec de la chance, nous atteindrons l'Unyanyembe en autant de temps, car nos hommes sont en meilleur état maintenant que le jour où ils ont quitté Bagamoyo.

La latitude est d'environ 6° 19'. Je m'occupe de prendre soigneusement une série d'observations aux environs quant à l'altitude, la latitude et la longitude.

Comme je me dirigeais vers le fort, je fis la rencontre du lieutenant von Elpon et je l'emmenai à ma tente. Nous avons eu un long entretien au sujet des affaires d'Afrique. Il est ici depuis près de deux ans et n'a presque pas souffert de la fièvre.

J'ai envoyé des lettres en Europe et me suis arrangé pour profiter de la poste directe allemande du lac Victoria-Nyanza, qui met quarante-trois jours à faire le trajet via Tabora et l'Usui.

Les courriers disent que l'eau est rare dans l'Ugogo et, d'après ce que j'apprends, ce fait nous causera bien des ennuis. Un grand nombre de têtes de bétail (4,500) sont mortes autour de Mpwampwa par suite d'une épizootie pulmonaire, et les malheureux indigènes sont impuissants à porter remède à la situation. Les animaux tombent par bandes, tout à coup, et il n'y a presque plus un seul troupeau dans l'Ugogo.

Les vivres sont extrêmement rares ici. Quatre coudées d'étoffes ne peuvent procurer des grains pour plus de trois jours. La famine et la soif sont les deux cris que nous apportent les échos de l'Ugogo occidental.

La garnison du fort se compose de 54 soldats, tout ce qu'il faut pour défendre le fort de Mpwampwa contre toute attaque.

Jusqu'ici, pas de nouvelles de l'arrivée prochaine du capitaine Jacques. M. Price, le missionnaire, m'a prié de venir le voir demain.

J'ai besoin d'une chaise et je voudrais aussi avoir de l'huile ou un supplément de bougies, car mes calculs et mes travaux astronomiques, pendant la nuit, nécessitent une grande consommation de bougies.

5 août.

Nous avons fait une halte aujourd'hui à Mpwampwa et j'ai permis aux hommes de se procurer un peu de vivres.

J'ai rendu visite à M. Price, à sa station, à trois quarts de mille à l'est du fort. Il m'a affirmé que, d'ici trois semaines, la famine va sévir dans son district. Les moissons n'ont pas réussi, par suite du manque d'eau. Elles ont été coupées et rentrées vers la fin de mai et sont maintenant absolument consommées.

(A continuer.)

Cap STARKS.

LES POISSONS

Les poissons du Congo sont nombreux et de formes, de longueur fort variées. Il y en a qui atteignent une taille de 3 mètres de longueur. Ils sont généralement bons à manger, et M. Ed. Dupont proclame leur chair exquisite.

Partout, les bords du grand fleuve sont garnis de nattes et d'engins de pêche. Le moindre chenal du fleuve est utilisé pour cet objet. Des tribus entières n'ont pas d'autre occupation que la pêche. Ils sèchent les produits de leur industrie et s'en vont les vendre à des distances considérables. Les indigènes de l'intérieur sont, au reste, fort avides de cet aliment pour lequel ils payent un haut prix en farine de manioc, gibier, ivoire ou même esclaves.

Au bord du Stanley-Pool, on pêche beaucoup de nuit, à la torche. Les noirs y attrapent le poisson à la lance, qu'ils jettent comme un harpon, avec une adresse admirable dès qu'un de ces animaux se montre. Les naturels du Pool capturent aussi ceux-ci à l'arc, au moyen de fléchettes de bambou dont les pointes sont travaillées.

☆

L'un de ces habitants du fleuve géant a un aspect étrange; il est assez grand, avec la tête pourvue de six longues barbes formant moustache et ressemble au silure figuré dans notre seconde gravure. Les Anglais l'ont appelé *cat-fish* — poisson-chat. Il est fort recherché des indigènes, qui savent le fumer et en font un commerce très actif.

Le Tanganika, aux vastes eaux fraîches et pures, regorge littéralement de poissons d'une grande variété. C'est d'abord un silure, que représente notre seconde gravure. Il a la peau nue, d'un brun foncé sur le dos, allant jusqu'à blanchir sur le ventre, et qui est à la fois très gros et de belle taille. D'après les Vuajiji, qui l'appellent *Sinja*, il atteint jusqu'à 2 mètres de long et pèse parfois jusque 40 kilogrammes. Ce silure se retrouve dans le Congo et dans tous ses affluents. Coupé par morceaux et séché, il est porté dans l'intérieur. Les Arabes eux-mêmes en sont friands.

Le *Muro*, qui est figuré en premier lieu, a un corps épais, charnu et couvert d'écaillés. Il atteint également une grande longueur (1 mètre) et pèse jusqu'à 15 kilogrammes.

Citons encore une anguille assez grosse mais peu longue, des truites d'une forme spéciale au Congo, des perches, toutes d'une chair délicateuse.

Il importe d'ajouter à ces différents genres un poisson qui, bien que fort petit, contribue plus que tout autre à l'alimentation des indigènes. C'est une espèce de blanquette, qui se prend dans de grands filets où elle se jette par milliers d'individus. Son abondance permet d'en faire un sujet d'exportation. Il s'appelle *Dogara*

ou *Dogala*. On le met sécher au soleil ou on le sale, et on l'envoie au loin.

Il émet, dit-on, ses œufs par la gueule; l'éclosion est immédiate et les jeunes pourvoient à leurs besoins dès leur naissance. Des gens disent avoir vu les œufs rester dans la gueule

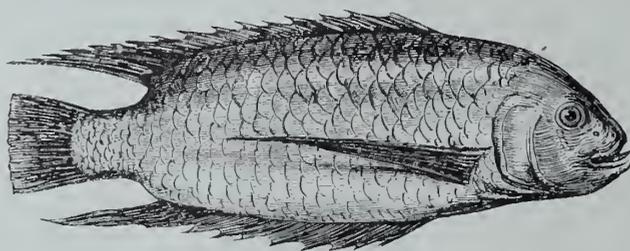
jusqu'au moment où ils vont éclore. Jamais les *Dogalas* n'atteignent plus de 5 à 7 centimètres. Ils ont un goût piquant et amer, pas trop désagréable et qui tient à leur genre de nourriture et à la bile, très abondante

chez eux. Dans toutes les eaux courantes, ces petits poissons, genre clupe, pullulent à la façon des sardines sur les côtes de France.

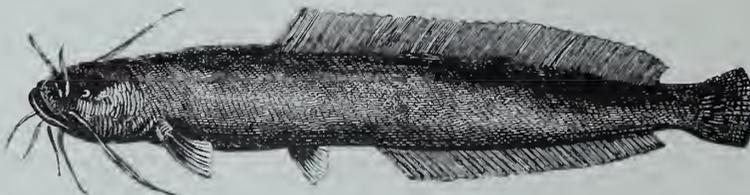
☆

Sur les marchés du Tanganika et du Congo, on rencontre aussi des huitres, des moules et des crevettes.

Il n'est pas de ruisseau, pas de chenal, pas de marigot attenant au Congo, qui ne fourmille de vie. Un seul coup de filet donne lieu à de véritables pêches miraculeuses. Aussi les poissons forment-ils la base de l'alimentation, non seulement des populations riveraines, mais encore de celles qui habitent souvent fort loin dans les terres. Les blancs peuvent, grâce à cette nourriture fraîche, varier leurs menus un peu monotones, et plus d'un voyageur proclame que sa santé ébranlée s'est ressentie heureusement de l'absorption des poissons du Congo.



Le *Muro*, du Tanganika.



Silure du Tanganika et du Congo.

SŒUR MARIE-CHRISTINE

M^{lle} Léonie Maeyaert, née à Wjingene (Flandre occidentale), le 23 mai 1865. Partit pour le Congo le 29 novembre 1891. Morte à Nemlao (Banana) le 10 février 1893.



BELLE existence, toute de paix, de douceur et d'amour du prochain, que celle de cette jeune fille, morte à vingt ans, sur les bords lointains de l'océan Atlantique.

Son histoire est courte et modeste comme sa vie.

M^{lle} Léonie Maeyaert vivait des jours calmes et tranquilles dans le bourg où elle était née, un gros et vivant village du Franc de Bruges, le pays des *Kerrels*, lorsque, en 1888, elle apprit que la Congrégation des Sœurs de la Charité de Gand allait fonder un noviciat spécial pour des sœurs missionnaires à envoyer au Congo. Elle prit le voile et, deux ans après, partait pour le continent noir, avec la première caravane de religieuses : dix femmes dignes d'admiration, qui s'en allaient par pur amour de l'humanité, domptant la timidité de leur sexe, consacrer le restant de leur vie à une œuvre ingrate et méritoire.

Après un séjour de quelques semaines à Moanda, elle fut envoyée avec quatre de ses consœurs à Kinkanda (Matadi), pour y ouvrir l'hôpital que la Compagnie du chemin de fer venait de fonder pour ses ouvriers malades.

Elle déploya dans ce pénible service un si grand dévouement que bientôt sa robuste constitution en fut ébranlée. Épuisée par les fatigues, elle dut, sur l'ordre du médecin, quitter Matadi pour aller refaire sa santé dans le sanatorium des missionnaires à Moanda. Quelques semaines de repos suffirent pour lui rendre ses forces. A peine rétablie, elle supplia sa supérieure de pouvoir retourner à

Matadi, afin de continuer à s'y consacrer au soulagement des souffrances humaines. Le 29 décembre dernier, elle regagnait son poste à Matadi. Avec un nouveau zèle, elle reprit ses fonctions de sœur infirmière; mais bientôt la maladie trahit ses forces, et le 27 janvier elle fut de nouveau obligée de retourner à la côte pour y rétablir sa santé dans le couvent de Nemlao, où elle mourut le 10 février 1893.

Tandis que l'aumônier de la mission, nous écrit un témoin de sa mort, récitait les prières des agonisants, elle se redressa tout à coup, ouvrit une dernière fois les yeux et dit en souriant : « Oh ! que je suis heureuse de pouvoir offrir ma vie pour la civilisation du Congo ! »; puis, sa tête retomba doucement sur sa poitrine et elle rendit le dernier soupir.

Simple vie, simple mort ! et dont le récit exhale comme un vivifiant et réconfortant parfum de fleurs des champs, de ces champs du pays natal, dont les larges plaines aux horizons lointains prédisposent l'âme aux sentiments élevés et aux résolutions fortes. Mais combien belle cette existence sans tache, sans bruit, consacrée tout entière à l'austère devoir ! Sœur Marie-Christine était mue par une idée ; c'est pour cette idée qu'elle est morte, cette jeune fille, sans se plaindre, comme un soldat.

L'amour, la charité, la compassion, ces sentiments innés dans la femme, elle les avait purifiés, transfigurés dans l'accomplissement de son humble tâche. Elle aimait l'humanité, elle compatissait à ses douleurs. Ouvriers blancs, épuisés par un climat déprimant, ouvriers noirs, rongés par des maladies repoussantes, tous avaient droit aux soins de mère de cette jeune campagnarde de nos Flandres.

Le devoir, sérieusement, loyalement, simplement accompli, élève les plus humbles, grandit les plus petits. La sœur de charité de Kinkanda était une héroïne dans sa sphère comme Gordon, dont nous parlions hier, dans la sienne. Le dévouement, l'abnégation de soi-même, la charité, quel que soit le costume sous lequel ils s'abritent, ont droit au respect de tous.

Qu'elles portent la cornette de la religieuse, la vareuse de l'ouvrier ou le casque de l'explorateur, nous saluons avec émotion les personnes d'élite qui pratiquent et professent ces nobles sentiments. Sœur Marie-Christine, la première religieuse belge morte au Congo et pour le Congo, avait droit, à ce titre, à une place dans la galerie du *Congo illustré*.



Un coin de la station de Bangala après le passage d'un cyclone. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LES OURAGANS

PENDANT la nuit du 22 au 23 janvier 1889, un ouragan tel que les indigènes n'en avaient jamais vu, s'abattit sur Bangala. Des villages entiers furent dévastés. Les bananiers semblaient avoir été fauchés et des palmiers superbes furent coupés jusqu'à ras du sol. La station ne fut pas épargnée; les toitures des principaux bâtiments, soulevées d'une seule pièce, furent emportées par l'ouragan. Une maison en construction s'écroula; les autres bâtiments de la station, grâce à leur solidité, résistèrent et restèrent debout.

C'est cette scène que reproduit aujourd'hui notre gravure.

Les ouragans sont fréquents au Congo, surtout ceux qu'on appelle tornades. Ils durent une heure et s'annoncent à l'avance par des signes qui ne sauraient tromper les gens un peu expérimentés : l'air s'alourdit, des nuages sombres s'avancent à l'horizon, le soleil se voile, le ciel prend une teinte d'un rouge de sang, et soudain éclate l'orage.

Après le calme absolu d'une matinée, l'arrivée du vent est annoncée plus d'une demi-heure à l'avance par la présence d'une ligne sombre, qui se dessine à l'horizon. Cette ligne se rapproche insensiblement et ne tarde pas à venir troubler la transparence des eaux. Puis, tout à coup l'ouragan

se déchaîne et la violence du vent semble devoir tout briser.

Voici la description que fait d'un cyclone un voyageur qui se trouvait à Bangala en 1888 :

« Le vent sévissait avec furie, les palmiers gigantesques étaient courbés comme une simple canne à pêche au bout de laquelle se serait fait hameçonner un saumon de vingt livres. Je m'attendais à voir la station tout entière s'envoler dans les airs d'une pièce, comme une feuille légère. Les éclairs et le tonnerre produisaient un effet grandiose. Nous étions en présence d'un cyclone, c'est-à-dire de quelque chose de bien supérieur à un ouragan ou à une tornade. Le vent s'éleva du nord-est, augmentant en force jusqu'à ce qu'il devint tellement violent qu'il nous lançait à la figure les gouttes de pluie comme autant de plombs de chasse. Les bananiers étaient déracinés et les enclos abattus. Tous les êtres vivants avaient disparu et la nature se taisait pour laisser la parole aux hurlements des vents coalisés. L'ancienne station du capitaine Coquilhat fut enlevée et son toit, sautant par-dessus la rive, alla s'abîmer dans les flots du Congo. Tout à coup, la direction du vent changea, il sauta du nord-est au sud-ouest. Ce brusque virement fit plus de mal encore. Des murs épais

furent abattus en un clin d'œil. Le vent tournait à tous les coins de l'horizon, avec, par-ci, par-là, une accalmie selon que nous étions dans le centre du phénomène ou dans la circonférence. »

Livingstone dit fort justement à propos d'un orage que, sur le continent noir, le tonnerre « a de ces roulements effroyables qu'il ne fait entendre que dans la zone torride, et qui, d'après le témoignage de certains voyageurs, sont plus forts dans la région africaine que dans toute autre partie du monde ».



Nul voyageur n'a cependant aussi bien décrit que Stanley la majestueuse horreur d'un ouragan sévissant dans une forêt tropicale. Dans la grande forêt mystérieuse, l'explorateur fut plus d'une fois spectateur de ces phénomènes qu'il nous présente avec les couleurs magiques de sa prestigieuse palette :

« Mais quelles pensées s'agitaient en moi quand, debout sur l'un des bords de la grande trouée que s'est faite l'Aruwimi à travers la grande forêt, mes yeux s'arrêtaient sur l'autre berge de la puissante rivière, assombrie maintenant sous les menaces de la tempête ! Je voyais les rangs pressés de cette armée de colosses, variée de stature comme d'espèces, attendre la tourmente de pied ferme. L'orage a concentré ses forces ; l'éclair darde ses lames de flammes blanches à travers les multiples bataillons de nuages que la foudre déchire. Les vents accourent à l'assaut. Les arbres encore immobiles et comme peints sur un gigantesque décor, attendent le choc avec une sécurité tranquille. Soudain, comme saisis de panique, ils baissent la tête tous à la fois, ils se balancent, se tordent, s'infléchissent, se contournent. Mais le tronc solide et les arcs-boutants des racines les maintiennent en place ; échevelés, tremblants, la rafale les courbe violemment en arrière, ... hors d'haleine, elle s'arrête. Les cimes se relevant furieuses ramènent leurs masses en avant, et, sur tous les points, la bataille est engagée. Légion après légion de nuées chevauchent au-dessus des branches qui crient et cassent. On entend hurler et mugir, gémir et soupirer ; des clameurs aiguës, des bourrasques se mêlent à la plainte des bois. Les monarques sylvains brandissent leurs bras puissants ; leurs sujets inclinent le front jusqu'à terre et la feuillée s'agite comme pour célébrer la valeur des ancêtres. Une pâle lumière verdâtre se joue sur les jeunes troupes, entraînées au combat par l'exemple des aînés. Votre âme se passionne à ce spectacle ; la frénésie du Berseker était contagieuse. De tout notre être nous applaudissons à la sauvage ruée de la rafale, à la force de l'ouragan, courbant ses adversaires sous le même niveau ; volontiers nous acclamons son triomphe, mais la superbe résistance des champions à flottante chevelure, l'énergie de la vaillante armée qui se relève en même temps que les chefs ; et, au-dessous, le frémissement enthousiaste des petits, nous disent que souvent la victoire reste à la persévérance. L'éclair jette çà et là ses lueurs splendides et ses flammes dévorantes ; le fracas du tonnerre se répercute dans les bois lointains. Les nuages noirs se précipitent, entremêlent leurs tourbillons, enroulent leurs volutes et assombrissent encore la scène. Les oreilles assourdies par la furie de l'ouragan et la terrible rage de la forêt, nous regardons la scène sous la lumière pâle et fuyante. Mais tout d'un

coup s'ouvrent les cataractes du ciel ; une pluie torrentielle éteint le courroux de la tempête ; elle apaise et endort la noble colère des géants. »



Mais les ouragans congolais ne sont pas toujours si violents, Junker dit que la vitesse d'une tornade est modérée et qu'un cheval lancé au galop pourrait facilement l'égaliser.

C'est aux mois d'août, de septembre et d'octobre que les tornades sont le plus fréquentes.

Ed. Dupont, en octobre 1887, décrit l'une de celles-ci : « J'achevais de dîner, satisfaisant à l'incroyable appétit que la nature, dans sa sollicitude, m'a rendu depuis deux jours pour la réfection de mon être, quand la pluie commença à tomber. Je suis dans ma tente, abrité par le double toit de toile au-dessus et par le fossé de prévoyance au-dessous. Comme nous avons été, faute de village, obligés de camper en plein champ, mes pauvres noirs sont en peine, car le nègre déteste la pluie. Neuf d'entre eux, parmi lesquels les six Haussas, se blottissent sous l'avancement du second toit ; les Zulus, en gens non moins avisés et plus industriels, se sont construits des cabanes avec les larges pétioles des frondes de palmiers pour supports, et, comme toiture, des feuilles de bananiers, les plus grandes ou peu s'en faut qui existent au monde ; leurs nattes et couvertures aidant, ils pourront laisser passer la tourmente sains et saufs.

« Ce que la voûte céleste a consommé de fluide et envoyé d'ondes tonitruantes au milieu de rafales furieuses, ce qu'elle a versé de flots d'eau depuis une heure tient réellement du prodige. C'est un éclairage continu, des salves à dominer toutes les artilleries de terre et de mer, une tempête à ne rien laisser debout, de l'eau à créer de puissants fleuves. Et au milieu de ces déchirements, des légions de modestes grillons mêlent sans relâche leur raclage sonore et monotone aux éclats des éléments en fureur, comme pour leur servir d'accompagnement. A dix heures du soir, la tornade s'est éloignée, mais il pleut encore. »



Dans la région des lacs, les ouragans sont fréquents. Au lac Tanganika, chaque matin, s'élèvent de grands vents qui durent une heure ou deux et qui, souvent, tournent à l'orage. Au lac Victoria, à certaines saisons, des cyclones très puissants surviennent tout à coup. Au mois d'août, ils se manifestent presque toujours le soir, à la brume. Ils viennent du sud-ouest et sont accompagnés de beaucoup de tonnerre et d'éclairs. Pendant un certain temps, ils suivent la ligne de la rive, puis, tout à coup, ils abandonnent celle-ci et traversent le lac dans une direction nord-est, soulevant d'énormes vagues.

Pendant le même mois, à 3 heures du matin, le vent invariablement souffle de la côte vers la mer, dans une direction nord-est ou nord-ouest, et cela jusqu'à 11 heures du matin, moment où il tombe. Le calme dure jusqu'à 2 heures de l'après-midi, puis un fort vent s'élève de nouveau, augmentant sans cesse d'intensité et marchant dans une direction sud-est ou sud-ouest. A 8 heures du soir, le calme renaît. Au mois de novembre, le vent dominant est celui du nord-est.



Pont de service sur le ravin de Pondene, au kilomètre 17.5.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



LE RAVIN DE PONDENE

AINSI que nous l'avons déjà dit dans des articles précédents, le chemin de fer, à sa sortie de Matadi, pénètre dans un pays extraordinairement tourmenté qui s'étend jusqu'au massif de Palaballa.

Au delà de ce point, il entre dans la région des plaines, où l'établissement de la voie devient relativement facile. Mais, pendant les 25 premiers kilomètres, qui sont aujourd'hui achevés, les ouvrages d'art étaient si nombreux que l'on ne pouvait parcourir cent mètres sans être arrêté par la construction d'un pont ou d'un aqueduc.

C'est ainsi que, depuis Matadi jusqu'au ravin de Pondene, on ne compte pas moins de 38 ponts en fer ou en acier, dont un de 60 mètres, un de 40 mètres, six de 20 à 30 mètres et trente de 5 à 15 mètres; plus deux cents ponts et aqueducs de moins de 5 mètres.

Le ravin de Pondene est le troisième affluent de droite de la Mpozo.

À la saison sèche, il ne livre passage qu'à un mince filet

d'eau coupé, en différentes places, de poches, sortes de réservoirs naturels qui peuvent être employés utilement pour l'alimentation des locomotives.

À l'époque des hautes eaux, c'est une rivière de plus de 2 mètres de profondeur. Bien que mesurant à peine cinq kilomètres de longueur, elle présente une différence de niveau d'environ 200 mètres entre l'endroit où elle prend naissance et celui où elle se jette dans la Mpozo. C'est-à-dire que la pente totale du cours d'eau est à peu près cent fois plus forte que celle de nos rivières.

Au point où le chemin de fer franchit le Pondene, soit à un kilomètre de sa source, ce torrent a déjà un débit d'environ 200 mètres cubes à la seconde.

La passerelle qui livre passage au chemin de fer, et sur laquelle on aperçoit un train en marche, mesure, avec les estacades d'accès, 54 mètres. Elle n'est que provisoire et sera remplacée prochainement par un pont métallique de 20 mètres d'ouverture.



Campement arabe dans l'Ugogo. (D'après L.-H. Fischer.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (*Suite*).

Epizootie. — Encore des désertions. — Pénurie de vivres. — Les « eaux amères ». — Les Wanyamwezi.
La traite et les Arabes.

5 août 1891.

Dans cette vallée, j'ai compté non moins de 50 tombés, montrant les vestiges d'une population jadis assez dense.

Les Wagogo, ici, sont une peuplade d'apparence laide et inintelligente. Il est à remarquer que les populations de l'intérieur sont des races vigoureuses et belles, tandis que près du littoral les indigènes sont inférieurs aux premiers tant au physique qu'au moral. Qui oserait comparer les Wasagara ou les Wagogo avec les Baganda, les Wahuma ou les Wanyankori? Sous le rapport du commerce, du travail et de l'intelligence, les Wanyamwezi sont immensément supérieurs aux natures indolentes telles que les Wagogo. Je considère ces derniers comme étant les *non-employed* de l'Afrique orientale. Les Wanyamwezi sont capables de préparer un grand avenir à cette partie de l'Afrique, à condition qu'on y établisse une administration juste mais ferme.

Les gens de Mpwampwa (des Wagogo en grande partie) vont acheter leurs vivres à une certaine distance, de l'autre côté des montagnes. Tout leur bétail est mort de l'épizootie. M. Price a examiné quelques-uns des cadavres d'animaux. Les poumons étaient sains, mais le foie et les reins étaient atteints chez tous. Selon lui, l'épizootie affecte non, comme on l'a cru, les poumons, mais les reins. M. Price m'informe que les étangs ou petits lacs situés au sud-ouest de Mpwampwa se dessèchent rapidement. Il y a sept ans, il achetait aux indigènes du poisson en grande quantité. Aujourd'hui, c'est là un aliment devenu presque introuvable par ici. Il ajoute que la terre de l'Ugogo devient de plus en plus nue. Dans certains endroits où il y avait, il y a trois ans, de l'eau en abondance, elle a disparu maintenant, ce qui a provoqué l'exode des indigènes.

Altitude de Mpwampwa (campement) : 925 mètres. Je suis sans nouvelles de deux askaris que j'avais envoyés il y a près de huit jours de chez Mumi à la poursuite d'un déserteur. Eux aussi auraient-ils déserté, emportant leurs fusils ? Je comptais les voir revenir, au plus tard, il y a trois jours et, à l'heure qu'il est, ils ne donnent pas encore signe de vie.

Les hommes que j'avais envoyés à la recherche de vivres rentrent en criant qu'il n'y a pas en moyen de s'en procurer et que le pays qui s'étend devant nous, à une distance de quinze journées, n'en possède que fort peu. Je m'attends à de nouvelles désertions, car les caravaniers craignent plus la faim et la soif que les montagnes.

J'ai rendu visite à Herr von Elpons, l'officier allemand qui commande le fort. C'est un homme très agréable. Il m'a aimablement offert un mouton bien gras et dodu qui sera le bienvenu chez nous.

J'éprouve beaucoup de difficultés à me procurer six porteurs pour m'accompagner d'ici à Mabalala. Une fois arrivé à cette localité, j'espère pouvoir en recruter pour aller jusque dans l'Unyanyembe. J'ai horreur de stopper, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, et même pour cause de nécessité absolue, dans un endroit comme celui-ci. Un seul jour d'oisiveté prédispose les hommes au relâchement et à l'inattention et leur donne, hélas ! trop de temps pour combiner des désertions. J'espère que d'ici dix jours il ne sera plus nécessaire de faire des haltes.

6 août.

Après une courte marche de 2 h. 45 m., nous atteignons Kisokwe, où nous campons. Je ne tenais pas à aller plus loin, car à Kaumbi, situé à 10 kilomètres plus loin, se trouve l'eau la plus rapprochée après Kisokwe. Ce village est à 19 kilomètres de la Gunda Kali, où nous aurons à faire une marche forcée de 25 kilomètres.

Demain, nous pénétrerons dans ce désert et il ne nous faudra pas moins de douze bonnes heures pour le traverser. C'est un des pires obstacles de cette route si difficile vers le centre de l'Afrique. A cette époque de l'année, il existe dans cette région un espace de 30 kilomètres où il est impossible de se procurer la moindre goutte d'eau.

Kisokwe est une station de la *Church Missionary Society*, mais comme la mission est située à 3 kilomètres de la route, je crains de m'aventurer sous le soleil brûlant pour aller rendre visite à M. Beverley, le missionnaire, lequel, à ce qu'on m'apprend, a été fort malade récemment. J'enrôle deux hommes, un certain Almas, de la mission de Mpwampwa, et un autre, natif de Dar-es-Salaam, nommé Abdallah. Ils sont engagés pour deux ans.

Le passage est d'une monotonie désespérante : montagnes, vallées et plaines sont toutes revêtues d'une seule teinte uniforme d'un gris noirâtre. L'œil se fatigue de cette vue attristée et l'on soupire après les herbes vertes et les arbres. De grandes masses de roches parsèment les montagnes et prennent la même coloration que le reste. C'est pour moi une énigme impossible à deviner que la question de savoir comment les perdrix et les pintades peuvent vivre dans ces parages où elles se trouvent à des lieues d'une eau quelconque. Tout en marchant, j'ai tiré ce matin trois pintades en deux coups de fusil. Elles constituent, selon moi, un des meilleurs gibiers à plumes de toute l'Afrique. Avec un seul oiseau, un homme a plus qu'assez pour faire deux repas.

J'ai tué près du camp un fourmillier, et j'ai touché un

bushbock, mais celui-ci s'est relevé et a pris la fuite. Pour abattre à coup sûr un pareil gibier, il faut un rifle double 10 ou double 12. Mais cela coûterait 10 dollars de dépenses par mois, car deux hommes sont nécessaires pour porter le fusil et ses munitions.

7 août.

Quitté Kisokwe à 6 heures du matin et marché jusque 7 h. 30, pour atteindre Kombi. Nous y avons fait une halte jusque midi. Chaque homme a reçu l'ordre de remplir sa gourde et d'apprêter sa nourriture, puis, à midi, nous avons repris la marche pour traverser la plaine sans eau connue sous le nom de Pori de Shunio ou bruyère de Shunio. Nous avons marché jusque 5 heures, et sommes arrivés à Buguni, endroit où les caravanes se reposent très souvent la nuit. A 8 heures du soir, il n'y avait d'autre eau dans le campement que celle que possédaient les Européens. Tout le monde s'est endormi la gorge sèche et la gaieté des Zanzibarites s'est évanouie complètement.

8 août.

Partis à 5 h. 30, et après une des marches les plus éreintantes que j'aie faites en Afrique, nous sommes arrivés, à 10 heures, à Unyangaru, où nous avons dressé le camp. La chaleur était torride, et, quand nous atteignîmes l'eau, elle avait, tout d'abord, un goût salé. Un grand nombre d'hommes engouffrent des tonneaux entiers de cette eau et en deviennent malades.

Au campement, il y avait de l'eau fraîche. Mes gens étaient rendus par les deux jours de marche qu'ils ont dû passer sans boire. Certains d'entre eux se conduisent comme des chiens couards, et j'ai été obligé d'envoyer en arrière de solides gailards pour amener au camp les charges des peureux. J'ai beaucoup de sympathie pour mes hommes, mais j'en ai une trentaine qui peuvent compter parmi les plus paresseux et les plus inutiles des êtres humains.

9 août.

Accompli une contre-marche de 5 milles jusque Sanga, où, grâce à Dieu, nous trouvons de l'eau douce non loin du camp.

En route, nous avons rencontré une grande caravane arabe de 800 personnes transportant un assortiment varié de perroquets, d'ivoire, de Calebasses, etc. Elles sont sous la conduite de quatre ou cinq Arabes de l'Unyanyembe et se rendent à Bagamoyo, partis depuis trente-huit jours de Tabora. Quelques-uns de nos hommes, qui s'étaient gorgés hier d'eau salée aux marais que nous avons passés, souffrent aujourd'hui de maux d'estomac.

Avant-hier, j'ai appris dans le Pori de Shunio que le capitaine Jacques était arrivé à Mpwampwa avec son expédition antiesclavagiste.

10 août.

Partis à 6 h. 20 et arrivés à Ipala, dans la Marenga Kali, à 10 heures. Distance : 12 kilomètres. Je suis sorti la nuit dernière, à 9 heures du soir, avec deux Askaris, et m'établissant dans un abri à environ 1 kilomètre en arrière du camp, j'y ai veillé, guettant jusque 5 h. 50 ce matin, soit huit heures de surveillance continue, dans l'espoir de pouvoir pincer un déserteur. Le résultat de ma veillée a été que, pendant la marche ce matin, j'ai dû faire de grands efforts pour ne pas tomber dans le sommeil, même en marchant.

Cette Marenga Kali est un endroit maudit, dont le souvenir est bien imprégné dans la mémoire de tous les Européens qui ont voyagé par cette route. J'ai dû enterrer un homme,

mort de fatigue et de soif en la traversant, mais je me considère comme ayant eu de la chance, car bien des caravanes ont été absolument détruites en passant par ce désert, et ont perdu des hommes et des charges par vingtaines à la fois. Je doute que l'on puisse trouver un endroit plus lugubre et plus désolé que la Marenga Kali ou « eaux amères » pendant ce mois-ci, alors que, depuis quarante-deux jours, il n'est plus tombé de pluie, et que la rosée même, chose curieuse, ne se dépose pas la nuit.

Ces Wanyamwezi sont réellement des gens merveilleux. Il y en a plus de 800, groupés autour de ma caravane, obéissant à mes ordres et soumis à la discipline que je leur impose. En échange, je leur garantis ma protection contre les voleurs. Je traverse continuellement leur camp et j'y observe leur façon de vivre en caravane. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus digne d'admiration que l'adresse avec laquelle ils viennent à bout de toutes les difficultés. Un des secrets essentiels de leur succès, c'est qu'ils emmènent avec eux tant de femmes que celles-ci suffisent pour le transport de la poterie, de la vaisselle, des literies et des tentes. Les hommes n'ont donc à porter que les charges d'étoffes, de fils métalliques et de perles qui sont la monnaie du pays.

Dès qu'une caravane de Wanyamwezi arrive au camp, les uns s'en vont à la recherche de vivres, d'autres vont puiser de l'eau, tandis que les plus malins de tous rassemblent de fortes provisions de bois à brûler et s'en viennent les vendre dans mon camp contre des aliments et de l'étoffe. Ces gaillards-là sont étonnants d'entrain pour le travail et ils accomplissent leurs six heures de marche sans broncher, portant sur la tête un ballot du poids de 32 kilogrammes, et ce sans boudier à la besogne, virilement. Leur pas n'est pas aussi rapide que le nôtre, mais quand nous arrivons au campement, ils ne sont jamais loin derrière nous et on les voit arriver en une longue file ininterrompue. Je les aime beaucoup; ils sont si gais et si bons travailleurs! Quelle différence avec les Soudanais au nez écrasé, au caractère si parfaitement imbécile; et quelle supériorité ces hommes ont sur les Manyema, cannibales et gourmands au verbe haut et à la langue menteuse!

Il y a ici, entre diverses tribus, des différences aussi caractéristiques que celles qui séparent les nationalités de l'Europe. Le berger Mhuma, au profil si net, comparé au Dongala rappellerait la comparaison d'un Grec antique à un Pieté. Le malheur est que si l'on couchait un pareil jugement par écrit, on serait considéré comme un détracteur de ces bons Africains. J'aime les Wahuma, les Wanyamwezi et leur race, mais à quoi sont bons les Wagogo, quelle est leur utilité, pour quel but ont-ils été conçus?

Les caravanes arabes qui ont passé hier comptaient 1,400 hommes et 200 femmes et filles. C'étaient, pour la plupart, des esclaves non destinés à être vendus, car ils retourneront à Tabora.

Les Arabes ont une peur salutaire des Allemands, maintenant. Ils n'oseraient pas vendre un esclave à Bagamoyo; il y a trop de risques à courir pour eux à ce jeu dangereux. A certains moments, je me rends bien compte qu'après tout un grand nombre de ces esclaves sont sous la garde d'un Arabe qui les nourrit et qui les soigne, et qu'ils sont ainsi dans un bien meilleur état que lorsqu'ils étaient dans leur pays, adonnés au fétichisme et se combattant sans cesse les uns les autres. Que les esclaves soient bien nourris et bien traités, cela est vrai pour les 90 pour cent des 2,000 esclaves que j'ai rencontrés depuis que j'ai quitté la côte. Ils étaient gros et

luisants et ils possédaient une petite tente pour y dormir la nuit et s'y réfugier contre le soleil pendant la journée.

C'est la chasse aux esclaves qui est une œuvre démoniaque. Une fois qu'ils ont été pris, leur sort est bien plus enviable que celui de milliers d'esclaves vivant dans la chrétienne Angleterre. Je n'ai jamais vu en Afrique, par exemple, d'aussi déplorables infortunes et des spectacles aussi hideux que ceux qui m'ont frappé à Whitechapel ou à Liverpool. Il est vrai qu'on assiste ici à des actes plus cruels et à des châtements par la fustigation qu'on ne rencontre pas souvent *at home*.

J'ai un seul reproche à faire aux porteurs Wanyamwezi: ils ont des habitudes bien malpropres. Oyez plutôt.

Dans l'Ugogo, on obtient de l'eau de puits en creusant dans le sable des trous de 4 à 5 mètres de profondeur. A ce moment de l'année, un grand nombre de ces citernes sont à sec. Comme de juste, les lieux de campement sont situés dans le voisinage de ces trous à eau. Or, les Wanyamwezi se servent invariablement de ces citernes, momentanément à sec, pour des nécessités d'une nature ordurière. Vient à tomber des pluies, ces puits se remplissent d'eau dont on se sert à nouveau, sans avoir, au préalable, curé les fosses!...

Dans la soirée, surviennent les deux Askaris que j'avais envoyés, le 23 juillet dernier, à Rudiwa, à la recherche de Sadi, le déserteur de la compagnie n° 1. Ils avaient parcouru la grand-route de Bagamoyo, puis s'étaient dirigés par l'ouest de Farahani, étaient remontés vers l'est jusqu'à Rogoro, à 144 kilomètres seulement de la mer, et toutes leurs courses étaient restées sans résultat. A Rogoro, ils avaient rencontré un courrier envoyé par Smith Mackenzie et C^{ie}. Il était malade et leur avait remis ses lettres qu'ils me remettent.

On s' imagine généralement qu'en Afrique on trouve des choses exquises, telles que des citrons, des oranges, des ananas. Si cela pouvait être vrai! Mais, hélas! dans toute l'Afrique orientale, à partir de vingt milles de la côte, il n'y a, en fait de nourriture, que ce qui s'y trouvait il y a cinq cents ans, c'est-à-dire des graines coriaces et des patates. Les blancs ont introduit, par-ci, par-là, dans les missions, des fruits de diverses sortes, mais pas sur une grande échelle.

11 août.

Arrivé à Jassa, dont le chef est Mgulambua, en 2 1/2 heures. Son investiture est signée par Emin-Pacha, chef de l'expédition impériale allemande. Nous passons à côté de monceaux de cadavres de bœufs et de vaches tués par l'épizootie. L'eau a une odeur peu agréable, mais elle est douce au goût.

12 août.

Cinq heures de marche pour arriver à Matangiri, dont le chef est Ulenca.

Il n'y a pas grand-chose ici en fait de vivres, mais on y trouve beaucoup d'eau et c'est là la chose capitale. Cette localité est un peu en dehors de la route directe.

J'ai dû adresser un discours à mes hommes ce matin, afin de les amener à marcher carrément, car, pendant les deux premières heures, on a labiné d'une façon déplorable. Le résultat de mon speech a été que pendant les deux heures suivantes on a steppé d'une façon magistrale. L'eau et les montagnes sont deux questions qui dominent la pensée des Zanzibarites. La longueur et la mesure de la marche sont pour eux en raison directe de l'abondance ou de la disette d'eau. Lorsque nous avons des montagnes en face de nous, et qu'il faut les escalader, ils en parlent des heures durant, si bien qu'on s'imaginerait que ce sont des Himalaya à franchir.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

L'EUPHORBE



LA famille des euphorbiacées est fort nombreuse. Ce sont des plantes à suc généralement laiteux. La plupart d'entre elles renferment des principes âcres, extrêmement dangereux. En Afrique, les indigènes empoisonnent les pointes de leurs flèches et de leurs lances avec le jus de certains de ces végétaux.

Cette famille est, cependant, une de celles qui fournissent le plus grand nombre de plantes utiles : ricin, manioc, croton, plantes à caoutchouc, etc. Sous nos climats, nous en possédons plus d'un spécimen, tel que le buis, par exemple. Mais c'est en Afrique surtout qu'on en trouve des variétés riches et nombreuses.

L'euphorbe proprement dite se rencontre un peu partout dans l'Afrique centrale, où elle est représentée par des variétés multiples. L'euphorbe candélabre (*Euphorbia candelabrum*) et diverses espèces d'euphorbes herboises sont surtout à noter.

L'euphorbe candélabre ou euphorbe-en-arbre, dont les branches s'enchevêtrent d'étrange façon, est partout dans la région de l'Uelle. D'aspect bizarre, ce curieux végétal ressemble aux cactacées du nouveau monde, dont il semble tenir la place en Afrique. Comme les cactus, il a la faculté de se reproduire par un fragment de ses branches mis en terre, et, de même que le eierge au Mexique, on s'en sert, chez les Mombuttus, pour enclore les domaines, délimiter les champs ou fortifier les villages.

On trouve d'ordinaire ces pittoresques spécimens du règne végétal en groupes, aux tiges entrelacées, formant souvent des murs quasi impénétrables et offrant une dégradation de couleurs des nuances les plus diverses. Junker et Schweinfurt les ont sommairement décrits au cours du récit de leurs voyages.

✠

Sur les rochers presque dépourvus de végétation qui bordent certains affluents du haut Uelle, le docteur Junker a vu certaines euphorbes-arbres inconnues jusqu'alors. Elles ont une frondaison très forte et diffèrent assez bien des euphorbes candélabres. Leur tige a de 15 à 24 centimètres et est fort dure. C'est un individu de cette espèce que représente notre gravure.

Les indigènes de la région parcourue par Junker endui-

sent leurs flèches du suc laiteux extrait des feuilles écrasées de cette euphorbe et le poison en est foudroyant.

La brousse des plaines africaines fourmille en euphorbes herbacées dont l'abondance caractérise la flore du bush.

Certaines de ces herbacées servent aux indigènes de la côte occidentale à fabriquer des remèdes contre l'asthme et la dysenterie. Ils font bouillir une poignée de feuilles jusqu'à décoction complète : celle-ci a un goût âcre et astringent et est légèrement narcotique. Ce remède est, paraît-il, très efficace.

Les noirs de la Guinée composent un puissant purgatif appelé *Agoomoo*, au moyen de la sève desséchée de la plante.

Il y a quelques années, les prisonniers de Free-Town (Sierra-Leone) se mourraient presque tous, et leur état de santé nécessita leur transfert en un autre endroit. On se perdit en conjectures sur la cause de ce dépérissement et de la recrudescence inusitée de la mortalité parmi ces malheureux, mais on finit par découvrir que, connaissant les effets de certaines euphorbes herbacées, ils absorbaient de jeunes pousses de ces plantes. Il en résultait un état profondément maladif. Elles agissaient comme un poison irritant et cumulatif dans ses effets : petit à petit, l'homme s'affaiblissait, devenait insensible et la mort survenait au bout d'un temps plus ou moins long, d'après la force de résistance de la constitution de chaque individu.

✠

Dans toute l'Afrique centrale de l'Est, les indigènes plantent autour de leurs villages des branches d'euphorbe qui prennent racine, se développent rapidement en arbres de cinq à six mètres de haut, et forment des haies absolument impénétrables, ayant de 4 à 6 mètres d'épaisseur. Dans ces enclos invulnérables, ils ménagent des ouvertures étroites qu'ils bouchent la nuit au moyen de grosses planches ou de troncs.

Dans la vaste plaine qui s'étend entre Rusese et le lac Katue, sur la rive orientale du lac Albert-Édouard, Stanley a vu d'énormes euphorbes plantées par des générations successives de Was-songora, pour en former des zeribes ou enceintes qui protègent leurs troupeaux contre les bêtes sauvages, les flèches et les lances des tribus pillardes. « Parmi ces euphorbes, écrit le grand explorateur, dont les lignes sombres entourent les groupes de huttes, plus d'une compte deux siècles au moins. »

Lors du siège récent du village du chef Sikki, près de Tabora, que les Allemands ont eu tant de peine à réduire, les troupes du corps expéditionnaire ne purent entamer les haies d'euphorbes. Le canon même semblait ne rien pouvoir contre ces murs de végétaux qui livraient passage au boulet, mais empêchaient les soldats d'avancer. Ce ne fut qu'après qu'elles eurent enfoncé les portes donnant accès dans le village qu'elles purent y pénétrer et, après trois mois de luttes, parvenir à mettre en déroute un ennemi si bien fortifié.



LE LIEUTENANT FRANCOU

Lucien Franco, né à Bruxelles, le 25 juin 1863. Lieutenant au 2^e régiment de ligne.

Engagé au service de l'Etat indépendant du Congo, le 29 août 1885. — Attaché à la brigade topographique à Boma. — Chef de la station de Lukunga. — Rentré en Belgique le 26 février 1888.

Rempli, en 1888, pour l'Etat du Congo une mission à Zanzibar et à Boma.

Attache comme second à l'expédition du Katanga, sous le commandement du capitaine Bia. Quitte l'Europe, en juin 1892, chargé du recrutement de l'escorte à Lagos. — Prend le commandement de l'expédition le 30 août 1892. Rentré à Bruxelles le 17 avril 1893.



C'ÉTAIT au mois de juillet 1888. Le capitaine Thys faisait l'intérim du département de l'intérieur de l'État du Congo. Il cherchait un officier qui pût partir de suite pour Zanzibar, où une dépêche venait de réclamer la présence immédiate d'un agent de l'État. Il songea à Franco, qui, rentré depuis quatre mois du Congo, où il avait rendu de grands services dans l'organisation des transports à Lukunga, s'était mis à la disposition de l'État pour un nouvel engagement. Il le fit appeler et le jeune lieutenant se présenta à son bureau à 10 1/2 heures du matin.

— Franco, dit le capitaine Thys, vous désirez repartir pour l'Afrique? — Oui, mon commandant. — Quand? — Quand vous voulez. — Vous êtes prêt? — Oui, mon commandant. — J'ai une mission pour vous à Zanzibar.

Et le capitaine Thys expose à Franco ce qu'il attend de lui. — Seulement, c'est urgent; il faut aller à Lisbonne prendre le bateau du Cap; il s'agit de partir de suite. — Quand? — Aujourd'hui. — Aujourd'hui!... mais il est 11 heures... et mes malles sont à la campagne, à Berchem-Sainte-Agathe... — Eh bien, vous avez deux heures et demie; le train pour Paris ne part qu'à 1 heure 30; dépêchez-vous.

Franco prit un fiacre, courut à Berchem boucler ses valises, embrasser sa famille, et, à 1 heure 30, il partait pour Zanzibar, via Lisbonne et le cap de Bonne-Espérance.

Tel est l'homme que, deux ans plus tard, le capitaine Thys donna comme second au capitaine Bia, commandant de l'expédition du Katanga par la voie du Sankuru. Le *Mouvement géographique* a raconté, dans ses numéros des 16 et 19 avril dernier, la part considérable qu'il a prise à cette belle exploration — une des plus importantes qui aient été accomplies dans le bassin du Congo — et la façon exceptionnellement brillante dont il a accompli sa mission après qu'il eut pris le commandement de l'expédition à la mort du regretté capitaine Bia.

De Bunkeia, où la colonne arriva le 30 janvier 1892 et où elle rencontra l'expédition Stairs, le lieutenant Franco alla vers l'est avec son chef, explorer le lac Moéro, le Luapula et le lac Bangwelo. Puis, revenant vers l'ouest, il explora les districts frontières de l'État, jusqu'à Ntenke, au sud de Bunkeia.

A partir de ce point, où mourut Bia, Franco prit le commandement. Il semblait qu'après les terribles épreuves que ses hommes avaient eu à supporter, le jeune commandant pouvait se croire en droit de regagner Luambo par le chemin le plus direct. Ils avaient subi la famine dans le Katanga, pataugé des jours durant dans d'horribles marécages sur les bords du Luapula, été décimés par la petite vérole dans l'Iramba, perdu leur chef et leur nombre était réduit des trois quarts.

Mais ce courageux soldat ne se laissa pas abattre par tant de malheurs. L'inconnu de l'ouest l'attirait: il y avait là toute une vaste région à reconnaître, à rattacher aux itinéraires de Cameron, de Capello et Ivens, de Le Marinel, de Delecommune..., et trois mois durant le vaillant officier, admirablement secondé par ses compagnons de route, promène son ardeur d'investigation de la source du Lualaba, qu'il découvre, jusqu'à Gongo Lutete, sur le Lomami, reconnaissant sur sa route le cours du haut Lualaba jusqu'aux rapides de Kalenge, le cours inconnu du Lubudi, les sources du Sankuru et du Lueme, le cours complet de cette dernière rivière et celui du Lubishi.

Plus de 6,000 kilomètres ont été parcourus pédestrement, à travers une région hier encore ignorée. Quatre-vingt-quatre positions géographiques et plus de mille altitudes ont été déterminées en cours de route. Un journal traitant de toutes les questions a été tenu jour par jour, et une esquisse géologique du pays compris entre Léopoldville et Ntenke sera dressée par le Dr Cornet, qui rapporte de nombreuses caisses de documents géologiques.

Aucune expédition belge au Congo n'a, jusqu'ici, réussi à rapporter à la science une aussi importante contribution.

LA MUSIQUE CHEZ LES NÈGRES

II

La *marimba*, avons-nous dit, se trouve répandue partout en Afrique et repose sur le principe de ces instruments dont jouent les enfants chez nous : tablettes de verre que l'on fait résonner au moyen de baguettes terminées par des boulettes de caoutchouc ou d'autre matière. En général, les nègres de l'Éthiopie font reposer l'instrument sur desalebasses qui font office de tables d'harmonie. D'autres peuplades remplacent lesalebasses par des morceaux de bois creux.

Le joueur tient à chaque main deux baguettes qu'il sépare l'une de l'autre au moyen des doigts. Il peut donc faire entendre quatre sons à la fois.

Les Niams-Niams sont d'excellents musiciens. Junker a assisté à des concerts donnés par plusieurs instrumentistes, jouant bien d'accord, avec des nuances dans leur jeu, des gradations savamment comprises.

Le jeu de la *marimba* est mélodieux et les tons sont bien espacés et groupés. D'ordinaire, au commencement, le jeu de l'artiste nègre est lent et traînant, puis il se précipite pour recommencer de nouveau. « Il ressemble, dit Junker, à une conversation qui n'a jamais de fin. » Il y a un ton fondamental qui domine tout le jeu et autour duquel se groupent des tons secondaires. Jamais il ne se produit de dissonances, de fausses notes.

Mais si les Niams-Niams sont des musiciens distingués, on ne peut dire que tous leurs congénères méritent le même compliment. Pour eux, la musique consiste en une horrible cacophonie. Plus il y a de tapage, plus c'est beau, et ils ont inventé des instruments divers pour parvenir à leur but. Tantôt ce sont de longs tambours creusés dans un bois friable et qui résonnent avec force; tantôt un tronc creusé et recouvert de peau à ses deux extrémités; tantôt, des trompes

faites d'une défense d'éléphant; puis des marmites, des sonnettes, des sifflets et des chalumeaux.

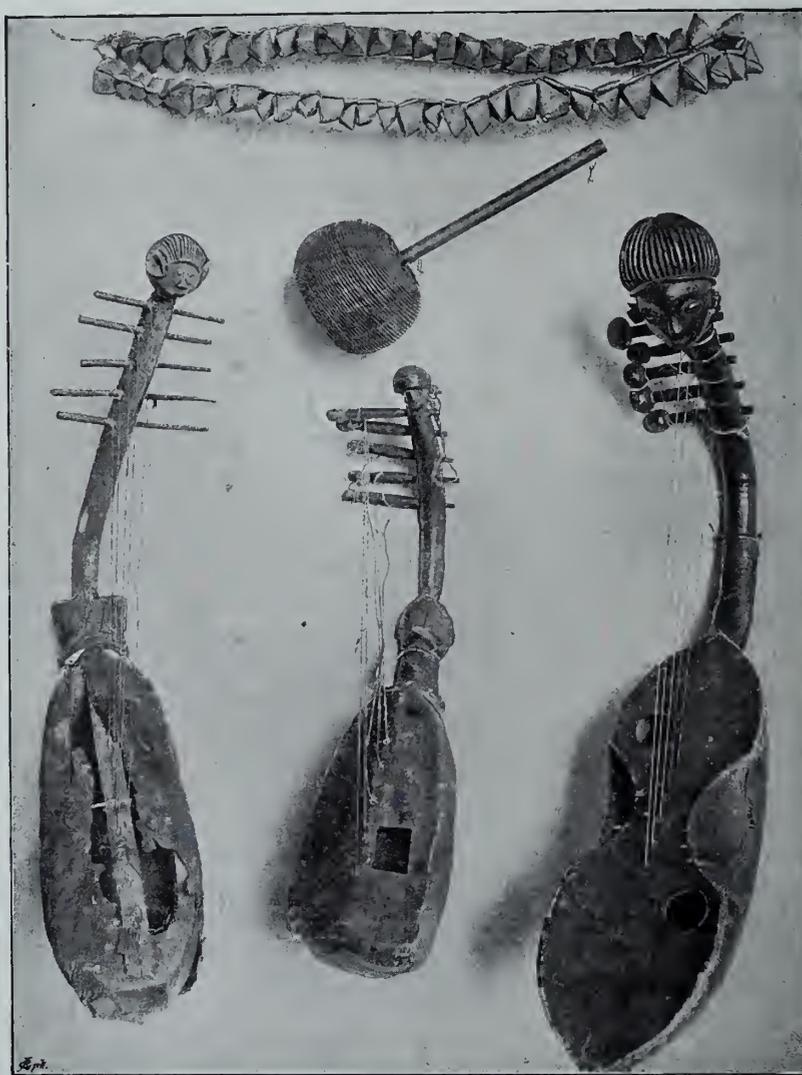
✱

En général, cependant, les indigènes sont bien doués à l'égard du rythme, bien qu'ils soient dépourvus de toute sensibilité d'oreille. Ils se plaisent, dans leurs chants, à des sons monotones qu'ils ne cherchent ni à varier ni à combiner entre eux. Ils manquent du souffle créateur, de cet esprit d'initiative dont l'absence est signalée par Stairs, dans son *Journal*, et qui arrête chez eux tout progrès. Chose curieuse, la musique, même rudimentaire ainsi qu'ils la pratiquent, leur procure une grande joie. Le canotier accompagne d'une chanson les mouvements de sa pagaie, le porteur chante en marchant, la ménagère en écrasant son grain, et le soir, les villageois, réunis autour du feu, répètent pendant des heures, avec un plaisir toujours nouveau, les mêmes notes et le même vers dont les paroles n'ont aucun sens.

Leur chant est un récitatif interrompu par le chœur et accompagné, dans la région du Congo moyen, de battements de mains cadencés.

Les A-Sande ou Niams-Niams possèdent, eux,

des bardes, des troubadours qui se servent pour s'accompagner de guitares qu'ils appellent *kundi* et qui sont figurées sur notre gravure. Ces troubadours s'en vont de village en village célébrer devant les habitations des chefs et des notables les gloires de la race A-Sande, sa puissance et ses hauts faits, absolument comme chez nous au moyen âge, aux portes des castels et des monastères, s'en allaient chanter les ménestrels.



Guitares et crécelles des Niams-Niams.

Les chefs eux-mêmes ne dédaignent pas de prendre la lyre. Junker, arrivant chez Bangoja, fut reçu par le chef, qui le fit assister à un concert d'instruments divers accompagnés en sourdine de chants étouffés et fort harmonieux.

Puis Bangoja saisit sa *kundi* et s'accompagnant de son instrument entonna un air étrange. Tantôt il dansait, tantôt il chantait. Il contait les guerres de ses pères, leurs lointains voyages, puis leur mort. Lorsqu'il abordait ce dernier chapitre, sa voix baissait, elle devenait lente et grave, puis elle reprenait un ton de fanfare, de joie : il parlait de la gloire des descendants.

Il chanta ensuite le temps présent, donnant son opinion sur les hommes et les choses, exprimant des pensées philosophiques sur la fragilité de la gloire et les malheurs qui suivent souvent les faits heureux.

Quand il eut fini, le peuple fit entendre le bruit cadencé de racloirs, de sonnettes de bois et de crécelles, dont, sur notre gravure, on aperçoit des spécimens.

Livingstone cite aussi l'un de ces bardes qu'il rencontra au cours de son voyage dans le haut Zambèze. « C'était, dit le célèbre voyageur, un véritable poète qui nous a suivi pendant plusieurs jours. Dans tous les endroits où nous avons fait halte, il a chanté nos louanges en des strophes faciles et harmonieuses, formées de vers blancs composés de cinq syllabes. Tout d'abord, le chant n'avait que quelques lignes; mais chaque jour, l'auteur, recueillant de nouveaux détails sur nous, allongeait son poème; et notre éloge a fini par devenir une ode d'une assez belle longueur. Quand la distance où il était de chez lui l'obligea de nous quitter, il nous en exprima tous ses regrets; et il retourna dans ses foyers, après avoir touché, bien entendu, le prix de ses louanges, non moins utiles qu'agréables.

« Un autre enfant d'Apollon fait partie de notre escorte. A la veillée, pendant que les autres jasant, font la cuisine ou dorment, il redit ses poèmes, ou il raconte tout ce qu'il a vu chez les blancs, et ce qu'il a remarqué sur la route. Il en résulte que tous les soirs quelque chant nouveau s'ajoute à son odyssée.

« L'improvisation, d'ailleurs, lui est facile : jamais il ne reste à court; si le mot lui échappe, il ne s'arrête pas pour cela, il remplit la mesure d'un son particulier qui n'a pas de sens, mais qui conserve le rythme. En récitant ses poèmes, il s'accompagne sur la *sansa*, instrument pourvu de neuf touches en fer, que l'on frappe avec le pouce, tandis que les doigts en maintiennent la boîte. La partie creuse et décorée fait face à l'artiste. Les gens qui ont le goût de la musique et ne sont pas assez riches pour acheter cet instrument, le remplacent, ou plutôt s'en fabriquent un avec de grosses tiges de sorgho dont ils forment la caisse; ils fabriquent les touches avec des éclats de bambou. Le son est faible, mais n'en paraît pas moins ravir l'exécutant. »



Nombreux et variés sont les instruments de musique dont se servent les nègres.

Voici d'abord le *zeze*, une guitare monocorde dont la caisse est faite d'une gourde ouverte par le bas. A la partie supérieure de celle-ci est attaché, au moyen de cordons, un fragment de gourde triangulaire fendu dans sa longueur pour recevoir le manche qui se projette à angle droit. Ce manche, en bois

léger, a de cinquante à soixante centimètres de long; il présente trois touches formées chacune par deux entailles, laissant un intervalle entre elles, ce qui porte l'étendue de l'instrument à six notes.

Une seule corde, en fibre de raphia, est nouée au bout du manche qui se trouve auprès de la gourde, passe sur un chevalet fait avec une plume courbée, que l'on élève ou qu'on affaisse pour accorder le *zeze*, et va se fixer à une autre saillie placée au delà des touches. Quelquefois, une seconde corde est attachée le long du manche et accompagne en bourdon la première qui est au-dessous.

La collection de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* possède deux fort belles mandolines, venues de Djibir et qui se rapprochent de la *kinanda* de la côte orientale.

La *kinanda* est le prototype de la harpe, du psaltérion, du luth et de la lyre. C'est une sorte de mandoline composée d'une gourde ouverte, d'un manche et d'un arc dont l'extrémité est curieusement ciselée. L'instrument se tient de la main gauche, et ses cordes sont frappées au moyen d'un roseau. La gourde est décorée d'arabesques peintes en noir.

Une autre *kinanda* est formée d'une boîte creusée dans une grosse planche et, par conséquent, d'une seule pièce. Elle est pourvue d'une dizaine de cordes en boyaux ou en fibre végétale, montées au-dessus de la partie creuse. Ces cordes sont tendues au moyen de roseaux fichés à l'extrémité de l'arc et qu'on manœuvre à la façon des clefs de nos violons.



Les instruments à vent sont également en usage chez les indigènes, qui les préfèrent souvent parce qu'ils sont plus sonores. Ils fabriquent des pipeaux faits de tiges de sorgho percées de trous à l'extrémité. Le son qui s'en échappe est faible et l'instrument a tout à fait l'aspect du chalumeau bucolique.

Ils ont, en outre, de primitives ocarinas faites d'une petite gourde percée de trous nombreux. On souffle par une des ouvertures, en appliquant ses doigts sur les autres, et on obtient différents sons aigus et vibrants, qui déchirent l'oreille d'un blanc.

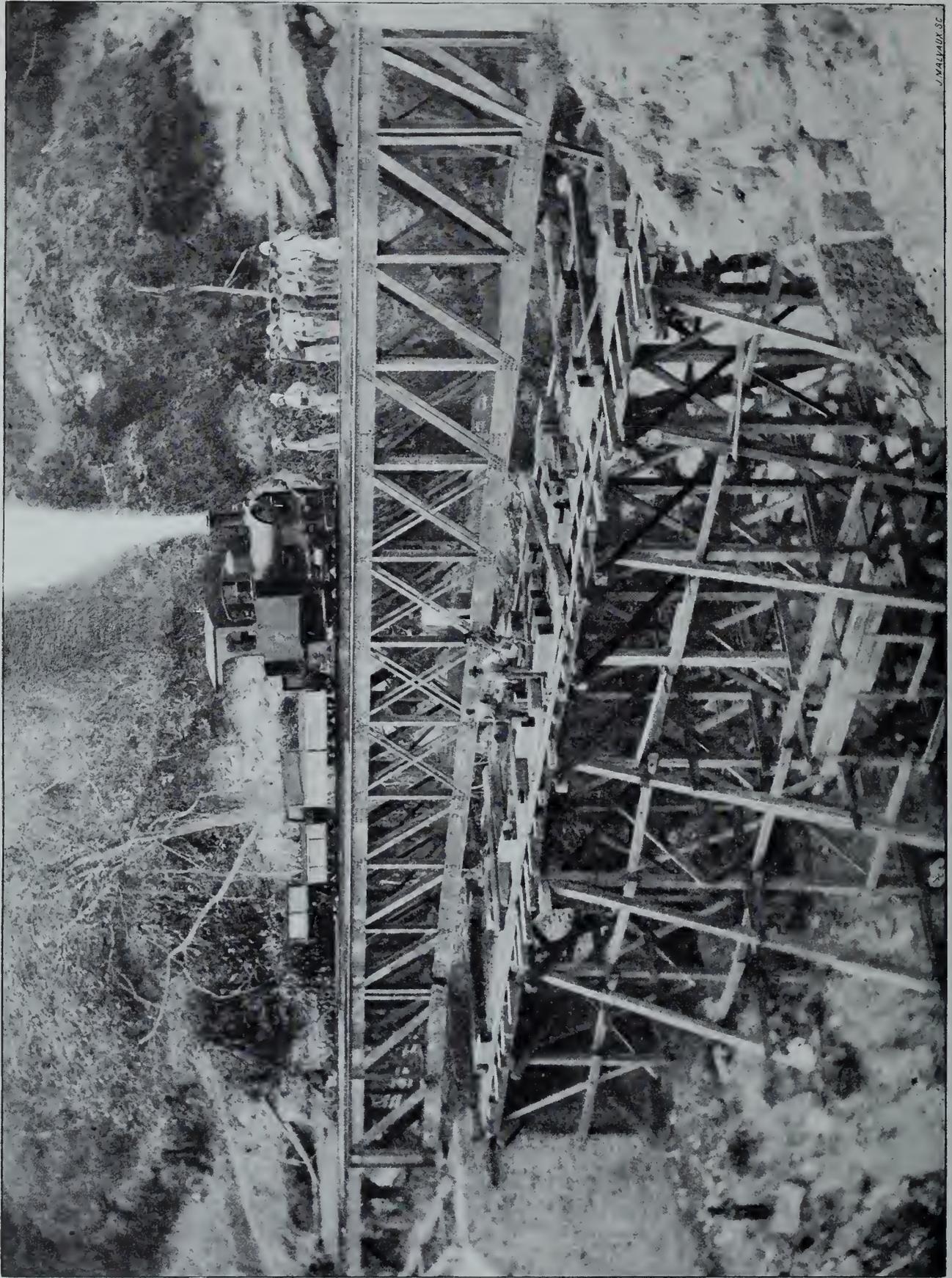
Les nègres du Tanganika ont des sifflets faits dans un tube de fer ou dans une petite corne d'antilope.

Burton parle du *barghumi*, corne d'orix, de chèvre ou de kudu, percée d'une ouverture de la largeur de l'ongle, faite à six ou huit centimètres de la pointe; cette dernière est souvent coiffée d'un tuyau de canne, où s'emmanche une queue de zèbre ou de girafe. Il se joue des lèvres et donne cinq ou six notes différentes. Bien joué, il ressemble au bugle militaire.

L'instrument favori de tous les noirs est néanmoins le tambour. Il invite au plaisir, accueille l'étranger, honore la puissance, chasse les esprits, guérit les malades, sert de télégraphe, donne le signal de la guerre. Sans le tambour, l'existence de l'Africain serait vide. Il en est de 2 mètres de long et de 80 centimètres de diamètre, d'autres ont 30 centimètres seulement.

Les timbales s'imitent au moyen de grosses gourdes, ou bien de vases d'airain à fond plat qu'on renverse et qu'on frappe avec un marteau de bois.

Dans certains districts, ils ont le *sanji*, gourde remplie de cailloux faisant office de grelots et qui ressemble au hochet des enfants européens.



J. M. G. L. S. E.

Le pont en acier du ravin de la Chute, au kilomètre 14.300 (D'après une photographie du Dr. Etienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DE LA CHUTE

DANS notre dernier numéro, parlant du ravin de Pondene, nous disions que cette crevasse, presque complètement dépourvue d'eau à la saison sèche, devenait, à l'époque des grandes pluies, une rivière tumultueuse et d'un débit considérable.

Il en est de même pour la plupart des cours d'eau que traverse le chemin de fer entre Matadi et le massif de Palaballa. Dans toute cette région, où les montagnes se succèdent presque sans interruption, il suffit souvent d'un de ces violents orages, accompagnés de pluies diluviennes, comme on n'en voit que sous les tropiques, pour changer subitement le moindre ruisseau en un torrent impétueux qui renverse et balaye tout sur son passage.

Ces crues énormes sont parfois tellement soudaines, que l'on a déjà vu, en dehors des dégâts matériels qu'elles provoquent, de graves accidents se produire.

Un jour, six ouvriers sénégalais qui travaillaient dans le ravin de la Chute furent surpris par un orage. Ayant négligé de se garer à temps, ils entendirent tout à coup le terrible mugissement des eaux qui dévalaient de la montagne, et, avant d'avoir pu quitter le lit de la rivière, ils furent engloutis par la trombe et entraînés au loin. Trois d'entre eux réussirent à se sauver ; mais les autres périrent et leurs corps ne furent jamais retrouvés.

⚡

Le ravin de la Chute a été, pour les ingénieurs du chemin de fer, le plus difficile à franchir, tant au point de vue purement technique qu'au point de vue de la construction proprement dite.

La solution la plus économique qui se présentait consistait en un pont d'une travée, de 40 mètres d'ouverture, avec voie en rampe de 28 millimètres par mètre et courbes de 50 mètres aux deux extrémités.

Le projet de cet ouvrage d'art étant assez original, nous avons pensé que plusieurs de nos lecteurs nous sauraient gré de leur fournir quelques détails techniques qui sortent peut-être un peu du cadre habituel de notre publication, mais qui montreront combien, dans des entreprises lointaines du genre de celle du chemin de fer du Congo, il faut étudier avec soin toutes les questions jusque dans leurs moindres détails.

Pour des ouvrages d'art relativement considérables, comme celui qui nous occupe, la question du poids est essentielle.

Elle est d'autant plus importante que les frais de transport maritime, de transport à pied d'œuvre et de montage, sont extrêmement onéreux.

Il s'agissait donc de diminuer le plus possible le poids de l'ouvrage sans compromettre en rien sa stabilité. Voici comment on y parvint :

Afin de réaliser la pente de 28 millimètres par mètre, la partie supérieure des entretoises, ou pièces transversales, fut placée à la hauteur de la semelle supérieure des poutres principales, cette semelle ayant elle-même la pente de 28 millimètres. Quant à la semelle inférieure, on la maintint horizontale comme cela se fait d'ordinaire.

Étant donné que le pont présentait, à l'entrée et à la sortie, une courbe de 50 mètres, si l'on avait adopté, pour l'élaboration du projet, les procédés habituels, la largeur du tablier eût été de 6 mètres sur toute son étendue.

Au lieu de cela on a réussi à réduire cette largeur à 3 mètres dans la partie centrale sur un espace de 30 mètres. D'où une économie considérable dans le poids total de l'ouvrage.

Aux deux extrémités la poutre intérieure a été dédoublée pour permettre le passage de la voie courbe qui est indiquée en pointillés sur le croquis ci-dessous.

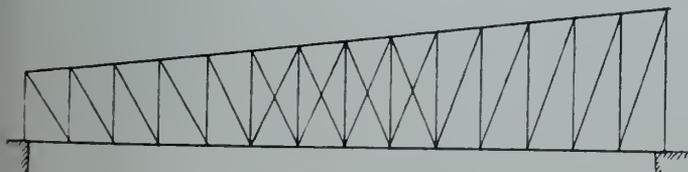
En outre, par suite de la disposition adoptée, la largeur d'appui sur les maçonneries, d'où dépend l'équilibre du pont, n'a pas été modifiée, car les appareils de support, placés aux extrémités des poutres transversales auxquelles viennent s'assembler les longerons principaux, sont restés écartés de 6 mètres.

Quant à la résistance des différents éléments de l'ouvrage, elle est parfaite. Les calculs le montrent et, d'ailleurs, le pont livre actuellement passage à de nombreux trains de service.

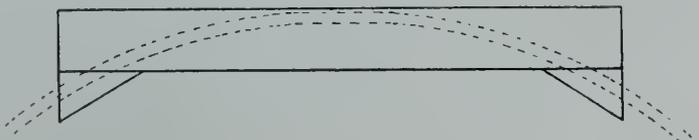
La photographie que nous reproduisons ci-contre a été prise par le D^r Étienne, au moment où le premier train franchissait le ravin de la Chute. Sur le pont, une locomotive et deux wagons qui viennent d'amener le haut personnel de la Compagnie du chemin de fer.

Entre les piles de maçonneries, on aperçoit encore le pont de service au moyen duquel on a procédé au montage du tablier métallique.

Ce colossal échafaudage, qui mesure près de 35 mètres de hauteur, représente, à lui seul, un travail considérable. A l'heure actuelle, il doit avoir disparu et nous espérons être prochainement en mesure de montrer à nos lecteurs une vue du pont, entièrement dégagé des ouvrages provisoires qui ont servi à sa construction.



Élévation du pont.



Plan du pont.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Les Wagogo. — Une caravane de Wanyamwezi. — Une cause de maladies. — Les vampires de la côte.
Le mtama. — Nos boys.

12 août 1891.

Nous sommes au cœur de l'Ugogo. Quelques détails au sujet de ce peuple ne seraient peut-être pas inutiles. Ainsi qu'on le sait, les Wagogo ont une mauvaise réputation comme voleurs de caravane. Ils n'agissent pas à la façon des Wahehe, qui se mettent en embuscade, poignent les porteurs retardataires, puis filent avec leurs charges; mais, pendant la nuit, ils rôdent à deux ou trois, guettant une bonne occasion, se glissent alors dans le campement, mettent la main sur ce qu'ils peuvent prendre, de préférence les fusils, puis s'esquivalent. Deux chefs seulement de l'Ugogo demandent encore un *hongo*; les autres n'osent pas les imiter, n'étant pas assez forts. Actuellement, les européens, s'ils ont quelques cinquante fusils avec eux, ne payent plus que rarement un *hongo*; il y a quelques années à peine, il fallait en acquitter un dans presque chaque village de la route. Beaucoup de leurs dispositions pour le vol ont été guéries par les blancs, qui leur ont donné du plomb quand ils réclamaient du *hongo*, et ce fait, combiné avec la perte de tout leur bétail, amènera peut-être les Wagogo à abandonner leurs habitudes de paresse.

Ce ne sont pas d'habiles commerçants comme les Wanyamwezi, et ils ne veulent, sous aucun prétexte, porter des charges: ils considèrent cette besogne comme au-dessous d'eux. On les voit des jours entiers affalés devant leurs tombes, ne faisant absolument rien.

Pour se procurer du gibier, ils ne sont pas moins malhabiles et lourds; et ils sont totalement ignorants des moyens variés et adroits qu'emploient plus haut les habitants pour prendre le gibier au piège. Selon moi, ils n'excellent qu'en une seule chose: dans la fabrication de fines chaînettes de fer destinées à orner leur cou et leurs oreilles. Ils fabriquent également de solides et jolis bracelets en cuivre jaune ou rouge, mais leurs lances n'ont aucune finesse.

Le sel doit être commun dans l'Ugogo, car les indigènes en sont abondamment pourvus. Ils l'obtiennent peut-être aux étangs salés, qui sont nombreux dans le sud du district.

L'altitude de notre campement est de 1,076 mètres, de façon que, depuis Mpwapwa, nous n'avons cessé de monter graduellement. Cela continuera sans doute jusqu'à ce que nous ayons atteint 1,276 pieds, ce qui est l'altitude voisine de la longitude de Dabuwa. A partir de ce dernier point, les eaux coulent vers le Nil ou vers le Congo et on commence à descendre.

La moyenne de nos malades se maintient à vingt hommes incapables de porter des charges. J'ai 34 porteurs Wanyamwezi supplémentaires. A Mualala, il faudra que je cherche à m'en procurer encore.

La latitude est de 6° 3' sud. Hier, elle était de 6° et

demain nous inclinons de nouveau légèrement vers le nord.

13 août.

Après quatre heures et demie, nous sommes arrivés à Irindi avec notre caravane, très fatiguée. Pendant toute la route, nous avons dû passer à travers de vilaines broussailles, et rien n'épuise les hommes comme de devoir continuellement se courber. Le pays est un des plus déplaisants qui soit; on ne voit que des arbres décharnés, et des herbes jaunies et tordues. De plus, l'eau est rare et mauvaise.

Tout le monde a souffert du soleil, et on a beau faire, les campements sont toujours, plus ou moins, exposés à ses rayons.

Nous avons perdu un homme hier. Il s'était écarté de la caravane avec sa charge et son fusil, et il est probable qu'il aura été tué par les Wagogo.

Le chef d'Irindi m'a envoyé six chèvres, ainsi que celui d'Ugomvia. J'ai rempli d'allégresse l'âme de ce dernier en lui remettant une lettre priant les blancs qui viendraient à passer de le traiter convenablement et de ne pas lui voler sa volaille et ses chèvres. Je lui ai fait cadeau de deux gilets élégants et d'un peu de cotonnette américaine. Je crois que l'Ugogo est la partie la moins productrice des possessions allemandes, et sa population est la plus inutile qui soit.

Le nombre des malades augmente, et je grille chaque jour d'impatience d'être loin de ce maudit pays, dans une région saine où je pourrais, comme jadis sur le Congo, m'amuser à tirer sur les hippo et à les voir harponner par les indigènes, comme je le vis faire près de l'Aruwimi.

14 août.

Encore une fois quatre heures et demie de marche au travers de buissons épais et terriblement éreintants pour les Zanzibarites qui portent leurs charges sur la tête. A chaque pas, ils doivent se baisser pour éviter les branches inférieures. Sous ce rapport, la méthode de portage des Wanyamwezi est, de loin, préférable, car ils mettent leurs ballots sur l'épaule et non sur la tête.

En arrivant au camp, les Wanyamwezi se sont mis à piller le village. Ils n'ont cessé que lorsque je suis survenu avec mes gens, qui les ont chassés à coups de bâton. J'ai menacé leurs chefs de leur refuser l'autorisation de continuer à voyager sous ma sauvegarde. Je les ai prévenus que je prierais Makenge, le chef du village, situé à deux journées plus haut, de prélever le tribut sur eux. Quelque temps après, ils sont venus me trouver en corps et ont sollicité mon pardon, que j'ai accordé après une heure d'instances. Il y a plus de 900 Wanyamwezi qui voyagent avec ma caravane. J'ai donc

sous mes ordres 1,350 hommes, toute une petite armée et le plus grand nombre d'hommes que j'aie jamais eu à commander.

L'altitude du camp est de 881 mètres, soit une descente de 182 mètres depuis Sanga. La latitude est de 5° 56'.

15 août.

Après 2 heures et 20 minutes, nous stoppons à Bubu ou Rububu, et nous dressons notre camp près de la rivière de ce nom, au centre de la plaine. Le lit de la rivière est aussi sec qu'un vieil os, mais, par-ci par-là, existent des flaques boueuses d'où les caravanes tirent leur eau. J'ai tiré un superbe canard à écailles au moment de notre arrivée.

Nous avons eu près de cinquante malades ce matin, dont vingt incapables de porter. Nous n'avons pu réussir à enlever nos charges qu'en faisant porter par quelques askaris des boîtes de munitions. La cause principale des maladies, c'est l'absorption de grandes quantités d'eau alcaline et de graines de millet ou maweli, qui irritent les estomacs qui n'y sont pas habitués et causent de la diarrhée, d'où faiblesse du corps. Ce grand nombre de malades me cause bien des inquiétudes. Si nous avons au moins du mtama au lieu de ce maudit maweli, tout irait bien et la santé des hommes serait bientôt rétablie.

Parmi nos gens, il y a de parfaits sauvages. Ils viennent surtout de Mombasa et l'on dirait vraiment qu'ils n'ont jamais vu de blancs auparavant. Au début, leurs chefs, Mza et Sadick étaient absolument sans utilité. Le premier a fait des progrès considérables; mais j'ai dû réduire le second à la condition de porteur, bien qu'il ne puisse porter plus de vingt livres, car c'est un petit homme jaune, d'apparence frêle. C'est une chose monstrueuse, combien l'on vole et l'on trompe l'homme blanc qui organise dans ce pays une caravane. Tous ces Arabes de Zanzibar s'attachent à quelqu'un comme des vampires, lui soutirant tout ce qu'ils peuvent et même, quand la caravane est partie, persuadent souvent aux hommes de désert.

16 août.

Arrivés en trois heures trois quarts au village de Mokenki, où je m'attends à voir les indigènes me réclamer le *hongo*, car ils en ont l'habitude.

La majeure partie de mes hommes est épuisée par une marche continue de onze étapes depuis Mpwapwa, au travers d'un désert desséché et nu, avec de la mauvaise eau et une nourriture insuffisante. De Mpwapwa jusqu'ici, il y a 136 kilomètres. Nous avons donc bien marché, car il faut considérer que nous sommes mal nourris, mal abreuvés et encombrés de malades. Ici les natifs cultivent le mtama. Le ciel en soit loué, car on peut, sans inconvénient, en manger de grandes quantités et il ne gonfle pas après ingestion dans

l'estomac, comme le maweli ou millet, qui cause aux hommes de terribles maux de ventre.

Altitude du camp, 780 mètres.

17 août.

Nous avons pris ici un repos mérité d'un jour. Au moment du coucher, hier soir, ni les chefs, ni les habitants du village n'étaient encore venus me voir. Je leur fis dire que j'étais très mécontent de ce manque d'égards et que cela me donnait à penser qu'ils complotaient quelque mauvais tour. Un des chefs me fit répondre qu'ils craignaient que l'homme blanc ne fût venu pour venger le massacre de 300 Wamyamwezi tués l'an dernier, et que c'était la cause de leur abstention. Ils promettaient de venir dans la soirée. Comme de juste, je n'ajoutai aucune foi à leurs dires.

La caravane du Belutchi, que nous avons laissée près de Sanga, à 80 kilomètres en arrière, vient d'arriver ce matin, après avoir quitté ce village le même jour que moi.

La marche en plein soleil hier, par une journée torride, m'a donné un affreux mal de tête. J'ai la fièvre (102°) aujourd'hui et de violentes douleurs entre les épaules. Il y a encore quinze étapes d'ici à Tabora.

Les boys de l'expédition sont une source constante de déboires pour moi. J'en avais enrôlé deux en qualité de *steward*, ou *stewedi*, comme on dit à Zanzibar. Ils devaient être les chefs des boys et recevoir 7 dollars par mois. Or, un *stewedi* est censé connaître les besoins du service d'un blanc. Cela n'empêche pas les miens d'ignorer même l'usage de la boucle d'une courroie. A l'heure qu'il est encore, quand ils servent, ils tiennent l'assiette dans une position inclinée de façon que tout ce qu'il y a dessus glisse à terre. Je les ai réduits à 5 dollars, salaire de mes autres boys. Heureusement, j'ai un bon cuisinier.

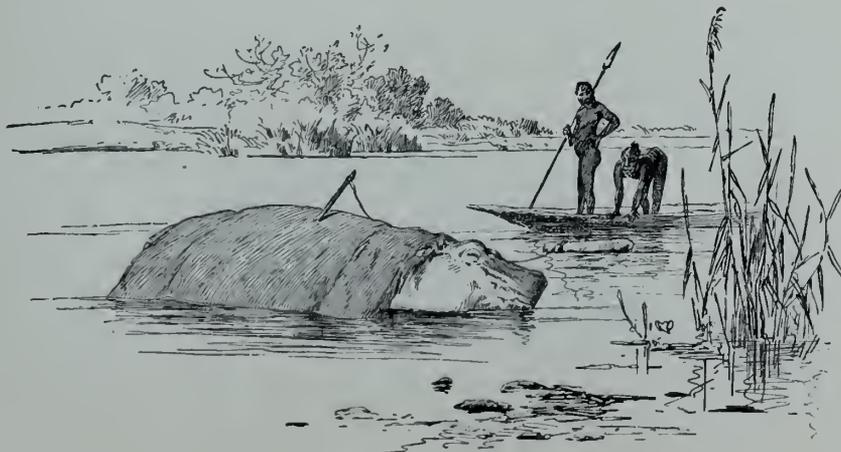
18 août.

Arrivés à Tiwi, en trois heures et demie, et campés près de la rivière de ce nom, laquelle, maintenant, présente l'aspect d'une succession de flaques dont l'eau, heureusement, est bonne; c'est la meilleure que nous ayons bue depuis Mpwapwa. Apercevant du poisson dans les flaques, je confiai mon filet à mes hommes, qui avaient pêché, avant midi, 35 livres de poisson. On dit que le gibier d'eau est abondant plus bas.

Aucun des chefs de Makengi n'est venu me voir hier. Ils doivent avoir été dans une terreur folle, en voyant arriver un blanc. Ils avaient, en effet, volé 4 balles au Belutchi qui, maintenant, s'est mis sous ma protection, et ils pouvaient croire que je venais les châtier pour ce fait.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



LE PORC - ÉPIC

CET animal (*Hystrix cristatus*) a une aire de dispersion fort étendue : il habite le midi de l'Europe et de l'Asie, particulièrement l'Inde et Ceylan, et tout le nord et le centre de l'Afrique jusqu'au delà de l'équateur; il est commun dans diverses parties du Congo, où les indigènes le désignent sous les noms de *nkake* et de *thunder*.

Junker et Schweinfurt l'ont fréquemment rencontré dans la région du haut Uelle, où certains noirs en ont une terreur superstitieuse.

Le porc-épic a pour caractère : museau court et obtus, couvert seulement de quelques poils; lèvre supérieure épaisse et garnie de fortes moustaches noires; cou orné d'une longue crinière; dos couvert de piquants serrés, longs, lisses, pointus et entremêlés de poils soyeux; ces piquants sont d'un brun-noir et blanc, ces deux teintes alternent mais la base et la pointe sont blanches; le bout de la queue est garni de piquants plus courts; le ventre est couvert de poils bruns à extrémité rousse.

L'animal peut à volonté dresser ou coucher ses piquants, et il en est de même de la crinière. Il mesure 66 centimètres de long, sa queue en a 16 et la hauteur, au garrot, est de 25 centimètres.

C'est un animal timide et fort inoffensif, qui mène une vie solitaire sans faire de mal à aucun être. Pendant le jour, il repose dans le terrier qu'il s'est creusé et n'en sort qu'après le coucher du soleil pour rôder aux environs à la recherche de sa nourriture; celle-ci se compose de racines, de fruits, d'écorces d'arbres et de substances végétales succulentes.

Sa marche est lente et il court avec peu de rapidité. Quand le porc-épic est surpris hors de son terrier, il prend un air menaçant, redresse la tête, hérisse ses piquants qui produisent un bruit particulier en se frottant les uns contre les autres, trépigne des pieds et fait entendre un grognement sourd. Mais tout cela ne le rend guère redoutable, car ses piquants ne

sont qu'une arme défensive et ne peuvent blesser qu'un maladroit; il suffit de saisir adroitement l'animal par sa crinière pour l'enlever sans se blesser et le mettre hors d'état de défense. D'autres fois, il se roule en boule comme le hérisson, et les piquants qui l'entourent alors de toutes parts rendent sa capture difficile.

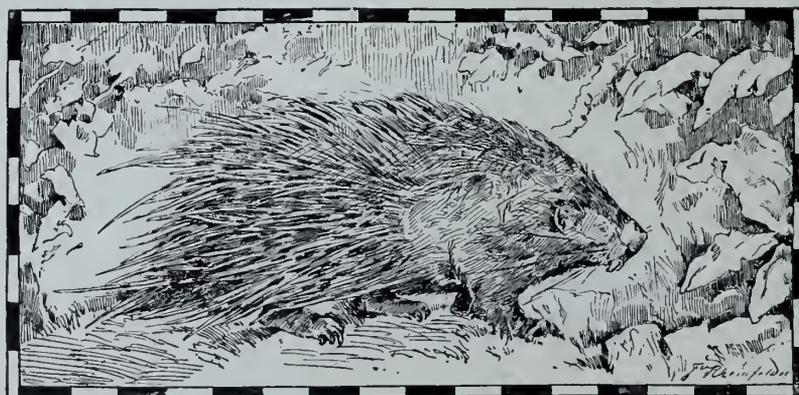
L'époque de la reproduction varie suivant le pays : En Italie, elle a lieu en avril; en Afrique, en janvier. Le mâle cherche alors une femelle et tous deux vivent ensemble pendant quelque temps. Au bout de soixante à soixante-dix jours, la femelle dépose dans son terrier deux à quatre petits sur une chaude litière de feuilles mortes et d'herbes sèches. Les jeunes naissent les yeux ouverts et le corps couvert de piquants, mais ceux-ci sont mous, courts, collés au corps et ne durcissent qu'au bout de quelques jours. Les jeunes quittent leur mère dès qu'ils savent se suffire à eux-mêmes.

✠

La chair du porc-épic est mangée par diverses tribus indigènes qui aiment à se parer de leurs piquants. Les femmes s'en servent pour retenir le savant édifice de leur chevelure et pour les faire passer dans leur nez ou leurs oreilles. Chez certains noirs de la région du haut Uelle, les chefs seuls peuvent user des piquants de l'*Hystrix*.

Chez d'autres, les sorciers s'en font de bizarres ornements destinés à les rendre plus redoutables, à impressionner plus fortement leurs crédules sectateurs. Ils s'en fabriquent des crinières fantastiques, en parsèment leurs habillements ou encore les vendent fort cher en guise d'amulettes, de fétiches que les noirs transportent avec une sainte terreur dans leur case ou serrent précieusement dans leur pagne.

Ils portent toujours sur eux certaines de ces amulettes réputées un sûr préservatif contre les dangers, contre les blessures, et il n'arrive que trop souvent qu'ils en expérimentent l'invanité.



HUBERT VAN NEUSS

Né à Hasselt, le 10 décembre 1839. — Secrétaire général au ministère des finances de Belgique.

Administrateur général du département des finances de l'État indépendant du Congo (mai 1885 juin 1890).

UN des ouvriers de la première heure, un de ceux qui, après avoir rendu à l'État naissant de grands et de durables services, se sont effacés trop tôt, une fois leur tâche accomplie.

Parmi les hauts fonctionnaires de l'Administration belge, M. Van Neuss, à cause de sa compétence spéciale en matière financière, était tout naturellement désigné pour être chargé de l'organisation financière du jeune État. De la bonne ou de la mauvaise direction de celle-ci dépendait, en effet, la prospérité ou le dépérissement lent et fatal de l'entreprise congolaise. « Faites-moi de bonnes finances et je vous ferai de bonne politique. » M. Van Neuss, en dépit des difficultés multiples qu'il avait à vaincre, parvint, tout en s'occupant activement des nombreux et délicats rouages de son administration, à établir avec autant de sagesse que de tact le point de départ du système financier de l'État.

Possédant des connaissances très variées, doué d'une remarquable faculté d'assimilation, plein de ce bon sens qui fait la renommée de notre peuple, Hubert Van Neuss est un homme au jugement sûr et droit. Il ne se paye pas de mots, ce qui, pour un ministre des finances, est certes une qualité primordiale; ses idées sont, avant tout, pratiques. Il écrit d'un style clair, net, presque mathématique. Ses instructions sont toujours précises et faciles à comprendre, ce qui est une qualité inappré-

cieable pour un fonctionnaire appelé à préparer des contrats où les intérêts quelquefois vitaux de l'État sont souvent engagés. Son caractère est ferme, ses convictions raisonnées, et sa bienveillance, ainsi que sa bonté, sont proverbiales au ministère des finances de Belgique, où il occupe une haute fonction après avoir gravi tous les degrés de l'échelle hiérarchique sans jamais rien demander ni à la faveur ni à la brigue.

A peine installé comme administrateur général du département des finances du Congo, M. Van Neuss s'est occupé de l'établissement du régime foncier. Il s'est inspiré, à cet effet, de l'acte Torrens, en vigueur dans certaines colonies australiennes, qui permet une si facile transmission de la propriété et qui donne à celle-ci à la fois tous les avantages attachés aux valeurs mobilières et aux valeurs immobilières. On sait que ce régime a pour partisans convaincus presque tous les économistes de notre époque et que des hommes d'État de premier ordre étudient les moyens de l'introduire dans les pays d'Europe. C'est à juste titre que M. Van Neuss peut être fier d'avoir doté notre future colonie belge d'une législation foncière qui répond aux besoins de notre époque.

Il a également organisé l'administration douanière et le régime monétaire de l'État et il a pris une part notable à l'élaboration de la convention qui accorde à une société belge la construction du chemin de fer du Congo. Le décret sur les mines et les mesures restrictives de la vente des boissons alcooliques portent sa signature.

Ce sera un des étonnements des années qui viennent que l'histoire du développement de l'État du Congo, de la promptitude vraiment prodigieuse avec laquelle les Belges ont pu se mettre à la hauteur de leur mission nouvelle, de la rapidité avec laquelle ont été organisés tous les rouages d'une administration créée sur des bases toutes nouvelles, d'après les idées les plus progressives et les plus larges. Dans cette histoire, M. Van Neuss ne peut manquer d'avoir une belle page.



LE BÉTAIL

DANS une grande partie de ce vaste Congo, où la nature féconde produit sans relâche et semble, dans son inépuisable fertilité, vouloir combler ses créatures jusqu'à la satiété de ses dons les plus opulents, il ne se trouvait pas de bétail avant l'arrivée des blancs. Aujourd'hui, que l'on s'arrête dans le bas Congo, dans la région des chutes, au Stanley-Pool, que l'on pénètre jusqu'au Kassaï, aux Falls ou dans les provinces extrêmes du nord-est, partout on trouve la preuve de l'existence de races bovines et d'excellents pâturages pour leur subsistance.

En 1886, il existait dans le bas Congo un troupeau de quatre-vingts individus à Banana, dans la factorerie de la maison hollandaise, et un autre de deux cents à Boma, appartenant à la maison portugaise Valle et Azevedo. L'Etat du Congo possédait une cinquantaine de vaches et de taureaux.

Actuellement, une considérable industrie d'élevage, due aux efforts intelligents de la *Compagnie des Produits du Congo*, prospère dans le bas Congo. Les commencements de cette entreprise furent modestes et ardues. En 1886, M. De Roubaix, d'Anvers, commença l'introduction du bétail dans l'île de Mateba. Trois bœufs de trait furent achetés à Mossamédès. L'expérience démontra que les pâturages de l'île étaient bons et pouvaient être améliorés. Un taureau et trois vaches furent alors introduits de Madère. Le lait, le beurre et le fromage étant d'excellente qualité, et la reproduction continuant à se faire dans de bonnes conditions, un nouvel achat de cinquante vaches et taureaux fut fait, et bientôt après le troupeau fut porté à sept taureaux et cent et quinze vaches. En une année, il s'augmenta de cent et dix veaux.

La *Compagnie des Produits du Congo* reprit l'œuvre de M. De Roubaix en 1890. Actuellement, après moins de trois ans d'exploitation, elle possède plus de 2,000 bêtes, presque

toutes nées dans l'île, et elle alimente de viande fraîche tous les établissements du bas Congo.

La direction de la Compagnie a réparti le bétail dans plusieurs fermes, ayant chacune leur territoire de pâture. Il y en a aujourd'hui sept dans l'île de Mateba, reliées entre elles par une route qui traverse l'île dans sa plus grande longueur, et deux sur la terre ferme à Loango (Congo) et à Kumbu.

☆

Au Stanley-Pool, le bétail est introduit depuis 1885. Les premières bêtes sont venues de San-Salvador, d'autres ont été envoyées du bas Congo. Elles prospèrent rapidement et plus d'une fois elles ont sauvé de la famine les nombreux habitants de la station.

Dans le bassin du Kassaï, où le taureau et la vache étaient des animaux inconnus des indigènes, on en trouve maintenant dans toutes les stations européennes. Ils ont été introduits par des trafiquants portugais et par les membres de l'expédition Wissmann. Ce dernier amena à sa suite à Lulua-burg environ soixante têtes de gros bétail, qui ont trouvé sur les bords de la Lulua de magnifiques pâturages toujours verts, où l'acclimatation et la reproduction se poursuivent avec succès. Stimulés par l'exemple, les chefs indigènes se sont mis en tête de se créer, eux aussi, des troupeaux, et ils saisissent toutes les occasions pour se procurer quelques individus destinés à l'élevage.

Aux Stanley-Falls, les Arabes ont introduit la race bovine de l'est dans leurs établissements du Lualaba, depuis Kassongo et Nyangwe jusqu'aux Stanley-Falls.

Dans la région du haut Uelle et de ses affluents du nord-est, il existe une race superbe, dont le docteur Schweinfurt parle avec éloges. Junker a vu d'immenses troupeaux de huit à neuf cents bêtes sur les plaines fertiles qui s'étendent dans cette riche contrée.

Stanley, lui aussi, signale la présence de nombreuses têtes de bétail dans les plaines qui sont à l'ouest du lac Albert et aux sources de l'Aruwimi.

Comme on voit, la question de la possibilité de l'élevage du bétail au Congo, est résolue d'une façon triomphante.



Revenons à la *Compagnie des Produits du Congo*, dont la tentative heureuse et si intelligemment menée, mérite qu'on s'y arrête un instant.

En fonction seulement depuis le 1^{er} février 1890, la Compagnie vend actuellement 1,000 têtes de bétail par an pour la boucherie. Ses principaux clients sont l'État du Congo, les compagnies commerciales belges et étrangères, les missions, les steamers qui viennent aborder à Banana, à Boma ou à Matadi. Elle a installé des boucheries volantes, qui suivent les ouvriers du chemin de fer au fur et à mesure de leur avancement, et qui sont très achalandées. Malgré le débit, considérable pour une compagnie qui n'a pas trois ans de date, de 1,000 têtes de bétail par an, les troupeaux comptaient il y a un mois 2,150 têtes. Il naît en moyenne trois veaux par jour à Mateba.

Une chose remarquable, c'est la manière extraordinairement rapide dont le bétail a lui-même amélioré ses pâturages. Lorsque l'on mit sur l'île les premières bêtes, elles y trouvèrent une herbe, appelée l'herbe de Guinée, dont les jeunes pousses sont bonnes, mais qui atteignait souvent 2 mètres de hauteur et dont les tiges étaient alors dures et coriaces. En moins de trois ans, ces pacages sont radicalement changés, et aujourd'hui, nous dit M. Uff, le distingué directeur de la Compagnie en Afrique, les prairies de Mateba sont comparables aux plus belles *weiden* de nos Flandres.

Tous les soirs, des jeunes bouviers noirs ramènent le bétail, qui se laisse facilement mener et rentre dans d'immenses hangars à claire-voie, dont on peut voir ci-dessous un spécimen, où il passe la nuit. On ne le laisse sortir qu'après 9 heures du matin, quand la rosée s'est évaporée. S'il brouillait la rosée, il avalerait de nombreux vers qui provoqueraient de violents malaises. La rosée, en descendant, chasse dans la terre ces parasites.

Les Kraals (ainsi appelées du nom des fermes zouloues, sur le modèle desquelles sont établies les installations de la Compagnie) renferment actuellement des bœufs de trois

ans, et pour améliorer encore ses troupeaux, elle songe à importer de Belgique quelques vaches du pays.



Mais ce ne sont pas seulement les races bovines que la *Compagnie des Produits du Congo* a acclimatées et élevées au Congo. Avant son arrivée, les indigènes et les blancs, en dehors des animaux tués à la chasse, n'avaient d'autre viande que celle de leurs chèvres, petites de taille mais vigoureuses, et de leurs chiens. Les chiens du Congo, race abâtardie, laide, déformée, sont, dans certaines régions, spécialement élevés pour la cuisine. Comme on peut le voir dans notre gravure, la *Compagnie des Produits* possède également des moutons. Ils viennent très bien dans les endroits secs et leur chair est recherchée par les Européens.

En effet, outre son bon goût, le mouton a l'avantage d'être petit de taille. La viande de bœuf abattu doit être, en l'absence d'établissements frigorifiques, consommée immédiatement, car elle se gâte rapidement à cause de la chaleur et un mouton se débite plus facilement qu'un grand bœuf.

Quand le chemin de fer sera achevé, on pourra commencer l'élevage en grand dans le haut Congo. Ce sera un moyen efficace pour vaincre l'anthropophagie. Les cannibales ne mangent de l'homme que par besoin de viande, et ils s'en procurent difficilement du chasseur. Quand ils en auront à leur disposition, peut-être alors abandonneront-ils leurs pratiques séculaires; mais ce résultat, il ne faut pas se le dissimuler, ne sera acquis que lentement. On ne déracine pas en un jour des habitudes qui font partie des institutions mêmes de certaines régions congolaises.





Campement du personnel blanc à Kenge-Lemba.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

D'ici à quelques mois, l'exploitation du chemin de fer du Congo sera inaugurée sur la première section de la ligne, s'étendant sur une longueur de 40 kilomètres, entre Matadi et Kenge-Lemba. Ce dernier point deviendra alors la tête de ligne des transports à dos d'homme vers le Pool, jusqu'au moment où une nouvelle section, celle de Kenge-Lemba à Kimpessé (kil. 160), pourra, à son tour, être exploitée.



Nous avons exposé, à diverses reprises, que le chemin de fer, en partant de Matadi, après avoir longé le Congo et son affluent la Mpozo, et après avoir traversé celle-ci, se butte contre le massif de Palaballa, où étaient accumulées les grandes difficultés, maintenant vaincues. Après avoir atteint le point culminant au col de Palaballa, la ligne redescend le massif jusque dans la vallée de la rivière Mia, pour remonter ensuite jusqu'au village de Pinda.

A partir de ce point, le tracé devient régulier jusqu'au kilomètre 38, où la ligne remonte pendant 1 kilomètre, pour atteindre le col de Kenge-Lemba, par où elle franchit la ligne de faite qui sépare le bassin de la Mpozo de celui des rivières qui, plus à l'est, se rendent directement dans le Congo.

Sur la distance qui sépare les cols de Palaballa et de Kenge-Lemba, on rencontre plusieurs rivières et ravins assez importants; ce sont le ravin de Pondene, dont nous avons donné une vue du pont provisoire, les rivières Mia, Kig-nianga, Kibuega, Banzi-Kimeza, etc.

Kenge est, après le massif de Palaballa, le dixième col que franchit le chemin de fer. C'est un de ces obstacles de minime importance, comme on en rencontre encore, de loin en loin,

dans la région, relativement facile, où se poursuit actuellement la construction de la ligne.

Kenge n'est pas, comme on serait tenté de le croire, le nom d'un village. C'est, dans la langue des indigènes, la désignation d'un emplacement de marché qui, hebdomadaire dans le principe, est devenu quotidien à cause du trafic toujours croissant qui se fait dans cette région et du personnel nombreux employé à la construction du chemin de fer.

Ce sont principalement les gens de Kimeza, village important situé à 3 kilomètres de distance, qui apportent à Kenge les vivres de toute espèce qui y sont exposés en vente.

L'importance de Kenge comme centre commercial s'explique facilement par la position qu'il occupe dans la région des cataractes.

Située à l'intersection des trois grandes routes que suivent, pour se rendre à Matadi, les caravanes venant du Stanley-Pool ou des grands marchés de Lukungu, Kimpesse et Kinsuka, cette station se développe en raison directe du trafic qui s'opère entre le haut et le bas Congo.

Or, ce trafic a acquis, pendant ces dernières années, une importance inespérée, ainsi que le prouvent les chiffres suivants :

En 1889, la Compagnie du chemin de fer, cherchant à se rendre compte des recettes probables du railway pendant la première année de son exploitation, avait évalué le nombre de charges transportées annuellement dans la région des cataractes à 60,000, soit 1,800 tonnes, ajoutant que sans exagération, on pouvait estimer que, lors de la mise en exploitation, ce nombre serait porté à 2,250 tonnes.

Or, un an plus tard, ce dernier chiffre était déjà dépassé, et de beaucoup. Pendant l'année 1890, il y eut, en effet, plus de

100,000 charges, soit 3,000 tonnes à transporter entre le bas et le haut Congo.

Aujourd'hui, le trafic, dans la même région, a atteint le double de ce qu'il était il y a trois ans.

Que sera-ce le jour où, le chemin de fer étant construit, il sera possible d'exploiter tous les produits du haut Congo qui, actuellement, ne peuvent être négociés à cause des frais énormes qu'entraîne le portage à dos d'homme depuis Léopoldville jusqu'à Matadi ?



A Kenge-Lemba, la ligne rejoint la route des caravanes, qu'elle ne tarde pas à quitter de nouveau pour se diriger vers Kimpesse. Entre ces deux points, le terrain est d'aspect tout autre que celui traversé depuis Matadi. Sur les 120 kilomètres qui séparent Kenge-Lemba de Kimpesse, 90 au moins sont en plaine et n'exigeront que peu de travaux de terrassement et presque pas d'ouvrages d'art.

Les deux seules rivières un peu importantes que franchit l'itinéraire sont la *Lufu* et le *Kuilu*. Toutes deux ont à leur point de passage de 25 à 30 mètres de largeur.

Le pont sur la Lufu aura 30 mètres d'ouverture.

Le Kuilu était traversé par le tracé d'avant-projet au moyen d'un pont de 50 mètres d'ouverture, d'une seule travée. Le nouveau point de passage de cette rivière, qui fait partie de la grande variante étudiée actuellement, n'est pas encore déterminé. L'importance de l'ouvrage qui devra y être établi n'est, par conséquent, pas connue encore.

Toute la contrée est belle. C'est un pays de savanes entrecoupées de bosquets d'arbres. De temps en temps, un bois. Au delà du *Monolithe*, la route traverse une forêt de haute futaie. Sur la ligne de faite entre l'Unionzo et le Kuilu, près de l'agglomération de villages de Nkengé-Mvété, émerge de la plaine une petite chaîne de collines rocheuses, de forme conique et dans les flancs de laquelle se trouvent des affleurements de calcaire. Par-ci, par-là, quelques étangs.

La population est inégalement répartie le long de la route suivie par l'expédition. Dans le bassin de la Lufu, les vil-

lages sont très clairsemés, mais dans celui du Kuilu, ils deviennent nombreux et populeux, formant à certaines places des centres très importants, notamment à Nkengé-Mvété, près du Sansiqua, à Ntumba et à Mawette, près du confluent du Ngongo, et surtout à Kinsuka.

Kinsuka est une agglomération de six ou sept villages pouvant compter ensemble environ 2,000 habitants. Ces villages sont groupés à peu de distance de la rive gauche du Kuilu, au sud-est et à 15 kilomètres de Kimpessé. Toute cette population est composée en majeure partie de trafiquants.

Kinsuka est un important marché, situé au croisement de plusieurs routes très suivies par les caravanes et se dirigeant vers Matadi à l'est, Kimpessé au nord-ouest, Mawette au nord-est, et San-Salvador au sud-ouest.

Le sentier des caravanes, qui relie presque en ligne droite, dans la direction générale est-ouest, Kinsuka à Matadi, est constamment parcouru par des caravanes de porteurs amenant aux factoreries de Matadi et des environs les produits indigènes et rapportant des articles d'échange européens. L'importance de ces caravanes varie entre 20 et 40 hommes.

L'État a installé des postes dans cette région. Il y en a un à Kinsuka, un autre à Kimpessé, un troisième à Miongo, village situé près de la source de l'Unionzo. Des missionnaires anglais sont établis à Kimpessé.

C'est à Kinsuka ou dans les environs que la Compagnie du chemin de fer établira, vraisemblablement, sa principale station entre Matadi et le Pool.



Depuis la fin de l'année dernière, les ouvriers terrassiers sont campés à Kenge-Lemba, ainsi que le personnel européen du service de l'infrastructure, sous la direction de M. l'ingénieur Paulissen. Un courrier, récemment arrivé à Bruxelles, nous a apporté quelques photographies prises dans les environs. Nous reproduisons aujourd'hui, d'après elles, le campement du personnel de la direction et un coin de l'installation du personnel ouvrier.



Un coin du campement du personnel ouvrier à Kenge-Lemba.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Les voleurs wagogo. — Supériorité des Wanyamwezi. — Isolement du blanc dans une caravane. — La Gunda-Kali.
Un discours de circonstance. — Le caractère et la routine des nègres de l'Afrique centrale.

18 août 1891.

J'ai compté ce matin le chiffre des personnes arrivant au campement et défilant devant moi. Il y en avait 1,950, qui toutes sont sous ma protection et dépendent de ma volonté. A Mualala, 850 d'entre elles me quitteront et se dirigeront au nord, vers le Victoria-Nyanza. Le reste se rend dans l'Unyanyenbe, l'Ujiji et le Manyema. La caravane du Belutshi compte environ 850 membres qui se rendent pour la plupart à Nyangwe et à la station de Tippo-Tip, dans le Manyema.

La chaleur intense fait souffrir depuis quelque temps aussi bien les noirs que les blancs. Le jour, le corps est surchauffé; le froid de la nuit fait grelotter et la fièvre s'ensuit. Un malade, du nom de Khâmis Balizi, s'est écarté ce matin du gros de la colonne et s'est perdu. Il sera sûrement tué par les misérables Wagogo.

19 août.

Marché jusque Kilimantindi en 3 1/4 heures et escaladé une colline de 197 mètres. Altitude, 950 mètres. Les rivières coulent vers l'ouest, puis tournent au sud, pour revenir enfin vers l'est, où elles vont se perdre dans la Rufigi.

Kilimantindi a actuellement une apparence triste et délabrée. On dirait que ses beaux jours sont finis. Ce n'est pas un endroit où l'on voudrait terminer ses jours à côté des indigènes. Le sable et la chaleur, tels sont les caractères saillants de tous ou presque tous les villages de l'Ugogo.

Nos malades augmentent et je crois que deux d'entre eux vont mourir.

20 août.

Arrivés en 3 heures à Mualala et campé à l'ouest de la hutte du chef. Une caravane commandée par quelques Belutshi a quitté cette localité pour Tabora il y a environ trois jours. Elle a été retenue ici pendant quelque temps pour débattre le chiffre du *hongo* à payer aux indigènes.

Plusieurs de mes hommes, surtout les malades et ceux qui n'ont pas de fusils, ont été battus par des villageois wagogo. Je ne me considère pas comme justifié à répondre par des représailles à ces procédés, car, d'abord, il n'est pas douteux que mes gens avaient dévalisé les huttes des poules et de la farine qu'elles contenaient, et ensuite je ne tiens pas à dépenser de précieuses munitions pour de la racaille comme les Wagogo. Les Allemands devraient assumer cette tâche et cela avec promptitude. De la sorte, le pays serait délivré de cette peste, de ces voleurs éhontés.

On dit souvent que 2,500 Wanyamwezi, pesamment chargés, ne pourraient se mettre en route de Bagamoyo pour l'intérieur qu'avec de graves dangers de périr d'inanition en route. C'était ma conviction également, mais j'ai changé d'opinion, maintenant que je suis au courant des habitudes de ce peuple. Si, par exemple, 2,500 Wanyamwezi quittaient la côte pour

l'Uzambiro, ils auraient une suite d'au moins 250 femmes et de 150 garçons. A la côte, chaque homme se procurerait du grain pour trente jours et s'en chargerait en outre de sa charge. Les femmes et les enfants porteraient également d'immenses provisions. Le premier mois écoulé, si l'on donnait de l'étoffe à seulement 500 hommes par jour, tout marcherait bien et il n'y aurait pas de famine à craindre.

La plupart des porteurs sont d'étonnants farfouilleurs d'immondices et peuvent vivre de fort peu. En leur donnant de l'étoffe chacun à son tour et pas à tous en même temps et en haltant seulement un jour sur neuf, j'entreprendrais bien de conduire moi-même vers l'intérieur 2,500 à 3,000 Wanyamwezi. Notre caravane compte actuellement 2,000 âmes à peu près et je me suis bien familiarisé avec les us et coutumes de ces gens.

Altitude : près de 1,050 mètres.

C'est ici qu'il y a dix-neuf mois on nous vola trois renningtons pendant la nuit. Et d'après ce que je vois, les Wagogo sont toujours aussi disposés au vol qu'à cette époque.

Il me manque quelqu'un avec qui je puisse tailler des bavettes. Je ressens cruellement cette privation. Je ne saurais, par défaut de connaissance de leur langue, entamer de conversation soutenue avec Bodson ou Bonchamps; d'ailleurs, nous différons totalement, sous certains rapports, d'idées sur des choses que j'ai toujours envisagées d'une façon arrêtée. Quant au docteur Moloney, c'est un brave garçon, malheureusement peu causeur et c'est toute une affaire, quand nous conversons, de faire durer l'échange de vues pendant une soirée. Il en résulte que, en dehors des heures de travail, je vis seul, livré presque entièrement à moi-même.

Il y a des moments où je sens presque ma cervelle se détraquer par suite du manque d'un interlocuteur ayant des idées à discuter et à qui je pourrais servir la contre-partie. Mes compagnons ordinaires sont les chefs zanzibarites et belutshi. Ils me mettent au courant des nouvelles de la contrée, mais ils ne disent rien d'original ou d'amusant. Je ne peux me délasser par la lecture que pendant la nuit. Je ne saurais m'asseoir pendant le jour, et prendre un livre. J'ai en effet, dans la journée, tant de choses en tête, tant de sujets de réflexion, qu'à chaque instant mon esprit est ailleurs et loin du livre que j'ai devant moi. Je passe ma journée dans l'isolement. Cette manière de vivre, je le sais, nous rend par elle-même égoïstes et étroits, mais c'est aussi une nécessité imposée par le souci d'une conduite habile et raisonnable. Si, par exemple, je prenais mes repas avec les autres Européens, des querelles éclateraient sûrement pour des queues de cerises et notre dignité à tous en souffrirait.

21 août.

Nous séjournons à Mualala afin de donner du repos à nos

malades et de nous procurer environ 25 Wanyamwezi pour leur venir en aide au passage de la Gunda-Kali, une plaine déserte couverte d'une brousse épaisse. Celle-ci commence juste à l'ouest de ce village et va jusqu'à Kwamba. La Gunda-Kali n'est plus, et de loin, une région aussi effrayante qu'il y a dix ans. En effet, toutes les tribus chassées du Dabura par Muini-Twana se sont enfuies vers le nord et ont bâti leurs tentes dans le désert. Il en résulte que l'on y peut maintenant faire des étapes de village à village. La traversée en est, du reste, encore suffisamment mauvaise, car certains villages sont séparés par six heures de marche, l'eau est mauvaise et les vivres sont rares. Il y a une étape de sept heures que je crains beaucoup. Je prends à cet effet toutes les précautions en mon pouvoir et je donne vingt charges de l'expédition à porter à des Wanyamwezi, ce qui soulagera nos malades.

Vers la fin de l'après-midi, le chef Mgogo arrive, après que, par deux fois, je l'ai fait chercher. Je lui ai parlé très durement et je me suis adressé de même à ses sujets. Je lui ai dit qu'il était un voleur et un lâche quand il s'en va dévaliser de faibles caravanes arabes ou wanyamwezi, et qu'il leur extorque 200 ou 300 dotis à titre de *hongo*. Je lui ai démontré que lui et Makengi tueraient la route qui passe chez eux, les caravanes, pour échapper à leurs rapines, devant finir par emprunter une route plus méridionale. J'ai ajouté que dans peu de temps les Allemands enverraient une centaine de soldats qui « mangeraient le pays de Makengi et le tueraient en même temps que tous les voleurs de sa sorte ». Quand un de mes hommes, lui ai-je dit, vole *une seule* poule, vos femmes poussent des cris et vos hommes gesticulent pendant tout un demi-jour. Puis le lendemain, quand la poule vous est rendue avec, en plus, de l'étoffe, vous vous en allez détrousser une pauvre caravane wanyamwezi. Vous n'êtes pas des hommes, vous Wagogo, vous êtes des paquets de viande. Essayez donc de me voler mes ballots, et je vous tirerai dessus comme sur des rats.

Cette admonestation semble lui faire grande impression. Mais je ne me fais pas d'illusions : dans quelques jours il retombera dans ses errements. Avec des gens de cette sorte, il n'y a d'autre remède qu'une raclée complète, et l'enlèvement de toutes leurs chèvres et de toutes leurs poules. Cela semblera dur, mais c'est nécessaire. Ils vivent de rapines, mais ne comprennent pas qu'il pourrait se faire qu'à leur tour d'autres vissent les piller.

L'Afrique est un continent immense, habité par un nombre énorme de tribus qui diffèrent les unes des autres par les mœurs, les coutumes, l'extérieur, les idées et le langage. Quelques-uns de ces peuples ont des notions grossières de la justice, du tien et du mien. D'autres sont féroces, sauvages, sans culture d'aucune sorte, vivant presque à l'égal des animaux, incapables de concevoir autre chose que des idées élémentaires et agissant invariablement d'après le principe que la force prime le droit. Quand ils sont vaincus, ils se soumettent au vainqueur tout naturellement et, à partir de ce moment, deviennent les opprimés.

Les premiers, avec le temps, grâce à un gouvernement fort, dirigé par des blancs, se transformeront en utiles cultivateurs du sol et en initiateurs de la contrée. Au contraire, les tribus paresseuses, vicieuses, tout à fait sauvages, — eussent-elles été pendant des années en contact avec une demi-civilisation, — resteront, au siècle prochain, dans à peu près la même situation que celle où elles se trouvent depuis cinq cents ans. Jamais elles ne s'élèveront plus haut et elles

garderont toujours leur ignorante et sauvage nature. Elles finiront par disparaître et par faire place aux races plus policées, plus actives et réellement plus fortes qui résoudront la question du problème africain, de l'avenir du continent noir. Je ne pense pas que les Wagogo deviennent jamais rien de mieux que ce qu'ils sont aujourd'hui, tandis que leurs voisins, les Wanyamwezi et les Wasukuma, ont devant eux un avenir plein de promesses. Ce sont des travailleurs gais, peinant dur, et ils ont l'esprit très large pour des nègres, ce qui est, évidemment, le résultat des voyages qu'ils font hors de chez eux, qui leur montrent qu'en dehors d'eux il y a encore d'autres tribus que la leur.

Il est excessivement difficile de mettre dans la tête des nègres de l'intérieur, entourés d'autres tribus qui sont souvent leurs ennemies, de faire comprendre, dis-je, le fait qu'il existe dans le monde d'autres hommes qu'eux et plus intelligents.

La vie d'un indigène est bornée à sa tribu, il ne parle souvent pas d'autre langage que le sien propre, et ne se rend que rarement, si jamais, dans un autre pays que le sien. — J'en excepte, naturellement, les nègres voyageurs, tels que les Wanyamwezi, les Wasukuma, les Manyema et les Wangoni. — Il en résulte que ses idées lui sont inculquées par ce qu'il voit et entend de la part de ceux qui ont vécu à ses côtés dans le pays que ses pères ont toujours habité. Les pensées de l'un sont les pensées de l'autre, les idées d'un chef sont plus ou moins celles d'un autre, et, pour canaliser et maintenir les choses dans cette voie, il n'est rien de pire que leur alimentation et que leurs mœurs. Les aliments dont ils se nourrissent sont les mêmes depuis des siècles; les mœurs qu'ils observent remontent à la plus haute antiquité et n'ont jamais changé, les maintenant toujours dans une même et immuable routine.

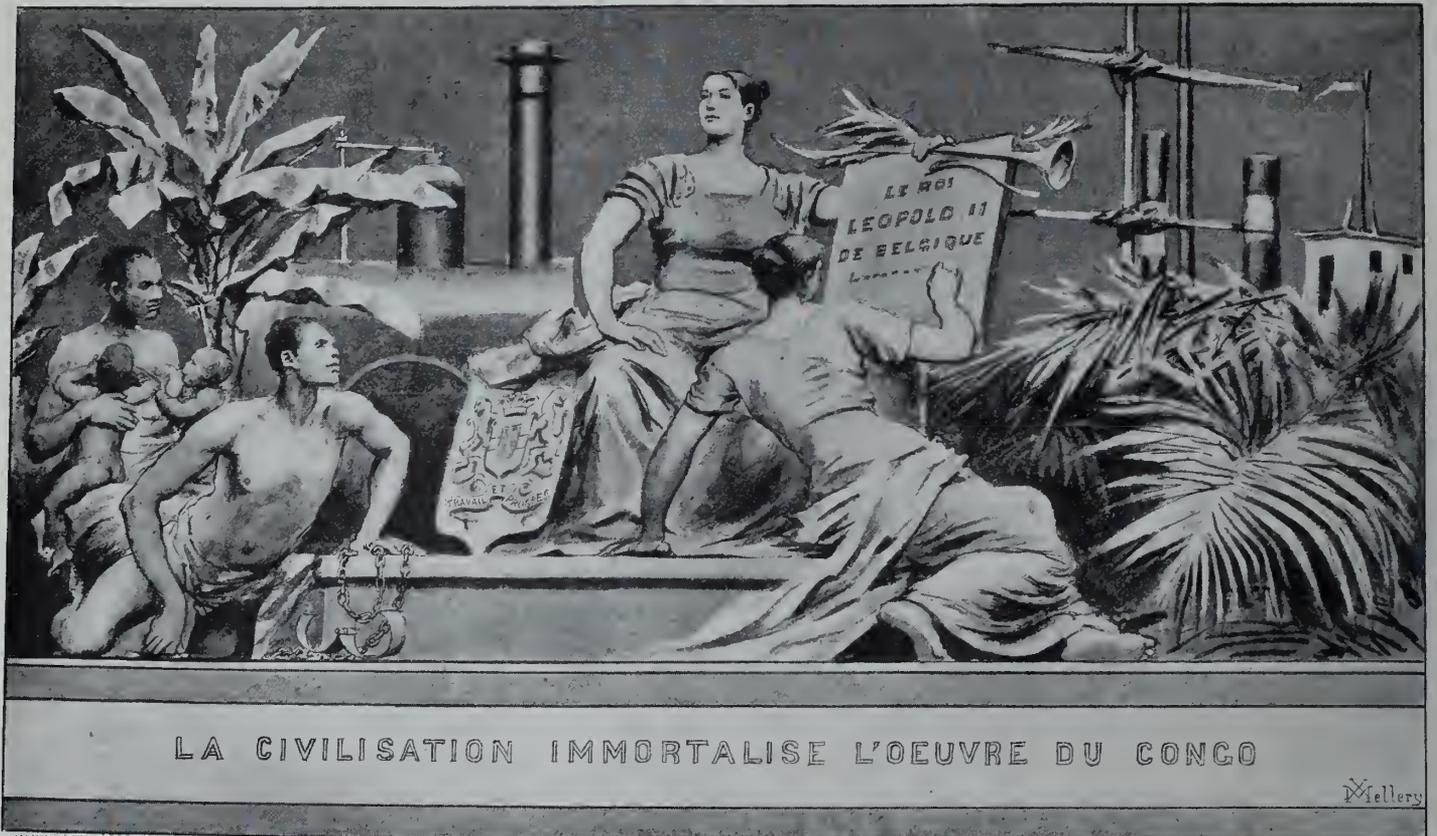
Une nation qui, par exemple, n'a qu'un seul et unique type de nourriture résistante, dont toutes les luttes sont du même modèle, dont les armes semblent toutes être sorties du même moule, dont les hommes se marient au même âge et payent leurs femmes du même prix, cette nation-là, fort probablement, ne produira pas beaucoup de penseurs originaux et indépendants; tout progrès réel y est annihilé, car toutes choses y marchent ainsi qu'elles marchaient au temps des ancêtres. Les visages des membres d'une tribu peuvent différer entre eux tout comme ceux des Anglais, mais les cervelles qui sont derrière ces visages sont pratiquement comme si elles n'étaient qu'une. Elles semblent avoir été fabriquées dans un moulin qui ne produit qu'une « marque » et dont l'ordonnance doit être changée pour que des « marques » nouvelles et spéciales puissent être manufacturées.

Prenez même un porteur wanyamwezi, qui a voyagé et qui est, pour un Africain central, un homme éclairé. Qu'un événement se passe au camp, qui provoque une réaction de sa pensée, vous pouvez être certain que cet homme pense absolument dans la même direction que ses 300 ou 400 camarades en portage. Les 9/10 des caravaniers qui ont vu un incident pousseront la même interjection (manifestation de la même pensée).

Nous parlons des indigènes africains d'une façon trop prompte, trop superficielle et trop générale. Il importe de bien étudier une race ou une tribu avant de la juger, et il faut les analyser d'une façon approfondie avant d'obtenir une base exacte pour ce qu'on avance au sujet des noirs.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Frontispice d'après un dessin original de M. Xavier Mellery.
(Exécuté à l'occasion des fêtes offertes aux explorateurs du Katanga.)

LES FÊTES DU KATANGA

LE retour simultané des expéditions Delcommune et Francqui, l'annonce des résultats considérables obtenus par chacune d'elles en même temps que le récit des difficultés sans nombre que les explorateurs ont rencontrées et dont ils ont victorieusement triomphé, ont provoqué en Belgique un vif sentiment d'admiration, et il a été décidé qu'à leur arrivée à Bruxelles, une manifestation nationale leur serait faite.

Un comité a immédiatement été constitué.

Il a été décidé que non seulement on fêterait les sept Belges qui rentrent, mais que la mémoire de ceux qui sont tombés serait honorée en même temps; qu'à juste titre, on rendrait hommage à la première des expéditions belges qui a pénétré dans le Katanga, celle de M. Paul Le Marinel, qui est actuellement au Congo pour la troisième fois.

Dans ses trois derniers numéros, le *Mouvement géographique* a publié un compte rendu complet, non seulement des fêtes offertes aux voyageurs, mais également toute une série de lettres et de rapports respectivement signés par chacun des sept membres des expéditions Delcommune et Bia. Chacune d'elles, de même que l'expédition Le Marinel, a largement contribué à nous faire connaître cette région lointaine du bassin du Congo, si longtemps fermée aux investigations de l'Europe, désormais reconnue, tout au moins dans ses grandes lignes.

La ville de Bruxelles et les huit autres chefs-lieux de province se sont inscrits pour prendre part à cette manifestation. Les autorités communales de Bruxelles ont reçu à l'hôtel de

ville les Belges du Katanga et leur ont offert une représentation au théâtre de la Monnaie.

De son côté la commission organisatrice de la manifestation nationale a organisé des solennités. Il y a eu réception dans la grande salle du Palais des Académies, où le Roi a daigné remettre personnellement aux voyageurs des médailles commémoratives.

Enfin, la manifestation s'est terminée par un banquet qui a réuni 250 convives.

Nous ajouterons ici qu'avant de rentrer au pays natal, les membres des deux expéditions avaient déjà été l'objet, à Lisbonne, de démonstrations extrêmement flatteuses de la part du Roi de Portugal et de la Société de géographie de Lisbonne.

La réception par le Portugal n'est pas seulement un acte de courtoisie internationale, un témoignage très naturel de sympathie à l'égard de voyageurs qui viennent d'accomplir une des plus grandes expéditions dont le centre de l'Afrique ait été le témoin; on peut dire aussi que c'est en quelque sorte un acte politique, de politique coloniale du moins. Quel que soit le désir qu'ait pu éprouver le roi de Portugal d'honorer les voyageurs belges qui viennent d'explorer et d'occuper le vaste territoire du Katanga, désormais une province de l'État indépendant du Congo, il est permis de se dire que son gouvernement a pu y voir aussi un acte constatant un rapprochement entre deux des États coloniaux installés dans cette partie du continent noir.

LE LIEUTENANT DUBOIS

Jules Dubois, né à Pesseux (province de Namur), le 23 décembre 1856. Lieutenant au 2^e régiment de lanciers.

S'embarque le 19 octobre 1884 pour Zanzibar, en qualité d'adjoint à la cinquième expédition de l'Association internationale africaine. Rentre en Belgique le 24 mai 1885. — Engagé au service de l'État du Congo; s'embarque à Liverpool le 17 mars 1886. — Est adjoint au chef de la station des Stanley-Falls, le 15 juin suivant. — Noyé accidentellement dans la nuit du 23 août 1886, pendant la retraite qui suivit le siège de cette station par les Arabes.



E. Dujck

LE 23 août 1886, sans avertissement préalable, dans le but de surprendre plus aisément les blancs, cinq cents Arabes attaquèrent au point du jour la station des Stanley-Falls, où se trouvaient M. Deane, chef de la station, et le lieutenant Dubois, avec une poignée d'hommes. Durant six jours et six nuits, les assiégés luttèrent sans trêve ni merci. Mais finalement, les hommes, découragés par la mauvaise qualité de leurs munitions, dont la moitié râtait, s'enfuirent le 28 août. Avec quatre soldats restés fidèles, les deux Européens se retirèrent pendant la nuit après avoir détruit la station. Tandis qu'ils longeaient le fleuve, le lieutenant Dubois tomba à l'eau. Quoique excellent nageur, il se noya, embarrassé qu'il était par les armes et les vêtements qu'il portait.

Trente jours après, Coquilhat retrouvait Deane, mourant de privation et de misère dans une cabane où les indigènes le cachaient soigneusement aux Arabes.

Parlant à Coquilhat de son adjoint, M. Deane fit l'éloge de la bravoure extraordinaire déployée par le jeune officier belge, de son sang-froid imperturbable, de son étonnante activité : « Au plus fort de la lutte, disait-il, il m'envoyait de petits billets écrits sur le genou pour demander des munitions nouvelles ou quelque autre chose. Ces notes étaient comme calligraphiées et ne trahissaient pas la moindre émotion. Vous pouvez

être fier de compter de tels hommes dans votre armée, aucune autre n'en a de meilleurs. »

Les Arabes des Stanley-Falls venaient de Nyangwe, établissement fondé par eux en 1868 et que vient d'emporter d'assaut le lieutenant Dhanis qui, en 1883, était l'adjoint de Coquilhat. Ils avaient suivi la voie tracée, en 1876, par Stanley, et quand ce dernier revint, en 1883, aux Stanley-Falls, il trouva la région ravagée par les chasseurs d'hommes. Il y fonda une station dont le commandement fut donné à M. Binnie, auquel succéda plus tard le lieutenant Wester, qui conclut, en octobre 1884, avec les Arabes, un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à ne pas dépasser les cataractes, même pour faire du commerce. A force de prudence, Wester parvint à éviter tout conflit. En janvier 1885, Van Gèle arriva aux Stanley-Falls et eut avec Tippo-Tip un entretien à la suite duquel ce chef s'engagea à rappeler ses soldats postés sur l'Aruwimi et le Lomami. Cette promesse fut tenue.

Un an après, le 14 février 1886, M. Deane prenait le commandement de la station. Désireux de protéger les indigènes contre les brigandages des Arabes, il fit des remontrances à Tippo-Tip. La situation se tendit et les rapports devinrent plus froids, sans cependant, dit M. Baumann, donner lieu tout d'abord à des appréhensions.

Tippo-Tip étant parti en avril, laissa le commandement de ses établissements à Bwana-Zige. Celui-ci aussitôt changea de ligne de conduite, et, à partir du mois de juillet, l'attitude des Arabes devint agressive. Le 14 août, ils attaquèrent la station, réclamant la mise en liberté d'une femme esclave; ils furent repoussés avec perte.

Le steamer *Stanley* était arrivé le 20 août avec le lieutenant Dubois, destiné à servir d'adjoint à Deane. Le bateau repartit le 22 en laissant aux deux Européens quelques maigres ravitaillements. Le 21, les Arabes étaient venus faire la paix avec les blancs et protester de leurs bonnes intentions. Le lendemain du départ du vapeur, ils n'en recommencèrent pas moins les hostilités. On sait le reste.

Dubois s'annonçait comme devant fournir, en Afrique, une belle carrière. C'était un homme de sang-froid et de grande bravoure. C'était, en plus, un cœur excellent, un camarade dévoué. Sa mort fut une perte sensible pour l'État, qui n'avait en ce moment sur le haut Congo qu'une poignée d'officiers pour représenter son autorité.



Vue prise sur le haut Congo. (D'après une photographie de M. William Forfeith.)

QUELQUES LÉGENDES BANGALA

IL est intéressant de recueillir les légendes et les proverbes, qui forment, pour ainsi dire, une histoire orale des peuples primitifs. On réunit ainsi, avant que les progrès grandissants de la civilisation européenne fassent disparaître à jamais ces restes d'une littérature parlée, une sorte de Folklore des nations nègres du Congo.

Nous publions aujourd'hui quelques légendes bangala recueillies de la bouche des indigènes par M. Ernest Deligne, agent de la Société du Haut-Congo. Elles décèlent, dans leur tournure naïve, une certaine finesse de pensée et reposent sur de malicieuses observations.

C'est une initiative heureuse qu'a prise M. Deligne. Nous voudrions voir nos amis du Congo nous envoyer chacun leur contribution à ces récits africains, qui renferment comme une vague et lointaine analogie avec les histoires légendaires dont fut bercée notre enfance.

L'humanité est la même sous toutes les latitudes; partout elle est éprise de l'inconnu, partout elle explique par le merveilleux les phénomènes ou les faits qui dépassent sa compréhension actuelle; partout elle commence de même son histoire : par la fable, par la légende.

A ce point de vue encore, ces dits naïfs, venus des lointains forêts du continent noir, ont un mérite de plus qui

séduira nos lecteurs. Voici quelques-uns des récits que nous transmet notre ami de la Mongala :

Le poa.

Il existe ici un oiseau bien désagréable pour le voyageur, dont il trouble le repos : c'est le poa. Le cri qu'il pousse et qui retentit sans interruption toute la nuit est : *Poa, poa*, ce qui, en langage indigène, veut dire chien.

Les indigènes content qu'au temps jadis cet oiseau, qui voyage beaucoup et au loin, avait remarqué un petit animal très docile et très obéissant dont il résolut de se rendre maître. Il le guetta et un jour fondit sur lui et le rapporta dans son logis. Il remarqua que c'était une femelle et qu'elle allait avoir des petits. Il veilla sur la mère, éleva ses jeunes, qui, devenus grands, devinrent ses esclaves.

Le poa vendit plus tard à tous les oiseaux de son espèce des rejetons de cette nichée. Il vivait heureux, bien servi, bien nourri, bien traité par ses esclaves. Malheureusement, sa prospérité devait avoir une fin. Un jour qu'il faisait très froid, il dit à son chien : Va-t'en là-bas chez les hommes me quêrir du feu.

Le chien obéit; mais parmi les hommes il se trouva si bien qu'il ne voulut plus revenir, et oublia le chemin de la

maison du poa. Il fit mieux, il battit le rappel de tous ses semblables, qui accoururent en foule. Depuis ce jour, le poa, durant toute la nuit, redemande à cor et à cri son *boa, boa!*... qui ne revient pas.

L'hippopotame et le crocodile.

L'hippopotame et le crocodile sont bons compagnons. Jamais ils ne se battent ; ce sont deux amis modèles.

Le crocodile dit un jour à l'hippo : « Si tu veux manger l'herbe tendre de mes domânes, je t'en accorde la permission, mais à une condition. Certes, tu es fort dans l'eau courante, mais reconnais que je suis, moi, maître des marais et des herbages qui bordent la rivière. Eh bien, entendons-nous. Toi, tu t'en iras à la recherche de toutes les pagaies dans lesquelles il y a beaucoup de monde, et tu les feras chavirer ; moi, j'en profiterai pour manger, à satiété, cette bonne et tendre chair humaine ; en échange, tu mangeras tant que tu voudras et tu dormiras dans mon royaume. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Et voilà comment, depuis le jour où fut conclue cette alliance funeste, le pauvre noir, surpris par le monstrueux pachyderme, est livré par celui-ci à son ami le croco.

Fils des forêts, qui piroguez sur l'onde, prenez garde aux alliés de dessous les eaux !

Le chimpanzé.

Le chimpanzé était tous les jours poursuivi par les enfants des villages. On lui jetait force flèches et des projectiles de tout genre. Un jour, pourtant, il ne s'enfuit plus ; à l'étonnement général des noirs, on le vit venir armé d'une lance, et il tua même un indigène. C'est alors qu'un des chefs noirs dit au grand singe :

« Qui donc t'a donné cette lance ? »

Le singe répondit : « A mon tour, je te demande qui m'a volé mes lances?... N'est-ce pas toi, homme, ne suis-je pas ton père ? »

Les étoiles, le soleil et la lune.

Les étoiles sont les esclaves de la lune.

Le soleil est épris de la lune. Amoureux et transi, il poursuit sans cesse sa bien-aimée, mais n'obtient que rarement que sa flamme incandescente soit calmée par les attentions de sa belle.

Quand la lune reçoit le soleil et que les deux amants s'oublient dans leur duo, le ciel devient sombre et l'obscurité cache leurs amours. (Il s'agit évidemment ici d'une éclipse.)

Comment sont venus les Gombes (gens de l'intérieur.) (Légende dite par les gens de l'eau.)

Le mari et la femme s'en allèrent un jour à la pêche. Avant de quitter la case conjugale, ils confièrent leur foyer à leur chien :

« Garde bien la maison, lui dirent-ils, garde bien les pois-

sons qui s'y trouvent, car nous allons en chercher encore, et tu seras récompensé. »

Ses maîtres partis, le chien, pas bête, se dit : « Pourquoi, tous les jours, me force-t-on à garder de bonnes et belles choses, et pourquoi ne me donne-t-on jamais rien ? Il faut changer cela. »

Et l'infidèle surveillant se met à manger les provisions de ses maîtres.

O merveille, son repas fini, il se sent tout transformé. Le maigre et pauvre hère de jadis est devenu gros et gras. Ses forces ont décuplé ! Et voici qu'il se couvre des étoffes de son maître. Tout fier, il s'en va se mirer dans l'eau et se juge aussi beau que ses patrons. Comme il s'en revenait tranquillement vers la maison, il voit tout à coup s'approcher ces derniers ; pris de peur, il se sauve dans le bois.

Longtemps après, alors que, métamorphosé, il avait fait souche d'homme, il se sentit pris de nostalgie et revint visiter les lieux où se passa son enfance. Il s'y fixa de nouveau. Ses descendants sont les Gombes.

Et voilà pourquoi le Gombe hurle comme un chien quand il vous parle.

Le midjiji.

Midjiji (le revenant) fut le premier nom que les Bangala donnaient au blanc (Stanley). Ils hésitaient à entrer en relations avec lui et à accepter ses cadeaux, de peur que le *Likundu* (le mauvais esprit) ne s'introduisit chez eux en même temps que ces présents tentateurs.

Les premiers steamers que virent les Bangala leur firent supposer que les blancs n'étaient autres que les rois de l'eau, faisant, Lohengrins de l'équateur, traîner leurs bateaux par de grands poissons, ou par des hippos. Les naïfs enfants d'Iboko prenaient la chaudière des steamers pour une grande casserole où le blanc faisait cuire la nourriture qu'il donnait aux aquatiques attelages de ses bateaux. Les steamers, eux, furent baptisés du nom de *cumba* par les sujets de Mata Buike.

Comme ceux-ci voyaient le blanc descendre fréquemment au fond de son bateau pour y chercher des perles, des mitakos et d'autres marchandises, ils soutenaient avec conviction que les hommes du *Mputu* (de l'Occident) s'en allaient ouvrir, à fond de cale, une porte pour quérir leurs trésors au fond de l'eau.

Le blanc s'en va et revient. C'est bien un *midjiji* !

Quelques présages.

De petits poissons qui sautent hors de l'eau, la rencontre d'un serpent qui nage vers la barquette, un hippo qui précède la pirogue, sont considérés par les Bangala comme des présages de victoire.

Au contraire, un hippo qui vient à la rencontre d'une pirogue, et une très forte pluie, constituent de mauvais présages.

ERNEST DELIGNE.





Vue générale du pont de la Mpozo. (D'après une gravure du Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE LA MPOZO

LE dernier courrier du Congo nous a apporté, entre autres photographies prises à notre intention par notre ami et collaborateur M. le Dr Étienne, un nouveau et très joli cliché représentant le pont de la Mpozo.

Bien que nous ayons déjà reproduit une vue de ce pont dans notre numéro du 25 septembre 1892, nous croyons intéressant de montrer aujourd'hui à nos lecteurs cet ouvrage d'art — le plus considérable de ceux que franchit le chemin de fer dans la première partie de son parcours — entièrement dégagé du pont de service qui avait été employé au montage de la partie métallique et qui empêchait de se rendre un compte exact de l'importance du travail.

Ainsi débarrassé de l'amoncellement de poutres qui arrêtaient la perspective, le pont de la Mpozo apparaît dans toute la légèreté que les auteurs du projet se sont plu à lui donner en même temps qu'ils lui conservaient toutes les garanties de solidité nécessaires.

Notre gravure représente le pont vu d'amont. On aperçoit,

accolée au tablier métallique, une passerelle réservée aux piétons et sur laquelle se trouvent deux Européens accompagnés de plusieurs nègres.

Cette passerelle a été construite par la Compagnie du chemin de fer à la suite d'une entente avec l'État du Congo, afin de faciliter le passage de la rivière aux nombreux porteurs qui circulent continuellement dans cette région.

Jadis, la traversée de la Mpozo par les caravanes se faisait à environ 800 mètres en amont, au moyen d'un bac. Mais, indépendamment de la perte de temps que présentait ce système, il y avait également des interruptions à redouter dans le service à la saison des pluies, lorsque, par suite de crues subites, la rivière devient torrentueuse et parfois inaccessible.

Actuellement, de pareils inconvénients ne sont plus à craindre, le pont du chemin de fer ayant été établi à un niveau supérieur de deux mètres à celui des plus hautes eaux constaté le 15 décembre 1891.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Fourbes noirs — Sans-gêne des indigènes qui s'engagent. — Du danger d'être trop optimiste. — Les Wasanga.
Inertie des indigènes. — Girafes dans la savane.



22 août 1891.
MARCHÉ pendant quatre heures un quart à petits pas, jusqu'à l'emplacement d'un village abandonné dans la Gunda-Kali, et campé près de citernes creusées dans le lit d'une rivière. Nous avons avancé avec facilité, grâce à la précaution que j'avais prise de me pourvoir de porteurs supplémentaires, ce qui a permis aux malades et aux affaiblis de pérégriner sans cause.

Je commande maintenant une troupe de 2,250 personnes.

Notre campcou-

vre 160 ares de terrain. Je commence à me trouver un air de général. Il ne m'arrivera peut-être plus jamais de la vie d'avoir encore une fois tant de monde sous mes ordres. Je le voudrais, cependant, car il n'y a pas de plaisir sur la terre qui vaille celui de commander ses co-mortels pour une bonne cause.

Altitude du camp : 3,700 pieds.

J'ai dû laisser deux malades à Mualala. Les emmener avec moi eût été le signal de leur mort

Je voudrais montrer, par un exemple, comme l'homme blanc est mis dedans par le noir. La scène a commencé hier et finira à Kwawamba, à quatre journées en avant d'ici. Hier,

à Mualala, en présence de quatre de mes chefs, de trois chefs wanyamwezi et d'autres, j'engage dix-neuf porteurs pour aller de Mualala à Kwawamba en cinq étapes. Le prix convenu était de 4 dotis par homme, *nourriture à sa charge*. Cette dernière condition fut stipulée expressément à leur demande. Nous venions d'arriver au camp. Je procédais à la distribution des rations d'étoffe à des porteurs qui nous accompagnent jusque dans l'Unyanyembe (15 étapes). Aussitôt les dix-neuf porteurs de Mualala s'avancent et nous disent : « Nous n'avons pas de vivres et nous désirons notre *upaudi* (1/2 doti) par homme. » Je réponds : « Oui, mais hier vous avez fait accord avec moi que vous vous chargiez vous-mêmes de votre nourriture. — Parfaitement, mais nous désirons notre 1/2 doti et 4 dotis en plus pour notre salaire. »

Ils savent très bien qu'ils me tiennent, et que s'ils s'en allaient je resterais en plan avec mes dix-neuf charges. Je suis donc forcé de répondre : « Très bien, je vais vous payer votre 1/2 doti. » Je pensais à part moi : A Kwawamba, je vous tiendrai à mon tour, et je rattraperai mon 1/2 doti en ne vous payant que 3 1/2 dotis de salaire.

Je me félicitais du bon tour que j'allais jouer à ces maîtres chanteurs noirs, quand, après réflexion, je me suis aperçu que, si j'agissais ainsi, je ferais une insigne et folle maladresse. En effet, à Kwawamba, ils auront de nouveau barre sur moi, car si je mettais mon plan à exécution, ils s'en iraient déambuler de par les villages, racontant que je suis un mauvais blanc, si bien que je serais encore une fois avec mes dix-neuf charges sur les bras, et que je n'obtiendrais personne pour les porter, car pas un seul villageois ne voudrait risquer de se mettre à mon service après que, malgré la justice de ma cause, j'aurais acquis une aussi mauvaise réputation. Et voilà comment le nègre sauvage et grossier joue le civilisé et le fait danser comme il chante. N'est-ce pas purement et simplement un vol? Ah! si je n'avais pas besoin d'autres porteurs à Kwawamba, comme je me ferais justice à moi-même en ne leur payant que 3 1/2 dotis à chacun! Je ne raconte pas ceci dans un accès d'humeur sombre, ou pour dénigrer le nègre, mais uniquement pour citer un exemple entre mille de la façon dont la loyauté la plus élémentaire est violée contre le blanc, lequel doit, lui, faire stricte justice au noir, tandis que celui-ci en retour le trahit de toutes façons.

J'ai toujours été d'opinion qu'un nègre noir éduqué ou non civilisé ne comprend pas la nature d'un contrat. Il en est de même des Arabes. Un contrat conçu en bonne et due forme, dressé devant des bandes de témoins et compris dans toutes ses clauses par blancs et noirs, est fait et accepté. Si, dans la

suite, ce qui est possible, le contrat ne convient plus au moricaud, il n'aura pas l'ombre d'un remords à tout violer et à laisser aller les choses comme elles voudront. Si, au contraire, il trouve que tout va bien et qu'il y gagne, il se refuse à comprendre pourquoi, à son tour, le blanc voudrait annuler le contrat. En réalité, un grand nombre de noirs pensent que tout doit se résumer en « prendre », jamais en « rendre ».

On a beaucoup trop écrit sur la bonne nature du noir. Il a, certes, une immense quantité de bonnes qualités; il est gai, en général peu vindicatif, et il a beaucoup de côtés amusants dans le caractère. Mais, en généralisant, on peut dire qu'il n'est pas le parangon de vertu décrit par certains voyageurs. Il ne vaut certes pas, pour la plupart des cas, mieux que le blanc, quoi qu'on en dise.

Les Européens qui, revenant de cette contrée, rentrent chez eux et le jugent avec pessimisme, ne font pas de mal, s'ils ne font pas de bien, car tous les immigrants et les capitalistes sont avertis qu'il n'y a, dans le pays, que peu de choses qui puissent leur être utiles.

Mais les optimistes qui décrivent, avec une encre dorée, bien des choses qu'ils n'ont pas vues, qui multiplient cent têtes de bétail jusqu'à ce qu'elles deviennent des milliers, qui dépeignent la contrée comme un pays où tout le monde peut vivre et prospérer, ceux-là méritent les malédictions de tous les hommes amoureux de la vérité. A mesure que les générations se développent et que leurs exagérations viennent à être découvertes, ils seront maudits plus longuement et plus haut encore que leurs panégyriques par ceux qui, sur la foi de leurs dires, ont exposé leur argent et ont vu sombrer jusque leur dernier sou.

L'Afrique est comme tout autre pays; il y a des endroits bons et d'autres mauvais, des contrées riches et d'autres désertes. Dans telle localité, le blanc, en étant sage et prudent, prospérera; dans telle autre, il sera enlevé par la fièvre et ne saura pendant des siècles créer des établissements viables. Avec une bonne administration à la hauteur de sa tâche, des chemins de fer et des routes vers la côte, d'énormes régions pourraient être exploitées et produire des richesses tout en s'enrichissant encore elles-mêmes. D'autres contrées ne rapporteraient pas même de quoi y ériger une simple station. importe donc que nous soyons prudents dans nos descriptions, car il pourrait se faire que, se basant sur nos affirmations, certains pourraient y risquer leurs capitaux et leur vie.

23 août.

Arrivés à Wali après une marche de cinq heures cinquante minutes et après avoir fait un trajet de 21.5 kilomètres. Il n'y a qu'une seule tembe ici, mais l'eau est bonne. C'est un lieu de repos au milieu de la Gunda-Kali. Nous rencontrons une caravane de Wanyamwezi, en route pour Bagamoyo. Mes hommes ont parfaitement accompli l'étape.

24 août.

Levé le camp à 10 h. 45 m. du matin, marché jusqu'à 4 h. 30 m., puis campé à Salalo. Tous les renseignements que j'avais obtenus disaient qu'il n'y avait pas d'eau à cette place. Je résolus donc de *tireka*, c'est-à-dire de rester au camp jusque, par exemple, 11 heures, de marcher ensuite jusque 5 h. 30 m. du soir, puis de bivouaquer sans boire et de repartir le lendemain, de façon à atteindre l'eau à 10 heures du matin.

J'ai horreur de ces *tirekas* parce que, au cours de ces marches, on perd toujours du monde. Aussi, jugez de ma joie,

en arrivant ici, d'y trouver suffisamment d'eau pour 800 personnes. Un certain nombre d'hommes avaient, ce matin, emporté des gourdes bien remplies, de sorte qu'on pourra s'arranger.

25 août.

Après trois heures quarante minutes, nous arrivons à Itawa, une dépendance de Kwamba. Nous sommes maintenant dans un nouveau district, celui des Wasanga. Ce sont les restes d'une peuplade qui jadis occupait la contrée au sud de celle-ci. Ils étaient, en leur temps, de fameux Ruga-Ruga ou voleurs de grand chemin, mais ils ont vendu maintenant, en échange d'étoffe, aux Arabes de passage, leur poudre et leur fusil, et ils ont dû, par suite, forcément s'adonner à l'occupation plus pacifique de la culture de la terre et du portage. Voilà donc prise sur le vif l'histoire d'une petite tribu africaine.

En 1877, les mêmes hommes qui m'ont apporté aujourd'hui des vivres étaient la terreur des caravanes traversant la Gunda-Kali. A l'heure présente encore, plus d'un Arabe passant par ces lieux sent se réveiller de cuisants souvenirs en se remémorant plus d'un beau ballot d'étoffes perdu. Actuellement, la moitié au moins des adultes du district ont été à Bagamoyo et en ont rapporté des charges pour eux-mêmes ou pour le compte de Wanyamwezi. Il n'existe pas une livre de poudre, aujourd'hui, dans le village.

Le chef d'Itawa se nomme Charula. C'est vraiment un homme à l'esprit large. Il préconise la construction de quelques villages en plus dans la Gunda-Kali, afin d'interrompre les trop longues étendues de territoire aux éreintantes broussailles et de venir en aide aux caravanes en faisant des provisions d'eau et de vivres. Mais Charula, avant d'entreprendre ce travail, désire que les Allemands lui garantissent que les villages ne seraient pas attaqués par les hommes de Muini Mtwana. Avec trois villages en plus, l'un à Lali, l'autre à 7 milles à l'ouest et un troisième à l'est de Salalo, tous les dangers d'une traversée de la Gunda-Kali pendant la saison sèche viendraient à disparaître. Charula vit très légitimement dans la crainte de Muini Mtwana, qui réside au sud, et, afin d'éviter une surprise, il a fait alliance avec Kwamba et les gens de Mualala (Wagogo).

Hier, en arrivant au camp, je me suis assis, par curiosité, à côté des citernes, tandis que 4,400 individus y venaient puiser de l'eau. Quelle intéressante étude de mœurs africaine j'ai pu faire là! La brume commençait lorsqu'arrivèrent environ 300 Wanyamwezi, qui se jetèrent dans les flaques d'eau destinées à nous abreuver. Le résultat de ce bel exploit fut de troubler l'onde, de faire venir la vase à la surface et de convertir les trous à eau en un amas boueux. Trente ou quarante personnes à peine purent encore se procurer de quoi se désaltérer. Je reconnais bien là l'Africain. Il y a, par exemple, suffisamment d'eau pour 500 hommes dans un puits. Les premiers dix hommes qui arrivent rempliront leurs gourdes, puis barboteront dans l'eau, mêlant la vase au liquide si bien que celui-ci n'est plus buvable et que, à cause de leur imprévoyance, leurs camarades assoiffés, venant avec l'arrière-garde, ne trouveront plus rien à boire, à moins de manger de la boue.

J'ai souvent remarqué que si les noirs peinent parfois très durement pour subvenir à leurs besoins individuels, ce n'est que très rarement qu'ils travailleront de même pour autrui, à moins qu'ils n'y trouvent un profit personnel. Il n'existe pas chez eux, en effet, de pouvoir central qui oblige à accomplir certains travaux pour le bien général de la communauté. Tous

mettront la main à la besogne s'il s'agit, par exemple, de bâtir un boma pour la défense commune ou pour planter la moisson; mais s'il y a lieu de eurer une citerne, qui donc s'en inquiète?... On en creuse une nouvelle.

Un arbre croît en travers du sentier, à l'entrée du village, qui l'abattrait? Personne; on passera des deux côtés, jusqu'à ce que l'arbre se dessèche. Alors, les femmes en convertiront une partie en bois à brûler et les fourmis blanches, aidées des scarabées, feront leur affaire du reste. Supposons une grosse branche qui émerge d'un arbre au-dessus du sentier et qui force les porteurs à se baisser et à franchir en cette position, au prix d'un grand effort, ce pas dangereux. Une caravane de 3,000 Wanyamwezi se glissera sous la branche, chaque porteur baissant la tête et trainant sa charge, alors qu'il eût été si facile à l'homme de tête de se débarrasser de l'obstacle en trois ou quatre coups de hache. Mais pour que ces quelques coups soient donnés, l'homme blanc ou l'Arabe doit être là, — jamais le nègre n'y pensera.

26 août.

Arrivés chez Kwawamba, après une heure trois quarts de marche. Au loin, sur une petite colline, j'aperçois, au milieu de quelques palmiers ronds croissant dans la savane, des girafes dressant leur long cou pour nous regarder passer, à près d'un kilomètre de leur gîte.

A midi, le chef, qui a réclamé le hongo à tous les Arabes qui ont passé, est venu me voir, et il a été très doux. Il m'a offert une chèvre, disant qu'il est très pauvre, ce qui est faux, car sa tembe est remplie d'excellentes étoffes volées aux Arabes et aux Belutshi. Pendant une heure, je lui ai parlé et je l'ai effrayé en le menaçant de l'arrivée prochaine des soldats allemands. Ce détressement de caravanes inoffensives est quelque chose de monstrueux, surtout quand l'eau sort de sources, et peut être obtenue sans difficulté, sans devoir creuser des puits. Je lui ai dit que son pays mourrait, que le blanc lui prendrait ses chèvres et ses grains, et qu'alors il serait vraiment pauvre. Pourquoi laisserait-on cet homme voler de pauvres marchands de 300 mesures d'étoffes en une fois?

L'eau, le bois à brûler et les grains ne devraient pas être imposés quand c'est la nature qui les fournit sans peine pour l'homme; mais si l'indigène a creusé des puits, alors il n'est que juste d'en payer l'usage. On n'exige pas de hongo de moi, cela se comprend, car des gens comme Kwawamba ont peur de moi. Je refuserais de payer, dussé-je me battre, car cette taxe est un pur vol de la part d'un chef, du reste très faible.

27 août.

Halte chez Kwawamba, pour donner du repos aux malades. J'enrôle 25 porteurs, car ceux recrutés à Mualala ne veulent pas aller plus loin. J'ai un autre entretien avec le chef Wamba, et j'ai passé une heure intéressante à lui parler de l'Europe et de son pays. Il est à la merci de deux ou trois de ses chefs supérieurs, il obéit à leur « chaouri » et en souffre. J'ai acheté du bétail pour en faire cadeau à mes hommes, mais le prix en est presque prohibitif: 6 dollars pour une vache en pauvre condition, c'est exorbitant; mais maintenant que presque tout le bétail a péri, 5 dollars seraient un prix plus que suffisant. Nos nuits sont rendues insupportables par le braiment d'innombrables baudets, ceux de ma troupe et ceux des caravanes adjointes. Mon âne, un beau et fort gaillard, est, de loin, le plus bruyant. C'est lui qui, généralement, donne le signal, et aussitôt tous les baudets des caravanes lui répondent. Toutes les demi-heures, le concert recommence, d'autant plus agaçant que les ânes, attachés tout contre la tente par peur des lions, nous braient pour ainsi dire dans les oreilles.

J'ai de longues conversations avec le belutshi Sadoria. C'est un mahométan, très attaché aux Arabes, mais il déclare que son amitié pour les Anglais dépasse tout autre sentiment chez lui. C'est un commerçant habile, qui sait garder son calme et son sang-froid dans les moments difficiles, et qui est très au courant des nécessités de l'Afrique orientale. Je compte qu'il m'aidera à Tabora, et, peut-être plus loin, chez les Manyema, et qu'il donnera à ses gens de bons renseignements sur moi, car j'ai été bon et courtois pour lui.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Palmiers ronds (*Borassus flabelliformis*) et girafes.

LE PANGOLIN

LE pangolin est un édenté complètement privé de dents, qui a les caractères généraux des fourmiliers, sauf que le dessus du corps, y compris la queue, est couvert d'écailles cornées disposées comme celles d'un cône de pin. Ces écailles distinguent le pangolin de tous les autres animaux. Il se caractérise, en outre, par un corps et une queue allongés, des jambes courtes, terminées par cinq doigts armés d'ongles fousseurs très robustes, une petite tête terminée par un museau conique et pointu; la face inférieure du corps est nue avec quelques poils soyeux clairsemés.

Quand l'animal se roule en boule, les écailles se soulèvent, leurs bords tranchants forment des saillies et constituent un puissant moyen de défense. Ces caractères se rapportent aussi bien aux espèces de l'Asie et de l'archipel Indien qu'à celles de l'Afrique, mais le pangolin tricuspide est la seule espèce du genre qu'on rencontre au Congo et ne peut, par conséquent, être confondue avec aucune autre.



Le singulier animal représenté sur notre gravure est le pangolin des steppes (*Manis Temminckii*), rencontré par Junker chez Semio, un grand chef niam-niam qui habite un territoire considérable au nord du Bomu, où les agents de l'État du Congo ont noué des relations avec lui.

Le pangolin habite l'Afrique occidentale, depuis la république de Libéria jusqu'au Congo, où il paraît être rare. Il se trouve aussi dans les steppes du Soudan et dans le bassin de l'Uelle et du Bomu.

Les Arabes le désignent sous le nom de *Abu-Khirfa*, ou père des écorces. On le rencontre dans les steppes, dans les savanes désertes où il trouve la solitude qu'il recherche et les termites dont il se nourrit.

H.-H. Jonston, dans son livre *River-Congo*, dit qu'il en a rencontré à Banana et que le pangolin fait partie de la faune du Congo. Capello et Ivens l'ont vu sur les bords du Cunene et du Cubango.

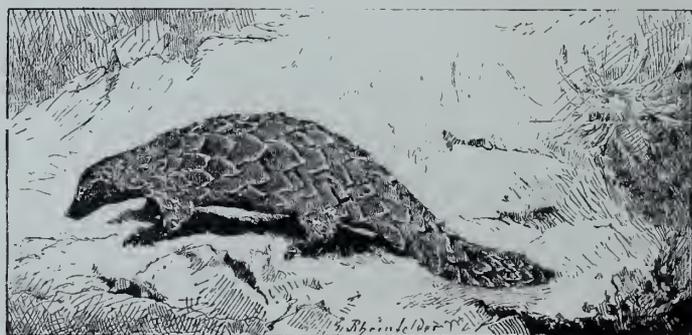
C'est un animal bienfaisant, car il fait une guerre incessante et sans merci aux fourmis qui, souvent, par leur nombre, leur audace et leur voracité, sont un véritable fléau dans les villages et pour les caravanes en marche.

Il vit seul dans un terrier et y reste caché pendant le jour pour n'en sortir que la nuit, ce qui fait qu'il est rare de le rencontrer. Tous ses mouvements sont lents; il marche avec paresse sur ses pattes de derrière, son corps étant presque horizontal, ses pattes de devant pendent de façon que les ongles touchent à peine le sol; sa queue lui sert de point d'appui.



On ne sait rien de certain sur sa reproduction; il paraît que la femelle n'a qu'un petit, qui naît couvert d'écailles molles.

La chair de cet animal est fort recherchée par les indigènes. Mais comme il est fort difficile à trouver, à cause de ses habitudes craintives, il est réservé à la cuisine des chefs. Capello et Ivens racontent que les noirs du Cubango considèrent cet édenté comme un signe de bonheur. Lorsqu'ils ont découvert un terrier dans lequel gîte un pangolin, ils s'en emparent et amènent un bœuf qu'ils abattent au-dessus du terrier. La chair du bœuf est ensuite cuite avec celle du pangolin et distribuée entre les chasseurs. Les écailles du mangeur de fourmis sont ensuite soigneusement ramassées et partagées entre les assistants, qui les conservent précieusement à titre d'amulettes.



D^R OSCAR BAUMANN

Né à Vienne le 25 juin 1864. Docteur en philosophie
Adjoint à l'expédition du D^r Lenz. Remonte le Congo jusqu'au Stanley-Falls (1885-86). — Adjoint à l'expédition du D^r Meyer au Kilimanjaro (1888). — Explore l'Usambara et les régions voisines pour la *Société allemande de l'Afrique orientale* (1890). — Chef de l'expédition pour l'exploration du pays des Massaï, pour le compte de la *Société allemande* et du *Comité antiesclavagiste*. Découvre les sources les plus méridionales du Nil (1891-93).



Un des aspects les plus intéressants de l'histoire coloniale africaine de ce temps-ci, c'est l'extraordinaire aptitude déployée par des nations qui semblaient jadis, pour des esprits peu clairvoyants, indifférentes aux entreprises colonisatrices. Les Belges et les Allemands sont au premier rang parmi ces nations.

Avant les temps récents, les Allemands n'avaient guère produit d'œuvre coloniale que par les timides essais des électeurs de Brandebourg sur la côte occidentale de l'Afrique. D'emblée ils se sont révélés comme des explorateurs et des colonisateurs remarquables. Leurs progrès dans le Zanguebar, le Kamerun et le Togoland sont dignes de l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions d'outre-mer. Ils comptent parmi les principaux explorateurs de ces dernières années. Pour ne pas remonter au delà d'une quinzaine d'années, citons, au courant de la plume, Junker, Wissmann, Emin, Stuhlmann, Wolf, Pogge, Buchner, von François, Baumann, Peters, Reichard, Zintgraff, Morgen, Flégel, etc.

L'expansion de la race germanique est un des phénomènes les plus remarquables de ce siècle. Du jour où leur unité politique eut été consommée, les Allemands se montrèrent, industriellement, commercialement et scientifiquement, des maîtres colonisateurs. Leur race se prête bien d'ailleurs à ce rôle nouveau. Nourris de science et imbus d'une forte et saine discipline, ils marchent vers leur but avec méthode, persévérance et foi, sans se laisser rebuter par les obstacles, sans se laisser décourager par les insuccès. Ils sont partout aujourd'hui en Afrique. Au

Cap, ils ont formé de fortes et florissantes communautés; au Maroc, ils ont conquis le deuxième rang au point de vue commercial; on les retrouve même en Algérie, en Tunisie et en Égypte, où partout ils se font priser pour leur travail, leur sobriété, leurs habitudes d'économie et d'ordre.

Dans l'Afrique centrale, ils ont joué un rôle tout à fait remarquable. Ils ont été, au Congo, parmi les explorateurs de la première heure, et non des moins distingués, et ils ont, dans la partie orientale, outillé et approprié une des plus belles colonies du continent mystérieux. La science leur est redevable de ses plus belles conquêtes dans le pays noir; ils lui ont élevé de véritables monuments, et les musées, les bibliothèques d'Allemagne se sont accrus, grâce à leur étonnant labeur scientifique, de richesses sans nombre.

Le D^r Oscar Baumann, un des plus vaillants pionniers de l'Afrique allemande, est actuellement à Bruxelles.

De 1885 à 1886, il explora les rives du Congo en compagnie de Lenz et y fit des levés et des observations d'une exactitude telle qu'aujourd'hui encore ils font loi dans le monde géographique. Rentré du Congo dans son pays, il repartit bientôt pour l'Afrique. Revenu après une exploration tentée pendant la révolte de Buschiri, qui le fit prisonnier, et après avoir bravé les plus grands dangers, il sollicita bientôt une nouvelle mission. Chargé d'une importante expédition par la Société antiesclavagiste de Coblenz, il vint de revenir après avoir accompli une des plus belles expéditions de l'Afrique orientale. Il a découvert les lacs Eiasi et Manyara, absolument inconnus, et rempli des blancs importants dans le pays des Massaï et dans l'Urundi. Il a pénétré le premier dans le Ruanda et a résolu définitivement, semble-t-il, le problème des sources du Nil en visitant les vrais Monts de la Lune à l'endroit même où Speke les avait pressentis. Oscar Baumann a réuni une somme de renseignements et de découvertes qui ferait la réputation de plusieurs voyageurs, et il unit à la science et à l'érudition l'amabilité et la bienveillance qui en font un homme tout à fait distingué.

LES PEUPLADES DU KASSAÏ

I

LE Kassaï est un des plus grands affluents du Congo, le plus grand, peut-être. Il draine un territoire énorme, grand comme dix fois la Belgique au moins, et arrose des districts peuplés par les nations les plus diverses, dont certaines comptent parmi les plus intelligentes races de l'Afrique et se prêtent fort bien aux efforts civilisateurs des Européens. Les affluents du Kassaï sont eux-mêmes des cours d'eau qui dépassent de loin l'Escaut devant Anvers : le Kwango, le Sankuru, la Fia, la Lukenyé, la Lulua.

Au confluent de cette dernière rivière, à 700 kilomètres de son embouchure, le Kassaï présente déjà une largeur de 400 à 500 mètres. Ses affluents orientaux plongent leurs tentacules jusque dans le Katanga, au centre du continent, tandis que vers l'Occident ils s'en vont s'étendre jusqu'au milieu de la province portugaise de l'Angola. C'est assez dire quelle est la diversité des pays qu'arrose la majestueuse rivière et combien se différencie la population dont elle arrose les territoires.

Toutes les régions que traverse le Kassaï sont riches en forêts, en pâturages, en cultures. Dans la partie inférieure de la rivière, les huttes ont une forme conique; dans la moyenne du Kassaï, elles prennent la forme rectangulaire, et dans son cours supérieur elles sont rondes, semblables à une meule. Quelques villages ont des habitations très coquettement construites au moyen de bambous.

Les principales tribus qui habitent la région du Kassaï sont les Baluba, les Basongo, les Bachilange, les Bakuba, les Bakongo, les Basanga, les Zappo-Zapp, les Basanga, les Bangodi, les Babuma.

Ce sont les Babuma qui habitent le village de Muchie représenté dans notre gravure. Le chef de la contrée est une vieille femme du nom de Gankabi, qui porte un collier de cuivre de vingt kilogrammes rivé à son cou.



Le territoire des Bangodi s'étend le long de la rive gauche du Kassaï, un peu en aval du confluent du Sankuru. Les villages de cette tribu sont situés dans les terres, à une distance de 2 à 3 kilomètres des rives. A l'époque de l'étiage, une partie de la population vient camper dans les îles et sur les bancs de sable de la rivière, pour s'y livrer à la pêche. Les armes de cette peuplade sont la lance, le couteau, l'arc et la flèche empoisonnée à l'aide d'un poison fabriqué avec le suc d'une euphorbiacée, mélangé à des fourmis écrasées.

Les Bavumbo habitent les rives du cours supérieur de la Lukenyé. Leur costume se compose d'un morceau d'étoffe de fibres de palmier battues, fabriquée avec art et habileté, retenue autour de la taille par une lanière de peau de buffle. Comme tous les indigènes du Kassaï, ils sont adroits à la chasse et ne se livrent pas à la pêche.

On ne rencontre aucun de leurs villages sur les bords de la rivière : ils sont tous à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Les Bavumbo mettent beaucoup de coquetterie dans l'aménagement de leurs habitations. Elles sont construites en bambous et recouvertes d'un toit en feuilles de palmier. Ils

possèdent de grandes plantations, et, chose remarquable, cultivent le coton (*Gossypium anomalum*) qu'ils filent, et dont ils font de jolies coiffures au crochet. Ces bonnets feraient l'admiration, comme travail, des gens du métier. Ils mettent beaucoup d'art dans la fabrication de tous leurs objets; les étoffes sont très fines, à beaux dessins de différentes couleurs, imitant le velours frappé. Leurs vases en terre et en bois, leurs manches de couteaux, les bois de leurs flèches et de leurs lances, leurs instruments de musique, leurs pipes, etc., sont ornés de sculptures fines se rapprochant des dessins égyptiens, ce qui dénote, chez ce peuple sauvage, n'ayant jamais été en contact avec les blancs, un rare esprit inventif et une intelligence qui ne demande qu'à être développée.



Les Basongo constituent une tribu très puissante et très nombreuse, habitant la région comprise entre la rive droite du Kassaï, le Sankuru, et le Lubefu. Ce sont des peuplades intelligentes, possédant de grandes plantations et se construisant de curieuses huttes, qu'on ne rencontre que chez eux. Nous avons décrit ces habitations dans notre page 2 de cette année.

La nation des Basongo est composée d'hommes superbes, bien musclés, qui travaillent avec art le fer, le cuivre, l'argile et le bois. Par un remarquable contraste avec la plupart des autres peuples africains, les hommes se réservent le travail des champs et laissent aux soins des femmes les métiers industriels et les soins du ménage. Malheureusement, leurs rites religieux sont parfois accompagnés de cannibalisme. Wissmann vante leur fière beauté, leur intelligence naturelle et leur bonté native. Leurs villages sont nombreux et la population en est d'une densité extraordinaire. Le grand voyageur mit parfois cinq heures à traverser certains de leurs bourgs, et Wolff estime à 15,000 le chiffre des habitants des plus grands villages.

Chaque une de ces rangées d'habitations forme une petite république autonome dont les citoyens reconnaissent cependant la suzeraineté virtuelle d'un roi qui réside sur la rive gauche du Sankuru. Parmi eux vivent quelques peuplades Batua, des nains, frères de ceux de l'Aruwimi, lesquels élèvent une espèce particulière de chien de chasse qui ressemble au lévrier.

Beaucoup moins industriels que les Basongo, les Balunda sont encore plus nombreux qu'eux et forment la principale nation du royaume gouverné par le Muata Yamvo. Ils occupent toute la région des sources du Kassaï et de la Lulua. Ce sont des nègres de forte taille, au teint d'un noir clair, aux lèvres peu épaisses. Les grands personnages ont l'habitude de comprimer les têtes de leurs enfants de manière à donner une forme monstrueuse à la partie supérieure du crâne. Les femmes se tatouent la poitrine, le ventre et les bras, affilent en pointe les deux incisives supérieures et arrachent celles d'en bas; à l'inverse de ce qui se passe chez nous elles se rasent la tête tandis que les hommes portent toute leur chevelure et mettent tous leurs soins à l'arranger avec art. Leurs cases sont

pauvres d'aspect, et fort négligées. Ils sont très sociables, bienveillants et pacifiques dans les régions que n'ont pas visitées les marchands arabes ou du Bihé.

L'empire du Muata Yamvo est féodal. Le souverain est élu par quatre grands électeurs parmi les fils de l'une des principales épouses du roi défunt. Leur choix doit être ratifié par Lukokecha, la « mère du peuple et des rois ». Celle-ci est

élue parmi les filles des deux épouses principales par les quatre grands dignitaires : le premier et le deuxième « fils de l'État », le « fils des armes » et le « cuisinier de l'État ». Le Muata Yamvo a un ordre de chevalerie, le *Lukano*, et est maître absolu de la liberté et de la vie de ses sujets. Il a toute une cour de ministres et de courtisans, et se considère de la même race que les Européens.



Indigènes du village de Muchie accostant le steamer *Roi des Belges*. (D'après une photographie de M. F. De Meuse.)

Les Kioko habitent surtout la partie portugaise du Kassai. C'est une nation entreprenante et qui, petit à petit, devient prépondérante dans la région. Ses membres sont des chasseurs passionnés, mais ils ont des mœurs pacifiques; c'est au travail et non à la guerre qu'ils demandent leurs moyens d'existence. Comme armuriers et comme forgerons, ils n'ont pas leurs pareils. Petits de taille, maigres et nerveux, ils sont d'une extraordinaire énergie et semblent destinés à un grand avenir.

Les Mchilange, eux aussi, sont du nombre des populations noires les plus intelligentes, les plus puissantes et les plus perfectibles de l'Afrique. Leurs villages sont groupés et traversés par de belles allées bordées de bananiers et de palmiers.

Les habitants sont propres et de haute et belle stature. Ils sont dévoués aux blancs, désireux d'apprendre, avides des

produits d'Europe; mais, malheureusement, s'adonnent à l'affreuse habitude de fumer le chanvre, ce qui les abrutit et les rend inaccessibles au progrès.

Une sorte de culte très caractéristique leur fait pour ainsi dire une obligation de ce vice funeste. Cette passion produit chez les individus l'ahurissement, l'ébêtement, la folie, et la race tout entière dégénère et s'abâtardit. Le Mchilange est d'une taille ordinaire, très en dessous de celle de son voisin le Mluba. La figure et le corps sont d'autant plus tatoués que le sujet est plus âgé. Les Mchilange se revêtent d'étoffes européennes, dont ils sont très friands. Leurs cultures sont variées et étendues. Ils exploitent le caoutchouc de leurs forêts, qu'ils viennent vendre aux Européens. Le riz, importé chez eux par le docteur Pogge, pousse dans tous les terrains humides, sans irrigation spéciale.

(A continuer.)



Départ d'un train à Palaballa. (D'après une photographie de M. le docteur Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LORSQUE, en novembre 1888, la brigade d'études du chemin de fer, sous la conduite de M. l'ingénieur Charmaime, atteignit le Stanley-Pool, son premier soin fut de rechercher, sur les bords du lac, le meilleur emplacement pour la construction d'une gare d'arrivée.

La ligne projetée ayant pour but de relier Matadi, la dernière station du bas fleuve abordable par les grands steamers, à l'immense réseau navigable du haut Congo, les ingénieurs s'appliquèrent tout d'abord à trouver, dans les environs de Léopoldville, un endroit où l'on pût créer d'importantes installations maritimes.

Des renseignements qu'ils obtinrent au Pool, ils acquirent bientôt la conviction que l'emplacement le plus favorable à la construction d'un port était Ndolo, village situé un peu en amont de Kinshasa.

Ce point parut dès l'abord devoir être adopté comme tête

de ligne du railway. Mais la Compagnie du chemin de fer, afin de pouvoir appuyer son choix sur des données plus certaines, chargea, dans le courant de l'année dernière, un ingénieur spécialiste, M. Eymar, d'aller poursuivre sur place les premières études.

Nous extrayons d'un rapport de cet ingénieur les renseignements suivants :

« De Léopoldville à Ndolo, la rive varie fréquemment d'aspect; elle ne présente nulle part un emplacement favorable et suffisamment étendu pour la construction d'un port. Les pointes qui s'avancent dans le fleuve sont couvertes de rochers élevés ou de grès délités. Presque partout des courants d'une certaine violence rendent difficile le passage des pirogues. Des bancs de sable mobiles, des remous, la présence de pointes rocheuses au large constituent également quelque danger pour les vapeurs qui voudraient longer la rive.



FEMME DU KASSAI

Deux endroits peuvent être considérés comme faisant exception : celui où est établi le camp de Kinshassa et la partie occupée actuellement par la factorerie de la Société anonyme belge du Haut-Congo. Pourtant, en examinant les lieux de plus près, on remarque qu'aucun de ces deux points ne conviendrait pour l'installation d'un port important, attendu que les navires venant du haut fleuve sont obligés de faire de nombreux détours pour accoster à la rive.

Ceci posé, l'emplacement d'un port ne pouvait être recherché qu'au confluent de la rivière Djili ou à Ndolo. De ces deux points, le second est de beaucoup le plus avantageux.

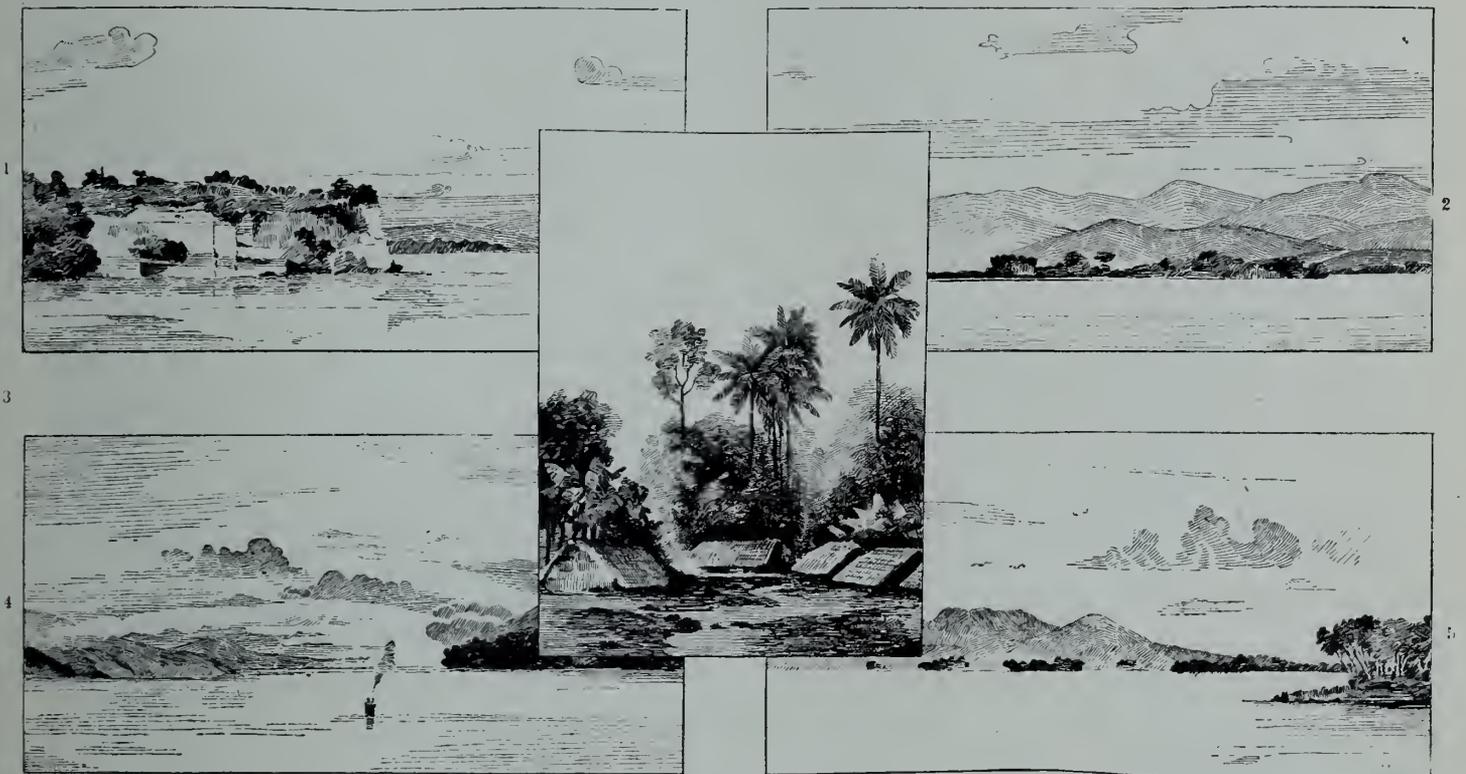
Le port naturel de Ndolo a son entrée dans la direction N.-E.-S.-O., c'est-à-dire qu'il permet aux vapeurs de quitter le thalweg du Pool directement pour entrer dans la crique sans avoir à éviter ni bancs de sable, ni rochers. Un banc de

rochers, complètement à découvert aux eaux basses, borde à droite l'entrée du port. Il est tout indiqué pour supporter une chaussée à l'extrémité de laquelle on construirait un phare.

La rive, du côté de la terre ferme, suit sensiblement la direction N.-S. Elle s'étend ainsi à environ 4 kilomètres, jusque vers le village de Makilo ; là, elle s'affaisse subitement et fait un retour d'équerre complet, prenant la direction E.-O. De Ndolo à Makilo, la berge est haute de 4 à 5 mètres, partie pierreuse, partie argileuse.

Le port de Ndolo est garanti des courants par un groupe d'îles basses formées d'alluvions de sable et d'argile et couvertes de hautes herbes très serrées où se donnent rendez-vous les nombreux hippopotames du Pool.

Ces îles sont d'une étendue suffisante pour qu'on n'ait pas à redouter de les voir disparaître à la suite d'une crue extra-



1. La pointe Kalina.
4. Lever de soleil.

VUES PRISES AU STANLEY-POOL.

3. Un village à la rive.

2. Les rives du Pool.
5. Les dernières montagnes.

(D'après des dessins du lieutenant Masui.)

ordinaire du fleuve et les courants, qui suivent la direction du thalweg du Pool, en sont trop éloignés pour avoir sur elles une influence quelconque.

Dès à présent, le port de Ndolo peut être utilisé tel qu'il est. Il est d'un accès facile. A l'intérieur, il mesure 5 mètres de profondeur à l'époque des plus basses eaux ; les rives sont douces et l'on peut y faire échouer un vapeur avarié sans crainte pour sa fonçure. Si un jour le besoin s'en faisait sentir, on pourrait augmenter facilement et à peu de frais l'étendue des quais. Aucune rivière ne se jetant dans le Pool aux environs de Ndolo, il n'y a pas d'ensablement à redouter. Il résulte d'ailleurs de sondages exécutés en 1890, 1891 et 1892, que le fond de la passe et du port sont d'une fixité absolue.

A l'époque des basses eaux, on est frappé de la sécurité que trouverait dans ce havre une flotte réfugiée. Bien qu'aux eaux hautes cette sécurité apparaisse d'une façon moins

évidente, elle n'en est pas moins réelle, le port n'ayant pas de courant et se trouvant abrité contre les vents d'ouest, qui sont les vents d'orage, par une berge haute.

Quelques dragages peu coûteux permettraient d'étendre rapidement la surface du port sans nuire à sa sécurité, et l'on trouverait, à l'ouest de Ndolo, les terrains nécessaires pour les constructions que l'on serait amené à élever à cet endroit.

D'ores et déjà on peut compter obtenir sur place des briques de choix et des bois de toutes qualités. La pierre, que l'on trouve en abondance à une distance de 20 à 25 kilomètres, serait transportée à pied d'œuvre par le chemin de fer et l'on pourrait se procurer, au-dessus du Pool, la chaux nécessaire. »

La mission de M. Eymar étant terminée, celui-ci redescendit jusqu'à Palaballa par la route ordinaire des caravanes. La photographie que nous reproduisons en tête de cet article représente le voyageur au moment où, entouré de son escorte, il prend à Palaballa le train pour Matadi.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA (Suite).

Les Arabes. — Toujours la disette d'eau. — Morts de soif. — Un tributaire du Congo.



27 août 1891.

JE suis un grand admirateur de certains de ces Arabes et de ces Belutshi de l'intérieur, mais je pense qu'eux, au contraire, haïssent le blanc, bien qu'ils respectent sa puissance et son intelligence.

Nos religions sont à peu près diamétralement opposées l'une à l'autre et, bien que chez nous cela ne tire pas à conséquence, il en est autrement chez l'Arabe, qui ne parvient jamais à se mettre hors de la tête que nous sommes des « chiens d'infidèles ». En outre, ils sont bien rares les Arabes qui, lorsqu'ils le peuvent et lorsqu'ils sont plus forts que le blanc, résistent à la tentation de le dépouiller de la moindre richesse qu'il puisse posséder. Bien qu'il ne le laisse souvent pas voir, l'Arabe se sent des chatouillements au bout des doigts à la vue des *bitha* (marchandises) du blanc, et il se laisse sou-

vent entraîner par ses inférieurs dans un système de basse extorsion dont un homme, ayant le moindre sentiment d'honneur, réprouverait l'idée avec indignation.

Ils ont pour les indigènes autrement plus de mépris que pour nous et donnent à tous les sauvages un nom commun, celui d'*abeed* (esclave), expression qui a un grand nombre de significations. Certains blancs, eux aussi, ne donnent-ils pas aux noirs le nom générique de « nigger » en y attachant une signification méprisante et offensante? Par bonheur, ceux-là sont, ou bien des gens qui ne comprennent rien à la question, ou bien des personnes qui ont perdu toute illusion au sujet des noirs.

J'ai essayé, pendant mes heures perdues, d'écrire des vers. Certes, je ne m'attends pas à faire quelque chose de remarquable, mais si je parviens à saisir et à analyser fidèlement les lumières et les ombres de la vie quotidienne dans une expédition africaine, j'aurai accompli un désir rêvé depuis longtemps. Comment se fait-il qu'on n'a jamais raconté dans un poème la vie africaine? Ce n'est cependant pas, et de loin, un sujet monotone et ennuyeux.

28 août.

En quatre heures et demie, nous avons atteint Chua, un petit village à la limite du pori de Chaia. Nous y avons établi le camp.

L'eau est excessivement rare. On doit creuser des puits et attendre que la boue liquide apparaisse.

Demain, nous devons « Tireka », dormir dans la brousse sans avoir bu de l'eau, et atteindre le lendemain Itura. Il y a donc onze heures de marche, soit près de trente kilomètres d'ici à la prochaine eau. Ce campement sans eau m'effraye fort, car le lendemain d'un tel jour les hommes ne sont plus bons à rien. Un des réjouissants chefs des gens de Mombassa a déserté cette nuit. Pensez donc, il n'avait jamais fait partie d'une safari auparavant et avait été choisi en qualité de chef par Ainsworth, l'agent de recrutement de l'*Imperial British East Africa Company*, à Mombassa. Il ne connaissait absolument rien à la conduite d'une caravane, et je le fis d'abord rétrograder au grade d'askari. Mais je le surpris, un jour, dormant pendant qu'il était de garde, et, une autre fois, étant mis en sentinelle, il quitta son poste pour aller acheter de la viande. Je le réduisis alors à la qualité de porteur, sur quoi il déserta la nuit dernière. J'ai fait mon possible pour le rattraper, mais j'ai échoué.

Le chef de Chua s'appelle Komango. C'est un individu très pauvre et inoffensif. Comme je m'informais de ses hommes, il me répondit par l'inévitable excuse : « Oh ! ils sont dans un autre village où ils sont allés couper des perches. » Pour l'attraper, j'ai envoyé un askari à son village, et, ma foi, tous les habitants y étaient flânant dans leurs tembes. Le mensonge est une habitude pour les Wanyamwezi ; ils tiennent ce vice de naissance et ne pourraient s'en débarrasser.

29 août.

Nous avons accompli un nouveau « Mireka ». Partis du camp à 9 h. 45 m., nous avons marché jusqu'à 1 h. 30 m. de l'après-midi. Après une halte d'une heure, nous nous sommes remis en route à 2 h. 30 m. pour arriver à destination à 4 h. 35 m. du soir. Nous campons, sans eau, dans le pori.

Nous avons fait vingt kilomètres en cinq heures cinquante minutes. Nous avons dépassé l'endroit où le pauvre Carter

fut massacré, il y a quelques années, par les hommes de Mirambo, et nous avons passé aussi devant la tombe d'un Arabe. Notre camp a été établi près du lac Cheia, en ce moment une plaine desséchée et dure, sans une goutte d'eau.

J'ai envoyé un indigène et l'un de mes chefs très tôt ce matin afin de rechercher s'il y avait de l'eau à un endroit où l'on en trouve quelquefois à cette époque. Ils revinrent et nous pûmes envoyer trente hommes qui se désaltèrent à bouche que veux-tu et rapportèrent leurs gourdes bien remplies. Ils nous racontèrent que, près des citernes desséchées, gisaient des quantités de buffles, de girafes, d'antilopes en décomposition, mortes de soif. Chose extraordinaire pour la région, le cadavre d'un éléphant s'y trouvait aussi. Des nègres, acharnés, dépeçaient cette chair putride.

Mes hommes avaient pu se procurer de l'eau en creusant la terre, ce que ne pouvaient faire, évidemment, ces animaux. Les buffles ont-ils été frappés de la même épizootie que le bétail? Les chefs Wayanzi penchent pour l'affirmative, mais les gens de l'Ugogo m'ont dit que leurs chasseurs abattaient souvent des buffles et que jamais ils n'avaient remarqué en eux des symptômes de la maladie.

La caravane des Belutchi a fort mal marché ce matin. Un Arabe du nom de Hamadan en fait partie. C'est la première fois qu'il pénètre dans l'intérieur et il va se fixer dans l'Unyaniembe. Il ne cesse de se plaindre des indigènes. C'est horripilant! C'est un piètre marcheur, qui ingurgite des tonnes d'eau, et qui vient ensuite, chaque soir, à ma tente se plaindre d'avoir mal au ventre. Ce qui ajoute à son chagrin, c'est que les Wagogo lui ont volé 4 ballots d'étoffe.

30 août.

En route à 5 h. 15 m. et arrivés à 10 h. 15 m. à Itura avec ma caravane mourant de fatigue et de soif. Il n'y avait, hélas! qu'un filet d'eau dans les citernes! Ce que je soupire après une rivière à l'eau claire et fraîche!

Un Arabe dont la caravane nous précède s'en est allé raconter partout que mes gens volent les indigènes. Le résultat en est que partout à mon approche les natifs s'enfuient et que j'éprouve de grandes difficultés à acheter des vivres. Et dire que j'ai été si bon et si courtois pour ces Arabes! Ce gentleman ne s'est pas gêné pour voler leur riz aux Wanyamwezi qui attendaient à Itura l'occasion de porter des charges jusque Tabora.

31 août.

Partis à 9 h. 50 m., nous avons marché jusque Pero, puis nous avons fait halte une demi-heure jusque midi. Nous nous

sommes ensuite remis en route jusque 3 heures de l'après-midi. Après quarante minutes de repos, nous sommes repartis pour nous arrêter seulement à 5 h. 15 m. Total : six heures et demie de marche pour accomplir 25 kilomètres.

Nous avons campé dans la brousse, fatigués au delà de toute expression et privés d'eau. Cette disette d'eau cause beaucoup de tort à mes gens. Demain, il ne nous faudra que deux heures et demie pour arriver à l'eau, mais le jour suivant il y a un pori de 22 kilomètres jusque Rubuga.

J'ai envoyé, ce matin, en avant mes lettres pour le chef allemand de Tabora, pour le gouverneur (*Luali*) et pour huit ou neuf des principaux Arabes de l'endroit. Je les ai confiées à un nyampara et à deux askaris. Je prie l'officier allemand de me procurer un tembe spécial pour y cantonner mes hommes. Au fur et à mesure que nous approchons de Tabora, ma crainte de voir désertir beaucoup de mes gens me tourmente de plus en plus. Ces longues marches sans eau les effrayent et je sens qu'ils s'en iront plutôt que de continuer à avancer dans de telles conditions. L'Unyaniembe est si grand qu'il n'y aura presque pas moyen de capturer les déserteurs. Les angoisses et les fatigues que m'infligent mes continuels soucis au sujet de la terrible soif qui fait souffrir ma caravane sont telles que j'en suis devenu maigre comme la lane d'un canif. Les os de mes joues ressortent, pareils à deux morceaux de pierre.

4^{er} septembre.

En une heure nous arrivons à la Luali, où nous campons. La rivière est devenue, par suite de la sécheresse, un vrai cha-pelet, dans les grains duquel, grâce en soient rendues au ciel, nous trouvons plus d'eau qu'il ne nous en faudra pour boire à notre soif, cuire nos aliments, et, enfin, laver nos corps et nos vêtements. C'est pour la première fois que nous buvons, depuis notre départ de Bagamoyo, d'une eau qui s'en va se jeter dans le Congo et coule, de là, dans l'océan Atlantique! Dans la saison des pluies, la rivière se dirige vers le nord, puis tourne brusquement vers l'ouest, se jette dans le Mlagarazi et pénètre dans le Tanganika un peu en dessous d'Ujiji.

Voici 65 jours qu'il n'est plus tombé de pluie, et l'eau est rare à Tabora, nous dit-on. Nous avons quitté Bagamoyo il y a 59 jours et nous avons marché pendant 52 jours en faisant des étapes moyennes effectuées de 15 kilomètres. C'est une moyenne excellente. Les Arabes qui nous accompagnent maintenant sont en route depuis 85 jours.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Dépeçage d'un éléphant par des indigènes.

LE FUSIL EN AFRIQUE



LES Arabes, en une phrase énergique et juste, expriment bien l'état des choses dans le continent noir où la force prime le droit : *Bunduki Sultani ya Bava Bava*, « Le fusil est le sultan de l'Afrique. »

Cette parole est vraie et le nègre le sait bien. Aussi se prive-t-il de tout, livre-t-il toutes ses richesses pour obtenir un de ces précieux instruments de domination.

Le noir qui possède un fusil en fait le plus grand cas, et veille avec un soin jaloux à ce que son arme ne lui soit pas enlevée. Il sait que celle-ci lui donne la supériorité sur ses égaux, qui n'ont, pour attaquer ou se défendre, que les armes primitives de leurs ancêtres. Dans un combat, cinq fusils valent plus qu'une troupe d'archers ou de lanciers nègres, et il suffit souvent que dans un village hostile on sache que la caravane qui passe possède les rifles redoutés pour qu'aussitôt la sédition naissante s'apaise et que la révolution se transforme soudain en bienvenue.

Se trouvant un soir campé dans un village riverain du Ruki, M. Glave entendit le bruit discret de pagaies battant l'eau. Prêtant l'oreille, il acquit la conviction que les indigènes de la rive opposée mobilisaient silencieusement leurs forces pour le surprendre. Il fit venir son interprète, dont la voix s'enflait en de vibrantes et étranges tonalités au milieu du calme de la nuit. L'interprète cria que le premier indigène qui serait aperçu rôdant autour du camp serait fusillé. Une rumeur étouffée, semblable à celle de gens discutant à voix basse, se fit entendre, et une voix cria, venant de l'autre côté : « Nous ne vous voulons aucun mal. Mais vous n'avez pas de fusil; si vous en avez, prouvez-le! » Glave tira deux coups en l'air, et un formidable murmure d'étonnement se fit entendre. « Homme blanc, dit la voix, tu as des fusils, nous te verrons demain. »

Le lendemain, les natifs vinrent en foule saluer et fêter l'homme dont, quelques heures auparavant, ils complotaient la mort.

Le noir est un grand enfant. Il en a les qualités et il en possède les défauts. Il est gai, rieur, insolent quand il est le plus fort, humble quand il ne l'est pas, vantard, et amoureux du clinquant et du bruit.

Crier, organiser un « boucan » le plus tonitruant possible, à propos de tout et à propos de rien, c'est le comble de la joie pour les imprévoyants et naïfs enfants de l'Afrique. Et quel plus beau moyen de faire du tapage pourraient-ils avoir à leur disposition que leurs fusils?

Un mariage, un enterrement, une joie, une tristesse, le retour de la pêche ou de la chasse, tout prétexte est bon pour exécuter des salves fantastiques, comme dans notre pays wallon on tire des « campes » à chaque solennité. On brûle alors des quantités invraisemblables de poudre. Certains enterrements de chefs coûtent parfois jusqu'à 40 et 45 barils de poudre, soit près de 300 kilogrammes.

Le fusil de l'Africain ne lui sert pas seulement pour tuer des hommes et des bêtes et pour brûler sa poudre aux perroquets. Parfois il démonte son arme et en utilise le canon comme d'un tuyau pour soufflet de forge. On bien encore il le martelle et le convertit en sabre, en couteau.

Il en fait même une pipe!

Glave explorait les rives du Congo pour compte de la *Sanford exploring Company*. Un jour qu'il était en excursion de chasse aux environs de Lukolela, le pays du tabac, il avait fait halte pour déjeuner. Ses hommes s'aperçurent alors qu'ils avaient laissé leurs pipes à la maison. Ils avaient des allumettes et du tabac, mais pas de bouffarde. L'un d'eux, un gai luron à l'esprit fertile, eut une idée qui fut aussitôt imitée et appliquée par les camarades. Il plaça le tabac dans la culasse, ouvrit une large bouche... et y introduisit l'autre bout du canon. Il aspira la fumée, et un nouveau genre de pipe avait vu le jour : le fusil-pipe.



Bunduki Sultani ya Bara Bara.

ÉMILE DEKEYZER

Né à Schoorisse (Flandre orientale), le 30 mars 1856.
Premier départ, le 13 octobre 1885. — Contrôleur des postes (1885). — Contrôleur des droits de sortie; notaire; juge suppléant près le tribunal de première instance du bas Congo (1886). — Remplit les fonctions de commissaire de district à Banana (1887). — Directeur des finances *ad intérim* (1888). — Rentre en Belgique en novembre 1888.
Deuxième départ, le 20 avril 1889, avec le titre de directeur des finances. — Fait fonction de secrétaire général du gouvernement central (1891). — Rentre en Belgique en mai 1891.
Troisième départ, le 6 avril 1893, en qualité de directeur général du département des finances à Boma.



La constitution de l'État indépendant du Congo et l'avènement du roi Léopold à la souveraineté furent proclamés à Bruxelles le 29 mai 1885. Deux mois après, le 19 juillet, la proclamation du nouvel état de choses eut lieu à Banana dans une cérémonie présidée par l'administrateur général, sir Francis de Winton, et à laquelle assistaient les représentants de toutes les maisons de commerce établies sur la rive droite du fleuve, ainsi que les chefs indigènes résidant sur le territoire de l'État entre la côte et Boma.

L'Association internationale du Congo s'était surtout appliquée à occuper graduellement son territoire et à compléter, par de nouvelles explorations, les découvertes de Stanley le long de la branche maîtresse du Congo.

Après la Conférence de Berlin, sans négliger en rien les questions scientifiques qui l'intéressaient toujours au plus haut point, le gouvernement de l'État se préoccupa principalement d'organiser dans ses provinces les divers services publics, de former les cadres de l'administration nouvelle, d'en créer les principaux rouages, d'en déterminer la sphère d'activité.

La tâche était lourde, et les efforts qui furent faits alors méritent d'être rappelés.

Au lendemain du vote par lequel les Chambres belges autorisaient le Roi à assumer la souveraineté de l'État du Congo, un gouvernement central fut constitué à Bruxelles. Il se composait de trois départements

ayant respectivement dans leurs attributions les affaires étrangères et la justice, les finances, l'intérieur.

En Afrique, l'administration générale reçut également son organisation qui comprenait, comme aujourd'hui, un gouverneur général, représentant du gouvernement, un vice-gouverneur général, des inspecteurs d'État et trois directeurs de service.

Le gouvernement, ainsi constitué, se préoccupa tout d'abord d'organiser l'administration de la justice et de substituer le règne de la loi à l'anarchie qui, dans cette partie de l'Afrique, avait longtemps assuré l'impunité à toutes sortes d'abus.

Dès le commencement de 1886, un tribunal de première instance siégeait dans le bas Congo, et, dans le courant de la même année, l'État promulguait un code pénal qui a été complété en 1888 et auquel sont venues s'ajouter depuis des dispositions nouvelles dont l'expérience avait démontré l'utilité. Dès 1885, le régime foncier, le service postal et le service sanitaire fonctionnaient au Congo. Mais c'est surtout en 1886, lorsque l'État fut définitivement constitué, que les différents rouages de l'administration reçurent le développement qu'ils comportaient.

Tous les services publics furent organisés à cette époque. On pourrait difficilement se représenter aujourd'hui combien, dans cette période de début où tout était à créer, où l'on devait constamment courir au plus pressé, il fallut d'énergie et de persévérance pour arriver aux résultats obtenus.

Heureusement, il y avait alors au Congo un certain nombre de travailleurs et d'hommes d'initiative qui, avec un désintéressement absolu, surent se plier aux exigences du moment. Dekeyzer doit être rangé parmi ces fonctionnaires particulièrement méritants. Ouvrier de la première heure, il est de ceux qui n'ont pas marchandé leurs efforts et leur dévouement dans chacun des emplois qui leur étaient confiés, et nul mieux que lui ne personnifie l'activité administrative de cette intéressante période d'organisation.



Population bakuba accourue à la rive du Sankuru à l'arrivée d'un steamer. (D'après une photographie de M. De Meuse.)

LES PEUPLADES DU KASSAÏ

II

Les Bachilange excellent à fabriquer la *massanga*, boisson faite au moyen de cannes à sucre que l'on concasse dans un grand mortier fait d'un tronc d'arbre creusé. Les cannes ainsi broyées par le pilon sont ensuite placées dans un petit filet fait de fortes fibres de palmier qui sert de passoir et d'où le jus s'écoule à la suite de la torsion. Ce jus, après fermentation et coupé d'une certaine quantité d'eau, est renfermé dans des urnes en terre et livré à la consommation. Les voyageurs qui en ont goûté déclarent ce vin excellent.

Une partie des Baluba, race voisine des Bachilange, ont contracté le triste vice de ces derniers; certains d'entre eux se sont constitués en une sorte de secte et se donnent le nom de *Bena-Riamba* ou « fils du chanvre ».

Les « fils du chanvre » forment une sorte de maçonnerie; ils se disent amis et s'interdisent même l'usage des armes dans leurs villages. Ils se doivent l'hospitalité les uns aux autres. Cette religion nouvelle, qui date de 1870, a fait de nombreux prosélytes. D'immenses étendues de terres sont cultivées autour des villages des *Bena-Riamba* et suffisent à peine à leur consommation. Il est déplorable que ces Baluba se

trouvent soumis à cette terrible cause de dépérissement, car ils se distinguent par leur curiosité intelligente et la tournure réfléchie de leur esprit.

Heureusement, la majeure partie de la tribu est encore indemne. Wis-mann appelle les Baluba « un peuple de penseurs ». Ils dédaignent la routine et dans leurs fêtes inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Ils se distinguent par un esprit de cordialité et de générosité bien rare chez les nègres. Ils sont presque exclusivement agriculteurs, mais ils savent se tailler des pantalons et des jaquettes à l'exemple des Européens et fabriquent des chaises longues et des pliants. Doués d'un esprit d'imitation très vif, ils ont vite copié les habitudes des Européens, et forment maintenant d'excellents maçons qui bâtissent de bonnes et solides maisons.



Les Bakuba ont un territoire considérable qui s'étend entre le Kassaï, le Sankuru et la Lulua.

Ils constituent un peuple très puissant et très industriel,

faisant surtout le commerce de l'ivoire. Grands et forts, ils se nourrissent principalement de gibier et de poisson. Par religion, ils s'abstiennent de manger de la chèvre et du mouton et ne prennent pas pour femmes leurs esclaves. Ils fondent le fer et le travaillent, tissent les étoffes dans la perfection, les brodent et les teignent. Ils tressent également de grandes nattes avec encaissement et dessins et sculptent le bois. Ces peuplades sont excessivement commerçantes et diffèrent absolument des Baluba par la langue et les mœurs.

Jadis on condamnait à mort tout étranger qui pénétrait sur le territoire mkul'a. C'est Wolf qui, le premier, en 1885, put entrer dans le pays. Parmi les Bakuba vivent, en très bonne intelligence avec eux, de nombreux aborigènes de la race naine des Batua. Ceux-ci habitent des villages épars dans la forêt. Leur taille, mesurée par Wolf, varie de 130 à 144 centimètres. Quoique petits, ils sont tous de proportions régulières; leur peau est d'un brun jaunâtre, beaucoup plus claire que celle de leurs voisins Bakuba, et ils sont d'une merveilleuse agilité. Ils ne font pas d'agriculture et vivent de chasse; l'échange d'une partie de leur gibier leur procure du manioc et quelques armes, flèches, sabres et couteaux dont ils ont besoin.

Les Bazenge, situés entre le Kassā et la Lukenye, ont été visités par Kund et Tappenbeck. Ils habitent de très grands villages, consistant en rues qui s'étendent sur plusieurs kilomètres de longueur et que bordent des cases à pignon, fort bien construites, avec lits et foyers de cuisine. Quelques-uns de ces villages, bâtis dans les défrichements des forêts, ont plusieurs milliers d'habitants. Ceux-ci ont un type particulier, et que l'on n'a point encore rencontré chez d'autres peuples noirs. Ils sont grands; leur torse, relativement très court, repose sur de longues jambes; ils ont la chevelure partagée en nattes qui s'enroulent au-dessous du menton. Ils se font trois incisions à la naissance du nez, mais n'ont pas d'autres tatouages et dédaignent les ornements. Un pagne étroit est leur seul costume. Nombre d'entre eux ont des figures tout à fait européennes, et précisément celles d'Européens qui se livrent aux travaux intellectuels; nulle part de visages bêtes, mais fréquemment une physionomie sarcastique. Les morts sont respectés. On les enterre le long des chemins, au sortir des villages.



Dans la région des sources du Kwango, qui appartient au Portugal, la race dominante est, comme aux sources du Kassā, celle des Kioko. Plus au nord sont les Minungo. Divisés en plusieurs petites tribus, sans cohésion politique, ceux-ci sont avides, pillards, appauvris par leurs guerres, et peu industriels, d'une figure sans caractère et comme hébété, grands et forts, mais sans adresse; la plupart se passent un bâtonnet ou un dard de porc-épic à travers la cloison du nez, ce qui écarte et aplatit les narines. Ils oignent leur chevelure d'une si grande quantité d'huile, mêlée à de l'argile rouge, qu'on ne peut approcher d'eux sans risquer de se salir. En revanche, leurs cases rondes sont bâties avec soin, bien balayées et tenues avec une méticuleuse propreté.

Sous la lointaine influence des Portugais catholiques, ils n'ont pas pour uniques fétiches des figures d'aigles ou de tambours grossièrement taillées, ou de vieux pots contenant quelques mystérieux ingrédients; ils vénèrent aussi des croix de bois ou de cuivre, même des crucifix achetés aux traitants

mulâtres de la côte occidentale, et s'en servent pour bénir leur boisson. Ne serait-ce pas là le souvenir des anciennes missions des jésuites, qui, on le sait, sont en train d'organiser une mission sur le Kwango belge?

Les Minungo n'enterrent pas les cadavres de leurs rois, mais les laissent sous la garde de trois esclaves; tandis qu'ils s'en vont fonder un autre village sous la conduite d'un nouveau chef. Les vieillards restent à côté des morts, avec mission de recueillir avec soin tous les vers qui tombent de la chair grouillante et de les déposer dans un vase; après des années, quand il ne reste plus que le squelette, on jette le tout dans la brousse.



En aval des cataractes, les deux bords du majestueux Kwango sont habités par les Bayaka, appelés d'ordinaire Muntu-Kiamvo ou « gens de Kiamvo », personnage qui réside sur un petit affluent oriental de la rivière et descend d'un frère du Muata-Yamvo. Ce chef est aussi connu sous le titre de Muene-Puto-Kasongo, non que porte aussi sa capitale, où est installé un poste de l'État du Congo. C'est une agglomération d'un millier de cabanes, bordant des rues régulières et entourées d'une haute palissade commune. Les nègres de ce pays sont des hommes industriels, intelligents, adroits, mais, eux aussi, hélas! sont de grands fumeurs de chanvre.

Le Kiamvo, qui est très puissant, juge sans appel tous les différends entre des chefs, inflige des amendes dont il perçoit la moitié. La moitié de toutes les prises de guerre lui revient. Tout grand animal tué appartient au Kiamvo. Celui-ci s'appelle, de son ancien nom, avant sa promotion au rang de Muene-Puto-Kasongo, Simba-Cambi.

Une femme, placée dans un enclos spécial, prépare la nourriture du Kiamvo. Pendant que le grand chef mange, elle a de l'herbe dans la bouche, dans les narines, sous les bras, partout où elle peut en mettre. Au fur et à mesure que le repas s'achève, elle brise des brindilles d'herbe et claque des doigts pour écarter les mauvais esprits. Le malheureux qui passe à proximité du Kiamvo tandis qu'il mange est mis à mort. Quand le grand chef éternue, on entend des cris épouvantables; tout le village hurle, cent, deux cents coups de fusil retentissent, les guerriers crient: « Conduis-nous à la guerre, conduis-nous faire de nombreux prisonniers ». C'est leur façon à eux de dire « Dieu vous bénisse! ».

En temps ordinaire, la garnison du chef-lieu est de 500 à 600 guerriers, mais il suffit de sonner l'appel avec le grand tambour pour réunir 2,000 hommes.

Quand le Kiamvo voyage, il est porté sur une espèce de civière recouverte de peaux de panthère. Il est précédé de coureurs chargés de dégager la route.

À la jonction du Kwango et du Kassā résident les Bateke, auxquels nous avons déjà consacré un article spécial (1). Les Babuma, commerçants et bateliers, y ont aussi de nombreux villages. Ils descendent le Kassā et s'en vont à Kinshassa commercer avec les blancs. Ils sont intelligents, toujours gais, très serviables. Leurs villages fourmillent d'enfants. Leur chef suprême est une femme, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre précédent article. Les Babuma sont une des populations de l'État du Congo qui se sont le plus rapidement assimilées aux blancs.

(1) Voir année 1892, p. 122 et 123.

LES CHINOIS AU CONGO



Ouvriers chinois à Kenge-Lemba. (D'après une photographie du Dr Étienne.)

Dès le début de ses travaux, une des principales préoccupations de la Compagnie du chemin de fer fut le recrutement des hommes de couleur nécessaires à ses chantiers.

Dans ce but, elle a commencé par acheter deux steamers : *la Reine des Belges* et *le Souverain*, qui sont allés engager et embarquer du monde à Sierra-Leone, à Lagos, à Accra, etc.

En outre, elle a accepté les offres d'agents recruteurs qui lui ont envoyé successivement des Krooboyes, des Popo, des Sénégalais, des Batthurst, des Elmina, des Wydah, des Monroviens, des Haussas. Non contente de s'adresser à la côte occidentale, elle a porté ses efforts à la côte orientale, où elle a obtenu quelques contingents de Zanzibarites. Tous ces enrôlements étant insuffisants, elle s'est adressée aux Antilles, où des Barbades ont été recrutés, et finalement à la Chine. C'est en vain qu'au Congo même on a tenté des recrutements d'indigènes : tous les travailleurs qui, dans la région des Chutes, auraient été à même de rendre des services étaient enrôlés pour faire le service de porteurs entre Matadi et Léopoldville.

Les causes auxquelles il faut attribuer le peu de réussite des recrutements sont multiples. La plus importante réside dans les mesures qui ont été prises par les administrations coloniales, ayant elles-mêmes besoin de bras, en vue d'empêcher le départ de travailleurs indigènes pour le Congo. Les recrutements ont été ainsi interdits, en tout ou en partie, à Zanzibar d'abord, au Sénégal et ensuite dans certaines colonies anglaises de la côte d'Or et de la côte d'Ivoire.



Depuis le début des travaux, on songea aux Chinois, qui, on le sait, ont accompli des prodiges comme ouvriers terrassiers et poseurs de voie en Amérique et

aux Indes néerlandaises et qui sont réputés comme des ouvriers sobres et intelligents.

Des négociations furent entamées. Elles exigèrent beaucoup de temps et finalement, le 8 novembre de l'année dernière, un contingent de 529 coolies recrutés à Makao fut débarqué à Matadi.

Ces travailleurs furent immédiatement mis à la besogne et répartis sur les chantiers entre Matadi et Kenge-Lemba.

Notre gravure représente un groupe de Chinois occupés aux travaux de terrassement près de cette dernière station.

Les premiers rapports envoyés de Matadi étaient favorables à l'expérience que la Compagnie venait de tenter. En effet, les nouveaux arrivés s'étaient mis avec beaucoup de discipline à la besogne qu'ils accomplissaient non sans intelligence et, en général, ils se déclaraient satisfaits de la façon dont ils étaient traités.

Malheureusement, il faut croire que, chez ces hommes d'aspect chétif, de petite taille, la force, la réserve de santé n'étaient pas suffisantes pour résister aux rudes labeurs à exécuter dans la région difficile de Palaballa, puisque, d'après les dernières nouvelles, de nombreux décès ont malheureusement dû être enregistrés parmi le contingent chinois. On ne tardera pas à savoir, d'une façon définitive, s'il faut considérer comme impossible l'utilisation des Chinois sur les travaux du chemin de fer.

Il ne faudrait pas conclure, cependant, que l'acclimatement des Chinois fût impossible en Afrique. Dans l'Uzambara allemand, une expérience se fait en ce moment même avec 500 coolies, et il paraît que ces travailleurs, employés surtout dans des plantations de café, ont parfaitement résisté au climat.



Un pont indigène sur une rivière africaine. (D'après L.-H. Fischer)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

IV. — DE MPWAMPWA A TABORA *(Suite)*.

Service de détectives. — Un repaire de voleurs. — Émiu-Pacha. — Les Arabes d'Afrique.

2 septembre.

Fourni une marche de sept heures. Nous sommes campés près d'une eau douce et fraîche. L'Arabe Selim est arrivé une heure après nous. Je l'ai forcé à stationner un peu à Mtoni afin de l'empêcher de me dépasser et d'amener les naturels à s'enfuir par suite des calomnies qu'il débite sur mon compte. Le résultat de cette mesure a été lumineux. A peine avions-nous dressé notre camp, que les indigènes sont venus en foule nous offrir des vivres, ce qui a permis à mes gens de faire cuire leurs aliments sans désespérer, tandis que les autres jours ils devaient courir des lieues entières pour se procurer une maigre nourriture.

J'ai pu pincer un homme qui avait déserté avec une caisse à outils. Dieu, étais-je content ! Cette caisse contenait les clefs à boulons pour mes bateaux, un certain nombre de boulons et tous mes outils. Je n'en avais pas dormi, talonné par l'idée que mes bateaux allaient peut-être devenir inutiles. Instruit par

cette expérience, j'ai distribué tantôt mes œufs entre divers paniers. J'ai dans l'idée que, lorsque nous serons à deux ou trois jours de Tabora, un certain nombre de mes porteurs désertent et iront vendre mes ballots à Tabora. En tout état de cause, je surveille tout et tous comme un oiseau de proie et j'ai organisé un service régulier de détectives qui sont continuellement à la besogne.

Unyaniembe et Tabora sont synonymes. Tous les indigènes désignent cette ville sous le nom d'Unyaniembe, mais les Arabes l'ont baptisé, il y a vingt-cinq ans, du vocable de Tabora.

De Rubuga, il y a une route qui va vers Tuingynia et de là au Victoria-Nyanza. Tout le monde dit qu'elle vaut mieux que la route par Tabora.

3 septembre.

Halte à Rubuga. Je reçois une lettre du capitaine Jacques qui me dit avoir eu beaucoup d'ennuis en route et qu'il a dû livrer plusieurs combats.

Il y a ici une foule de porteurs de Tabora, guettant un bon coup à faire. Un grand nombre d'entre eux sont déserteurs par profession. Ils cherchent à s'engager, puis, quand on les a acceptés, ils filent dans le pori avec leur charge, ouvrent le ballot et se trouvent ainsi riches sans travailler. Leurs larcins leur permettent de vivre tout un mois comme des coqs en pâte, puis ils recommencent ce « joli » tour.

Je compte rester dix jours à Tabora pour y donner du repos à mes hommes et combler les vides que vont faire dans nos rangs les désertions que je prévois. J'ai mis à la chaîne deux déserteurs pris en flagrant délit. Je m'efforce d'avoir l'œil sur les « suspects ». S'ils bougent, ils auront le même sort.

Rubuga est un repaire de voleurs et de « vilaines casquettes ». Les Allemands devraient donner un bon coup de balai par ici.

4 septembre.

Arrivés à Kigwa en quatre heures et demie. Nous avons traversé un curieux pont indigène fait d'un arbre renversé avec une liane tendue au travers de la rivière en guise de garde-fou. Rencontré une petite caravane se rendant à la côte. Elle a quitté Tabora il y a deux jours.

De Kigwa à Kami, il y a un pori de six heures de traversée, avant d'atteindre les abords de Tabora. Ce pori ou cette jungle est, paraît-il, infesté de détrousseurs guettant le passage des caravanes. Il semble impossible de chasser cette canaille de ses nids, car elle exerce ses méfaits sur un trop grand espace et les couverts qui lui servent de retraite sont trop denses.

J'ai rencontré ce matin Morjan Marjaliwa qui se rend à la côte. Il est très intelligent et cause agréablement, c'est un des meilleurs spécimens de Zanzibarites que j'aie jamais rencontrés. Pendant dix mois il vécut côte à côte avec moi sur l'Aruwimi et à Fort Bodo, et il me rendit d'immenses services. Il me dit qu'Émin-Pacha est maintenant dans le Ruanda, au sud du lac Albert-Nyanza. Il a traversé le Pororo, visité le district du Mfumbiro et le lac Alexandra. Marjaliwa s'est rendu dans le Karagwe pour y acheter de l'ivoire, et il s'en va le vendre à Bagamoyo. Les découvertes géographiques d'Émin doivent être d'un intense intérêt, car il n'y a pas en Afrique de régions qui ont autant de merveilles cachées et inconnues que celles qui sont situées entre les lacs Tanganika, Victoria et Albert.

On me dit de nouveau que l'épizootie du bétail est cause de la mort de centaines de buffles, de girafes, de zèbres, et que tous les cadavres de ces animaux présentent des caractères analogues à ceux des bestiaux qui ont succombé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on rencontre à chaque pas dans le pori des cadavres de buffles.

5 septembre.

En trois heures et demie, nous avons parcouru 11 kilomètres jusqu'à Toni (près de la rivière), au S.-S.-E. de Kami. Je désirais aller jusqu'à Kami, mais les gens de Sadoria étaient fatigués et il avait peur des Ruga-Ruga qui se trouvaient dans le pori. J'ai donc dû attendre, et il est arrivé à 10 h. 50 m. J'espère que le bien que je lui fais ainsi qu'à l'Arabe Selim aura sa récompense à Tabora et qu'ils me seront utiles dans cette ville. Ils passent une heure dans ma tente, tous les soirs, et nous causons de choses et autres, surtout des événements de la journée.

Selim ne connaît rien de ce pays où il vient pour la première fois. Quand les Arabes n'ont pas visité par eux-mêmes une localité, ils n'en connaissent rien. Sadoria, le Belutshi, lui, connaît toute la route depuis la côte jusqu'à Nyangwe et est un causeur agréable, bourré d'informations. Il manque d'initiative, cependant, et n'a pas d'autorité sur ses gens. La différence, au point de vue de la discipline, entre la caravane d'un blanc et celle d'un Arabe est bien marquée.

Les Arabes d'Afrique ne sont pas ces athlètes grands, bien bâtis, fins et francs dont on a lu dans les livres et que l'on rencontre en Afrique. Cinq pour cent d'entre eux à peine ont jamais enfourché un cheval et ce sont de déplorables tireurs. Ils sont incapables de marcher longtemps et vivement et sous ce rapport ils sont notablement inférieurs aux blancs.

6 septembre.

En quatre heures, nous parvenons à la clairière de l'Unyaniembe et nous campons à 8 kilomètres de Tabora.

Mes courriers me reviennent avec une lettre de l'officier allemand commandant la station, lequel m'informe qu'il a loué un tombe et que tout sera prêt pour le jour de mon arrivée.

Je pense avoir réussi à donner aux Arabes une bonne opinion de moi. Cela servira-t-il à quelque chose ?

V. — DE TABORA A KAREMA.

Tabora. — Les Arabes. — La route du Zambèze. — Le marché. — Aperçu de quelques prix — En route pour Karéma.

7 septembre.

Nous sommes arrivés à Tabora à 9 h. 50, et nous nous sommes installés dans le tombe situé près de celui du Luali. Peu après, ce dernier, nommé Saef-Bin-Said, un homme au regard fin et intelligent, est venu me rendre visite, ainsi que d'autres. J'ai été voir le baron von Sigl, l'officier allemand qui commande la place. Il est seul ici, et l'a eu dur avec les Arabes.

Le capitaine Jacques m'a rattrapé hier. C'est un homme superbe, qui me semble fort et bien portant.

Du 8 au 10 septembre.

Le 8, au matin, j'ai reçu la visite de plusieurs Arabes notables, et j'ai eu de longues et agréables conversations sous mon

barza. C'est une chose bien intéressante que d'assister à ces causeries entre Arabes sur les voyageurs de passage. Un grand nombre des Arabes de Tabora sont de race pure, venant de Mascate ou d'autres localités arabes. Tous savent lire et écrire et causent avec intelligence. Ils connaissent le commerce de l'ivoire à la perfection.

J'ai dessiné le 9 septembre sur les murs de mon barza une grande carte d'Afrique, et j'ai expliqué les différentes voies vers l'intérieur par le Congo, le Nil, le Zambèze et les routes de terre. Du coup ils ont saisi la supériorité de la route du Zambèze pour amener des marchandises à Ujiji. Elle vaut mieux que celle de l'Unyaniembe et de l'Ugogo, contrées semées de déserts, laquelle demande trois mois. J'ai montré ensuite comment une charge dont le transport de